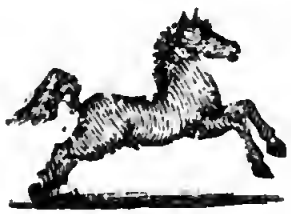
NAZIONALE
B. Prov.
IV
602
NAPOLI
VITT EM. III
BIBLIOTECA

...ECA PROVINCIALE
Armadio XVII

Palchetto
Num.° d' ordine 191 1964

19640

122
39-40

B. Phon.
IL
632-633

LETTRES
SUR
L'ITALIE.

61056
SBN

LETTRES

SUR

L'ITALIE,

EN 1785.

Et me meminiſſe juvabit. VIRG.

TOME PREMIER.

A LAUSANNE,
Chez JEAN MOURER, Libraire.

1789.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Ce recueil de lettres nous eſt tombé entre les mains par un événement, dont il eſt inutile de rendre compte au Public.

Si le Public accueille celles-ci, nous en publierons, avant peu, quelques autres, ſur le même ſujet.

Ceci n'eſt pas un voyage d'Italie, mais un voyage en Italie.

L'Auteur, à meſure que les objets paſſoient ſous ſes yeux, communiquoit à ſa famille & à ſes amis quelques-unes des impreſſions qu'il recevoit; voilà ces lettres.

Si l'on veut des faits, il faut lire le voyage d'Italie par M. de la Lande, de l'académie des ſciences; c'eſt, ſans contredit, l'ouvrage ſur l'Italie, le plus détaillé, le plus exact & le plus inſtructif; je parle de la dernière édition.

Vous pourrez conſulter encore le Voyage pittoreſque de Naples & de Sicile; & celui de M. Swinburne, ſi bien traduit de l'anglois en françois, par Mademoiſelle de Kéralio.

On rencontrera pluſieurs lettres qui ont déjà paru, tronquées, il eſt vrai, & défigurées. On les a attribuées à un magiſtrat; mais cette foule de gens qui ſe connoiſſent en ſtyle, ne s'y trompera point.

On reprochera peut-être à l'Au-

teur d'avoir écrit plusieurs endroits avec un certain enthousiasme, avec sensibilité ; mais souvent il a écrit, en présence même des objets ; & il a le malheur de sentir !

On pourra encore accuser le style d'être quelquefois poétique. Comment donc décrire un tableau, sans en faire un ?

Ceux pour qui les arts ne sont rien, qui n'ont nulle idée ou nul sentiment du beau, sont bien à leur aise pour critiquer ceux qui en parlent.

L'Auteur de ces lettres est loin de la prétention d'avoir épuisé son sujet, il ne l'a pas même tenté. Il a cueilli, en courant, sur les bords de ce champ immense, quelques fleurs & quelques épis.

Peut-être, en cela même, a-t-il osé trop : peut-être, eût-il dû consulter davantage la médiocrité de ses talens.

Mais il faut espérer qu'un jour, le jeune Anacharsis (1), après avoir voyagé dans la Grèce, avec tant de succès & de gloire, visitera aussi l'Italie.

---

(1) C'est le sujet d'un grand & bel ouvrage qui doit paroître incessamment, & qu'on attribue à M. l'abbé Barthélemy, dont l'érudition, la philosophie & le goût, sont célèbres.

LETTRES
SUR L'ITALIE,
En 1785.

LETTRE PREMIERE.

A Avignon, Avril.

Je ſuis arrivé avant-hier à Avignon, Ne déſeſpérez pas à Paris du printemps: je l'ai rencontré à l'entrée du Comtat.

Mes premiers empreſſemens ont été pour la fontaine de Vaucluſe. J'ai été la voir hier. Je ne ſais pourquoi je dis *hier*; car il me ſemble que je la vois encore aujourd'hui.

Je crois voir encore aujourd'hui s'échapper du milieu d'une chaîne de montagnes, comme du fond d'un vaſte entonnoir, une rivière qui monte, s'élève & tout à coup ſe déborde avec une impétuoſité, avec un tonnerre, avec un bouillonnement, avec une écume, avec des chûtes que le pinceau du poëte, ni celui du peintre, ne rendront jamais. C'eſt la fontaine de Vaucluſe. Un inſtant après, cette rivière ſe calme, comme un heureux naturel que la vivacité emporte d'abord, & que ſoudain la bonté modère. Elle change alors ſes flots d'argent en flots d'azur, & les verſe, & les roule, & les abandonne ſur un tapis d'émeraude; mais bientôt elle ſe diviſe en une multitude de petits ruiſſeaux pour courir à travers un vallon charmant. En ſortant du vallon, ces ruiſſeaux ſe réuniſſent, & partent de nouveau tous enſemble, par cent routes différentes, pour aller arroſer, féconder, embellir ſous le nom de la *Sorgue*, le délicieux comtat d'Avignon.

La peinture, que l'abbé Delille a tracée de ce beau ſéjour, eſt très-exacte. J'ai vérifié tous les vers : ils diſent la

vérité, comme de la proſe, ce qui n'eſt ordinaire ni aux voyageurs, ni aux poëtes. Ces vers, cependant, ne peuvent donner l'idée de ce lieu : ils n'en donnent que le ſouvenir. Il en eſt de même des portraits & des deſcriptions à l'égard de tous les objets. Je n'ai trouvé dans les vers, ni tant d'écume, ni tant de fracas, ni tant de murmures, que m'en a offert la Fontaine. On n'y voit pas non plus ces rocs ſi noirs, qui forment un contraſte admirable avec la neige des flots qui s'y briſent ; enfin, le poëte n'y a pas déployé ce brillant tapis d'émeraude où la Naïade ſe repoſe.

Vaucluſe offre à la fois le tableau le plus admirable, & le phénomène le plus ſingulier. Mais je dirai avec le poëte :

Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur,
Moins que Pétrarque & Laure, intéreſſoient mon cœur.

Ce ſouvenir de Pétrarque & de Laure anime tout le payſage : il l'embellit, il l'enchante. J'ai cherché des traces de ces amants ſur tous les rochers : c'eſt donc ici, diſois-je, qu'ils venoient

s'asseoir ensemble ; que Pétrarque a tant aimé, a répandu tant de larmes ; qu'il a poussé tous ces soupirs immortels que nous entendons encore. Je me suis assis sur la pente d'un rocher ; & là, je me suis enivré, pendant une heure, du bruit de ces eaux, de la verdure de ces gazons, de l'azur de ce beau ciel, de la jeunesse du printemps & du souvenir de Laure. Là, j'ai appellé, j'ai rassemblé autour de mon cœur, tous les objets qui lui sont chers. Je me suis figuré tous mes enfans sautant sur ces gazons, courant sur ce rivage, & frappant à l'envi les échos & mon cœur de mille cris de bonheur & de joie.

Avant que de partir, j'ai voulu savoir si, comme l'assure l'abbé Delille, *l'écho n'avoit pas oublié le doux nom de Laure.* N'en déplaise au poëte, l'ingrat en a oublié la moitié.

Adieu, charmante fontaine de Vaucluse. On connoît à peine les lieux où Alexandre a gagné ses batailles ; on reconnoîtra éternellement les lieux où Laure & Pétrarque ont aimé ; les murmures de ton onde ! ô Vaucluse ! & les vers des chantres des Jardins &

des Mois (1) les diront à tous les siècles.

LETTRE II.

A Avignon.

J'AI encore peu de chose à vous dire sur Avignon. Je n'y suis que depuis trois jours : vous me répondrez peut-être que M. *** a fait un voyage d'Italie, & n'a pas quitté la France.

Voici quelques détails qui m'ont frappé.

Le vice-légat juge au criminel, souverainement, & au civil, en premier ressort. Cet usage est commun, dit-on, en Italie. Pourquoi donc? La justice civile menace principalement les riches, la justice criminelle, les misérables.

Le vice-légat a le droit de faire grace; étrange aliénation de la souveraineté!

(1) Voyez le troisième chant des Jardins, & le septième des Mois.

Il eſt vrai que les tribunaux en France ont ſouvent le droit d'empêcher le roi de la faire; aliénation plus étrange.

Le pape eſt ſi content de ſon vice-légat, qu'il vient de le créer *porte-chandelier* de ſa chapelle: c'eſt dans le gouvernement du pape une promotion.

J'ai vu hier un homme qui ſort des galères, auxquelles ce porte chandelier l'avoit bien injuſtement & bien ridiculement condamné pour cinq ans, *comme convaincu d'aſſaſſinat.*

Cet infortuné, nommé Lorenzo, a ſubi ſa condamnation, malgré les efforts de l'intendant de Toulon, & la réclamation générale.

Son innocence a éclaté d'une manière extraordinaire (1).

Un jour qu'il paſſoit dans l'arſenal de Toulon, un autre galérien dit à un de ſes camarades: voilà un malheureux dont je ne peux ſupporter la vue. — Pourquoi donc? — Cet homme eſt ici pour avoir aſſaſſiné un tel, & c'eſt moi qui ai commis ce crime..... Lorenzo entendit ce propos: quel mo-

(1) Je tiens ces détails de l'intendant de Toulon, homme très-éclairé & très-humain. M. M.....

ment ! Il va à ce galérien, il le preſſe, il le conjure de remettre au plus vîte en des mains ſûres le ſecret de ſon innocence. Mais l'ame du miſérable étoit déjà fermée à la pitié, & rouverte à la terreur. Lorenzo, de l'aveu de ſes ſupérieurs, a la conſtance de s'attacher pendant deux ans de ſuite au dépoſitaire de ſon innocence. Il obtient d'être lié à la même chaîne. Il le ſuit à l'hôpital. Que ne lui dit-il pas pour le toucher, & le jour & la nuit, & tous les jours ? il ne le touchoit point. Enfin, au bout de deux ans, il parvient, à force de prières & de larmes, à amollir de nouveau l'ame du ſcélérat, à y réveiller le remords, à en faire ſortir une ſeconde fois l'important ſecret. Des témoins étoient apoſtés. On dreſſe un procès-verbal, on le porte à l'intendant. L'intendant fait jetter à l'inſtant le coupable dans les cachots. Sévérité imprudente ! le coupable ſe rétracta.

Les cinq années de galères ſe ſont écoulées, & Lorenzo en eſt ſorti.

Sur quoi donc avoit-il été condamné ? Sur l'indice le plus léger ; ſur un indice ! L'aſſaſſiné avoit neuf louis dans

ſa poche; on arrête trois hommes, du nombre deſquels étoit Lorenzo; on leur trouve à chacun trois louis dans la poche : voilà, dit-on, les neuf louis, & par conſéquent les trois aſſaſſins : on condamne ces trois hommes aux galères. Deux y ſont morts..... C'eſt l'hiſtoire de Danglade; l'hiſtoire des indices; l'hiſtoire de tous les tribunaux criminels, hors ceux d'Angleterre. Les loix en Angleterre craignent de condamner; les loix en France craignent d'abſoudre.

Notre infortuné va aller à Rome ſe jetter aux pieds du pape, pour obtenir la réviſion de ſon procès. On dit que le pape eſt humain.

J'ai fait une remarque; les hommes humains (les hommes) croient plus difficilement le crime & ſe trompent moins. L'humanité eſt une lumière.

LETTRE III.

A Toulon.

PUISQUE ma route m'a conduit à Toulon, il faut bien que je vous en diſe un mot.

C'eſt une ville aſſez jolie, elle eſt bâtie régulièrement ; mille ruiſſeaux deſcendent des rochers & des montagnes auxquelles elle eſt adoſſée, & de toutes parts y pénètrent. Une multitude de fontaines les recueillent & les répandent : on prendroit la ville de Toulon pour une fontaine. Cette quantité d'eau rend un peu plus froid l'hiver ; mais elle rafraîchit l'été.

Le port eſt admirable. J'ai vu le *héros*, que montoit M. de Suffren. Ce vaiſſeau n'a pas uſurpé ſon nom.

Je me ſuis occupé particulièrement du régime des galères.

Les galériens ne ſont pas maltraités à Toulon ; ils travaillent & on les paie. Choſe horrible, il y a peut-être

dix millions d'hommes en France qui ſeroient heureux d'être aux galères, s'ils n'y étoient pas condamnés.

Autrefois, à peine le ban des galériens étoit fini, qu'ils revenoient; mais depuis peu, les tribunaux qui fourniſſent Toulon, au lieu de renvoyer aux galères les récidivans, les font pendre.

Le nombre des galériens eſt à-peu-près le même tous les ans, c'eſt-à-dire, il ſe commet tous les ans à-peu-près le même nombre de crimes. Ainſi il entre à-peu-près la même quantité d'eau par jour dans un vaiſſeau, & le travail de la pompe eſt égal; mais ſi le vaiſſeau étoit meilleur, ſi les bois étoient mieux joints, ſi la ſurveillance étoit plus grande, il entreroit, par jour, dans le vaiſſeau, beaucoup moins d'eau.

J'ai parcouru le regiſtre des galères. Ecoutez. Des enfants de *treize ans* condamnés aux galères, *pour avoir été trouvés avec leurs pères convaincus de contrebande!* Je l'ai lu. *Pour avoir été trouvés avec leurs pères!* S'ils n'avoient pas été trouvés avec eux, on les eût mis à Bicêtre. Voilà le code du fiſc; voilà l'indulgence pour le fiſc: on lui

a vendu le ſang innocent ! & on ſe tait !

J'ai vu pluſieurs de ces enfans, & des larmes ont roulé dans mes yeux, & l'indignation s'eſt allumée dans mon ame, & je ne me ſuis appaiſé que dans l'eſpérance de ne pas mourir ſans avoir dénoncé tous les crimes de notre légiſlation criminelle. Ah ! ſi je peux contribuer à délivrer ces jeunes & innocentes mains de ces fers abominables..... Je l'eſpère.....

J'ai lu auſſi ſur le regiſtre : *pour crime de filouterie, & véhémentement ſoupçonné d'aſſaſſinat, aux galères perpétuelles.*

J'ai lu auſſi ſur le regiſtre : *pour fourberie & avoir trompé une foule de gens honnêtes* (en propres termes) *à cent ans de galères.* C'eſt une ſentence du tribunal des Deux-Ponts. La France prête à pluſieurs ſouverains d'Allemagne ſes ſupplices.

J'ai lu encore ſur le regiſtre : *véhémentement ſoupçonné d'un aſſaſſinat, & d'un vol avec effraction, aux galères perpétuelles.*

Je paierois cher un double des regiſtres des galères. Que de lumières

ils renferment ! Ils peuvent ſervir à apprécier la moiſſon ſanglante que fait chaque année en France, dans ſes différens tribunaux, le glaive exterminateur de la juſtice criminelle.

Un événement ſingulier plongea, il y a quelque temps, les galériens dans le plus profond déſeſpoir. L'intendant de la marine reçoit l'ordre de ſéparer en trois claſſes les déſerteurs, les contrebandiers & les criminels. Il ſemble que les déſerteurs & les contrebandiers auroient dû bénir cette ſéparation. Leur déſeſpoir fut extrême.

Tous les galériens en effet ſe voient abſolument du même œil; car le malheur eſt comme la mort, il met de niveau tous les hommes. Les galériens ne ſont tous entr'eux, que des malheureux; des foibles qui ont été vaincus par des forts. Loin de rougir ici de l'atrocité des forfaits, on s'en vante; on a fait plus de mal à l'ennemi, on a été plus adroit ou plus courageux. Ainſi les déſerteurs & les contrebandiers ne mépriſent point les criminels; & par la ſéparation ordonnée, ils perdoient pluſieurs avantages; l'un, un compagnon robuſte; l'autre, celui dont il

avoit coutume d'entendre la voix & de rencontrer le regard ; celui-ci perdoit l'homme qui étoit malheureux avec lui. Il coula, aux approches de cette ſéparation, des larmes amères, des larmes du cœur. L'intendant de la Marine a accordé à pluſieurs galériens la grace de vivre enſemble à la même chaîne.

Réfléchiſſez ſur ceci. Fouillez ces nouvelles profondeurs du cœur humain.

LETTRE IV.

A Nice.

NICE eſt aſſis ſur un amphithéâtre de rochers qui s'avance un peu dans la mer. Il eſt entouré de montagnes qui inſenſiblement deſcendent & ſemblent offrir à tous ceux qui paſſent des maiſons de campagne charmantes, couvertes d'oliviers, de mûriers, d'arbres fruitiers de toutes les eſpèces, & ſur-tout de citroniers, de limoniers

& d'orangers. C'eſt une richeſſe, ou plutôt la plus grande richeſſe du pays. Il y a des particuliers qui cueillent tous les ans plus de 300000 oranges, plus de 150000 citrons. Enfin le pays eſt (comme on le dit dans le pays même) très-abondant *en aigrure.*

En aigrure! Que veut dire ce mot *aigre* & barbare? Ce nom d'*aigrure* eſt celui que l'intérêt pour lequel le beau n'eſt rien, l'habitude pour laquelle tout ceſſe d'être beau, donnent à Nice, à ces belles pommes du jardin des Heſpérides, à l'aide deſquelles vainquit Atalante.

Les maiſons de campagne des environs de Nice ſont peuplées d'Anglois, de François, d'Allemands; chacune d'elles eſt une colonie: c'eſt-là que, de tous les pays du monde, l'on fuit l'hiver. Nice, pendant l'hiver, eſt une eſpèce de ſerre pour les ſantés délicates.

Cette ſaiſon ne règne guère ici que deux mois, & jamais n'y eſt trop ſévère. A la vérité, dans le cours de l'année un vent du nord ſouffle de temps en temps, du haut des montagnes, & incommode le printemps & l'automne, & l'été même.

M. Thomas a gagné ici quatre à cinq heures de vie par jour, c'eſt-à-dire, de penſée & d'étude. Il s'occupe trop de la gloire ; il travaille depuis trente ans, nuit & jour, à ſa ſtatue.

J'ai vu des Angloiſes touchantes & même charmantes : à leur arrivée elles mouroient ; elles ont refleuri dans l'air de Nice. *Winkelmann*, ſi ſévère, ſi injuſte envers les figures des femmes angloiſes, auroit ſûrement quelqu'indulgence pour celle des miſtris B....; mais auſſi miſtris B...., ce ſont toutes les roſes de la France & tous les lys de l'Angleterre ; tout l'intérêt des femmes de ſon pays & tous les charmes des femmes du nôtre : elle fait oublier preſque tout ſon ſexe ; elle m'a fait oublier Nice.

LETTRE V.

A Nice.

On m'a mené hier dans la rue la plus obſcure ; on m'a fait entrer dans la maiſon la plus pauvre ; on m'a fait monter cinq étages ; enfin j'ai trouvé un petit homme aſſez mal vêtu, habillé de gris, viſage de cinquante ans, perruque en bourſe, vif, léger, geſticulateur : c'étoit le premier préſident du ſénat de Nice.

Ce premier préſident, qu'on appelle *le comte de* ***, ne manque ni d'eſprit ni de connoiſſances : en voici une preuve. Il admire Monteſquieu, & croit réellement la législation de ſon pays mauvaiſe. Y a-t-il beaucoup de magiſtrats, dans certains pays de l'Europe, qui fuſſent en état de faire cet aveu ?

La police eſt entre les mains du militaire ; ce que le conſul de France trouve fort bien, & le vice-conſul,

fort mal : le premier eſt conſul, le ſecond, vice-conſul.

L'archevêque a la police de la librairie. Vous jugez comme elle eſt libre.

On ne vend pas publiquement les œuvres de Boileau.

A Nice, point de mœurs, peu de religion, mais beaucoup de dévotion, c'eſt-à-dire d'hypocriſie.

Nous devions partir ce matin pour Gênes; mais dans la nuit il eſt tombé de la neige, le vent eſt devenu contraire; il a fallu reſter. Nous en avons été bientôt conſolés par le plaiſir de dîner chez M. Thomas & de paſſer la journée avec lui.

Notre dîner a fini trop vîte. M. Thomas a été très-aimable. Nous avons d'abord analyſé tous nos beaux eſprits, toutes nos réputations, tous nos cerveaux qui penſent ou qui croient penſer. Enſuite, au deſſert, nous avons parlé Italie, femmes & printemps: M. Thomas avoit oublié un moment la poſtérité. Il nous a fait ſes excuſes de la neige tombée le matin. C'étoit un accident, arrivé au climat de Nice, & auquel il n'eſt pas ſujet. On a ri,

on a bu, on a conté, & nous nous ſommes quittés avec peine.

Nous avons diné avec un certain M. de R..., qui paſſe tous ſes hivers à Nice, & le reſte de l'année dans le reſte de l'Europe. Il eſt tourmenté d'un aſthme épouvantable que Nice pourtant a adouci. J'ai eu vraiment mal *à ſa poitrine* (comme dit madame de Sévigné). On n'a pas aſſez réfléchi ſur ces affections ſympathiques, ou antipathiques, qui rapprochent ou repouſſent les êtres ſenſibles, leur communiquent le plaiſir & la douleur. *Smith* a ouvert la mine, mais il ne l'a pas creuſée : c'eſt qu'il n'a pas ſenti comme moi l'aſthme de M. de R....

M. de R.... ne me parut pas d'abord un homme d'eſprit; mais dans le cours de la converſation, il s'échauffa & ſon ame s'éleva ; il eut alors de l'eſprit. C'eſt ainſi que très-ſouvent en mer, lorſqu'il n'y a point de vent à la côte, à une certaine hauteur on en trouve.

LETTRE VI.

A Monaco.

NOUS voilà ſur la mer, & nous ſuivons la côte, c'eſt-à-dire ces monts & ces rocs qui bordent ou plutôt qui hériſſent ſi triſtement la magnifique Italie.

Voilà la principauté de Monaco. Comme il ne faut mépriſer perſonne, il faut lui faire une viſite. Nous abordons dans le port : il étoit rempli de trois barques de pêcheurs & d'un bâtiment hollandois.

Deux ou trois rues ſur des rochers à pic ; huit cents miſérables qui meurent de faim ; un château délabré ; un bataillon de troupes françaiſes ; quelques orangers, quelques oliviers, quelques mûriers épars ſur quelques arpens de terre, épars eux-mêmes ſur des rochers : voilà à peu près Monaco.

La miſère y eſt extrême. Le commandant du bataillon françois, qui

eſt là depuis vingt mois, a penſé pleurer de joie en nous voyant; il nous a dit que s'il avoit eu un poulet à nous offrir, il ſe ſeroit mis à genoux pour nous inviter à le manger avec lui.

Le ſouverain de Monaco a une cour: il a des gardes au nombre de vingt; ce ſont vingt payſans: quatre gentils-hommes de la chambre; ce ſont quatre bourgeois. Chaque fois qu'il vient à Monaco, avant de mettre le pied au château, il va, ſuivi de ſa cour & de ſes ſujets, à une petite chapelle, rendre graces à Dieu de ſon heureuſe arrivée.

Il y a des inſcriptions dans le château. En voici un échantillon; on lit au-deſſus d'une porte, qui reſſemble à la porte cochère d'une auberge.

Crypto porticum hanc etſi tot regum, imperatorum & ſummorum pontificum ingreſſu decoratam, tamen tantæ molis vaſtitate anguſtam ampliavit, illuſtravit, exornavit anno ſalutis 1623.

C'eſt tout ce qu'on pourroit inſcrire ſur la porte du capitole.

En entrant à Monaco, il a fallu donner nos noms à un homme, que

nous avons trouvé dans une boutique achevant de reſſemeler un ſoulier: c'étoit le commandant du port.

Au demeurant le prince de M. eſt bon; il eſt aimé. Si ſon état eſt petit, ce n'eſt pas ſa faute.

LETTRE VII.

A Gênes.

Je ſors des palais *Brignolet*, *Sera* & *Kiagera*. Je ſuis ébloui, étourdi, ravi: je ne ſais ce que je ſuis. Mes yeux ſont remplis d'or, de marbre, de cryſtal, de porphyre, de baſalte, d'albatre, en colonnes, en pilaſtres, en chapiteaux, en ornemens de toutes les eſpèces, de toutes les formes, de tous les genres, ioniques, doriques, corinthiens. Mille tableaux ſont épars en lambeaux dans mon imagination. Je vois des têtes, des pieds, des mains, des corps & des cadavres, des vieillards & des jeunes filles, des Vénus & des Vierges. Voici des larmes dou-

loureuſes qui roulent dans les yeux d'un vénérable vieillard. Voilà un ſouris charmant qui éclôt ſur les lèvres d'une fille de quinze ans, qui eſt charmante : c'eſt, je crois, ſon premier ſourire.

Cependant, au milieu de tant de débris de tableaux, il en eſt quelques-uns qui ſont entiers.

D'abord, un tableau de Paul Véronèze. Judith vient de couper la tête à Holopherne. La ſuivante eſt une négreſſe. Elle forme avec Judith un admirable contraſte. La nature lutte avec le fanatiſme ſur le viſage de Judith, & dans toute ſon attitude : elle n'oſe regarder la tête, que ſa main tient en tremblant. La ſuivante, que le fanatiſme ne ſoutient pas, en voyant la tête & le crime, frémit d'horreur. La mort enveloppe Holopherne.

Il vaut mieux fixer ſes regards ſur une aſſomption de Guido Réni. C'eſt-là une Vierge ! Ce ſont-là des anges ! C'eſt-là monter vers le ciel ! au milieu des airs, en chœur, des anges plus beaux, plus charmans les uns que les autres, ſe donnent la main. Sans

aucune peine, ſans aucun effort, ils ſuivent vers les cieux la Vierge; comme nous autres mòrtels, nous nous précipiterions vers la terre! Quelle pureté ſur ce front divin! Déjà ſes regards ont percé le ciel & ſe repoſent dans le ſein du Dieu qui l'attend: ils ſont humides d'un bonheur céleſte. Parmi ces anges, de tous les âges de la jeuneſſe, il y en a qui ſont ſi petits que les autres leur tendent la main pour les aider à les ſuivre. Ceux-ci ſourient à la Vierge; & ceux-là, les uns aux autres. Quelle conquête en effet pour eux! Ils aimeront encore davantage. Elle étoit angélique l'imagination qui a conçu ce tableau!

Mais quelle eſt cette femme étendue ſur un lit? elle n'eſt voilée que de la mort. La mort eſt déjà dans les pieds, dans les jambes: elle gagne le long des bras. Un reſte de beauté, d'amour & de douleur s'évanouit ſur ce front pâle. C'eſt Cléopâtre. Ainſi ces charmes célèbres qui avoient ſi long-temps captivé Antoine, & ſéduit un moment Céſar, qui avoient fait preſqu'autant de bruit & de ravage dans l'univers

que les armes romaines en avoient fait, les voilà morts; & tout-à-l'heure, on ne les appellera plus Cléopâtre, mais un cadavre.

Je me rappelle encore pluſieurs autres tableaux. Un *Chriſt* faiſant toucher ſa plaie à ſaint Thomas. Un Lazare qui reſſuſcite. Un Jacob à qui on apporte la chemiſe de Joſeph enſanglantée. Il n'y a de termes dans aucune langue pour les copier.

J'ai beſoin que le ſommeil vienne fermer mes yeux: ils ſont fatigués d'admirer.

LETTRE VIII.

A Gênes.

Il eſt ſix heures du matin. Mon imagination ſe réveille dans le ſallon du palais de *Sera*, ou plutôt du palais du ſoleil. Je baiſſe encore les paupières On ne peut donner une idée de la magnificence de ce ſallon. Ce qu'eſt la nature, quand on la regarde

à travers

à travers un priſme, tel eſt le ſallon du palais *Séra*. Quelles glaces! quel pavé! quelles colonnes! que d'or! que d'azur! que de porphyre! que de marbre! Le nom qui convient ici, c'eſt la magnificence.

Si l'on veut voir la plus belle rue qui ſoit dans le monde entier, il faut voir à Gènes la rue neuve. Sur deux lignes très-prolongées, & ſur un pavé de laves, une foule de palais diſputans enſemble de richeſſe, d'élévation, & de maſſe, étalent à l'envi leurs portiques, leurs façades, leurs périſtiles brillans d'un ſtuc blanc, noir, de mille couleurs. Ces palais en dehors ſont des tableaux.

Les maiſons de Gènes ſont très-hautes, & les rues très-étroites. Le ſoleil n'y deſcend jamais. On ſeroit tenté de croire que Gènes n'a été bâti que pour une ſaiſon; que Gênes eſt une ville d'été.

Les propriétaires de ces beaux palais, la plupart nobles & ſénateurs, ignorent les beautés qu'ils poſſédent, ou ne l'apprennent que de l'admiration des étrangers, & de la renommée qui les vante. A côté de ces ſallons, dans

ces ſallons même où les pinceaux des Titien, de Vendik, des Rubens, des Véronèze ſe ſont joué, les nobles Génois admettent tous les jours les productions les plus groſſières des pinceaux les plus ignorans. Au lieu d'habiter ces ſuperbes appartemens, ils logent dans des galetas ; ils ne paroiſſent que les gardiens de leurs palais. Enfin, ces portiques de marbre, ces périſtiles de marbre, ces portes de marbre ſont inondés tout le jour d'une foule de mendians, qui viennent ſur des pavés de granit & de porphyre, travaillés par tous les arts, & polis comme des miroirs, écraſer la vermine qui les dévore.

Je viens de voir le palais du doge, où le ſénat tient ſes ſéances, d'où il ſouffle, ſur 500,000 ſujets, l'eſprit de ſon gouvernement, de ſes loix, de ſa politique, c'eſt-à-dire, de ſon avarice. L'œil, quand on entre dans la cour, eſt étonné. La façade, ornée de colonnes & de ſtatues de marbre ravit d'abord. On monte dans la ſalle du petit conſeil ; c'eſt l'architecture la plus élégante : on paſſe dans la ſalle du grand-conſeil ; c'eſt l'architecture la

plus magnifique. De diſtance en diſtance, entre une multitude de colonnes, les ſtatues des grands hommes de la république reçoivent de tous ceux qui paſſent, pour prix de leur mérite ou de leur fortune, la dette de la poſtérité, un ſouvenir & un regard. Le maréchal de R..... eſt au milieu de tous ces grands hommes.

Un incendie dévora ces monumens en 1773, avec une foule de tableaux des plus grands maîtres. On a bien rétabli les édifices, mais non pas les tableaux. Il s'eſt encore trouvé des architectes & des ſtatuaires; on n'a pu trouver de peintres.

En ſortant du palais du doge, je ſuis entré dans un ſuperbe palais; j'ai traverſé une longue colonnade; j'ai foulé des marbres de toutes les couleurs; une porte immenſe s'eſt ouverte; j'étois dans un hôpital.

Il contient douze cents malades, diſtribués par ſalles: là les hommes; ici les femmes; là les bleſſures, ici les fièvres. J'ai cru voir la mort errante au milieu de ces douze cents malades, & frappant de tous côtés au haſard, avec ſa faulx inviſible. Un

malheureux a expiré devant moi. Les lits des malades ſont environnés de leurs parens attendris qui les conſolent, qui les ſoulagent : c'eſt une mère auprès de ſa fille ; c'eſt un mari auprès de ſa femme. Du moins, dans cet hôpital, des mains ſenſibles & chères peuvent fermer les yeux des mourans.

Il y règne un ordre admirable, une propreté parfaite, un ſoin extrême. On y guérit.

Les ſtatues de tous les bienfaiteurs de l'hôpital ſont répandues dans les ſalles. Les êtres reconnoiſſans peuvent, dès que leurs forces le leur permettent, aller arroſer de larmes, ſans doute bien douces, les images de leurs dieux tutélaires.

Je ne ſais quel plaiſir me retenoit dans ce ſéjour de la douleur.

LETTRE IX.

A Gênes.

J'AI été voir ce qu'on appelle à Gênes le port-franc. C'eſt un entrepôt où l'on décharge toutes les marchandiſes qui, par mer, arrivent à Gênes. Vous en voyez là de toutes ſortes, à côté les unes des autres: des maſſes de vert-de-gris & des bariques de ſucre, du marbre & du café, des bois & des toiles, des productions de l'Aſie, & des productions du Nord. C'eſt un mouvement, une activité, une affluence qu'on ne ſauroit imaginer. Deux grandes pompes du revenu public ſont appliquées ſucceſſivement à chaque denrée, à chaque ballot: elles puiſent, l'une, dix pour cent, dans les marchandiſes qui reſtent à Gênes; l'autre, trois pour cent dans celles qui paſſent. Le ſervice de l'apport & du mouvement de toutes les marchandiſes eſt fait par des *Berga-*

maſques, qui viennent faire parmi les Gênois le métier lucratif de vigueur & de probité.

En ſortant du port-franc, j'ai été viſiter la banque de ſaint George. C'eſt-là qu'eſt renfermé, ſous cent clefs, le mot de cette grande & terrible énigme, ſi la banque a des milliards, ou ſi elle doit des milliards. Cette énigme eſt le ſalut de l'état, & en partie ſa richeſſe.

Quoi ! il n'y a à Gênes qu'une boulangerie & un cabaret publics, adminiſtrés & régis ſous l'autorité du ſénat ! Oui, la république ne ſouffre pas que d'autres qu'elle, vendent le pain, le vin, le bois, l'huile. Mais ſans doute elle vend ces denrées au plus bas prix & de la meilleure qualité, afin de prévenir les murmures? — La république vend au plus haut prix, & de la plus mauvaiſe qualité, ſans s'embarraſſer des murmures. — Comment donc les ſujets peuvent-ils tolérer un tel monopole? — Ils mendient, ils volent, ils ont des hôpitaux, ils aſſaſſinent, ils ſouffrent. — Mais comment enfin ſupportent-ils cette oppreſſion? — La meſure de

l'oppreſſion qu'on peut ſupporter, n'eſt pas encore à ſon comble. Le peuple ne ſe révolte pas quand il veut; l'eau qui remplit un vaſe, ne ſe répand point encore : il faut une *goutte de trop*. Ainſi il s'agit uniquement pour les nobles d'empêcher *cette goutte de trop*. Ils ſacrifient en conſéquence une partie de leur autorité à leur avarice; ils laiſſent la plupart des réglemens ſans exécution, les trois quarts des crimes impunis : ils achètent le ſilence de ceux qui crient. On croit cependant la *goutte de trop* inévitable : la patience du peuple eſt laſſe. Mais, peu importe aux nobles Gênois : le grand point pour eux, c'eſt d'être riches. Auſſi en voit-on beaucoup refuſer une place dans le ſénat, quand le ſort la leur préſente ; & briguer, au contraire, le moindre poſte dans l'adminiſtration de la banque ou des hôpitaux, quand le ſort la leur diſpute. Les nobles manquent de l'intérêt le plus puiſſant pour bien gouverner un pays : ils n'ont point de pays. Ils ſont en effet négocians.

J'ai été voir la paneterie publique. L'édifice eſt immenſe. Voici le pain

des riches, & voilà le pain des pauvres; & les pauvres ſont les plus nombreux! Les pauvres ſont par-tout une eſpèce mitoyenne entre les riches & les animaux: ils ſont bien près des derniers.

J'ai voulu goûter de ce pain des pauvres. Les animaux ſont heureux!

En ſortant de ce lieu, j'ai remporté dans mon ame je ne ſais quelle impreſſion ſur laquelle ſe ſont émouſſées, un moment après, toutes les beautés & toutes les richeſſes du palais de *Durazzo*.

Ah! comme le luxe & la magnificence font mal aux yeux, quand on vient de regarder la miſère.

LETTRE X.

A Gênes.

Je ſuis retourné au palais Durazzo. De la foule de tableaux qu'on y admire, quatre ſeulement ſont reſtés dans mon imagination.

L'un eſt un vieillard de Rimbrant. Il eſt admirable pour la vérité, pour l'effet, pour l'intelligence du clair obſcur. J'ai été tenté de lui adreſſer la parole.

Paul Véroneſe avoit-il vu la Madeleine ſe jetter aux pieds de Jeſus? Jeſus dut avoir cette attitude, cet air noble, cet air indulgent, cet air tout près d'être ému. La Madeleine eſt ſi belle! elle eſt ſur-tout ſi touchante! elle eſt en effet ſi touchée! Quelle expreſſion dans tous les traits des perſonnages! comme la lumière vient bien tomber toute dans un point, d'où enſuite elle diſtribue ſes rayons à chaque partie qui en demande. Sur

la ſuperficie de cette toile il y a de l'air.

La plupart des peintres ſont des verſificateurs & non pas des poëtes.

Le Taſſe étoit poëte, lorſqu'il nous a montré Olinde & Sophronie attachés au même poteau, & attendant que le bûcher prît flamme. Mais ce peintre qui a voulu copier le Taſſe? Je n'entends point les plaintes d'Olinde, je ne vois point la réſignation de Sophronie; ce peuple n'eſt point attendri; ce tyran n'eſt pas en fureur. Je viens de relire le Taſſe. Les voilà! voilà la véritable Sophronie! C'eſt elle qui dit à Olinde : *pourquoi te plains-tu, ô mon ami! vois le ciel, comme il eſt beau! regardes le ſoleil: il ſemble qu'il nous appelle à lui: il nous conſole.*

Je n'entends rien de tout cela, en regardant le tableau. Il eſt muet.

LETTRE XI.

A Gênes.

Je peux dire que j'ai aſſiſté à la mort de Sénèque, en voyant un tableau où il meurt. Sénèque eſt au milieu du tableau. Il eſt à moitié nud, tel qu'un homme, qui n'a plus beſoin de défendre ſon corps contre les élémens, auxquels il eſt prêt à le rendre. Ses pieds ſont dans le bain, & le ſang coule. A quelque diſtance du philoſophe, & plus bas, on voit à droite un ſecrétaire qui écrivoit & qui n'écrit plus, à gauche deux ſecrétaires qui écrivoient & qui n'écrivent plus. Sur la même ligne, & à la hauteur de Sénèque, dans un coin & dans l'ombre, cet homme que j'entrevois eſt un ſoldat. Dans le coin oppoſé, mais au jour, cet autre homme que je vois, eſt un vieux ſénateur. Regardez à préſent la ſcène. Le vieillard eſt occupé à dicter, en attendant la

mort, les idées qui paſſent dans ſon imagination. La mort les arrête. Le bras eſt glacé, les pieds ne rendent plus de ſang, le corps ſe roidit, la tête chancelle, & ce regard qui fixoit une penſée, s'efforce en vain de la ſaiſir : il s'éteint. Les trois ſecrétaires, avec des nuances différentes d'intérêt, d'attention & d'inquiétude, chacun la plume à la main, tiennent les yeux attachés ſur les lèvres du philoſophe, qui eſſaient encore une parole. Ils eſpèrent qu'un mouvement de plus va l'achever ; mais la mort y a mis ſon ſceau. Cependant le centurion, tout près de la porte, le pied déjà levé, compte impatiemment les derniers ſoupirs du philoſophe ; car Néron attend. Et le vieux ſénateur ; que fait-il ? Il penſe à Néron, & il étudie la mort de Sénèque.

LETTRE XII.

A Gênes.

J'AI été visiter ce matin les galères.

Cinq sortes de malheureux sont attachés, pêle-mêle, à la chaîne; les criminels, les contrebandiers, les déserteurs, les Turcs pris par les corsaires, & les galériens volontaires.

Des galériens volontaires! — Ce sont des pauvres que le gouvernement va chercher entre la faim & la mort. C'est dans cet étroit passage qu'il les attend, qu'il les épie. Ces misérables, en voyant briller un peu d'argent, n'apperçoivent plus les galères; on les enrôle. La misère & le crime attachés à côté l'un de l'autre à la même chaîne! Celui qui sert la république, partageant le même supplice que celui qui l'a trahie!

Les Gènois poussent la barbarie encore plus loin; dès qu'ils voient approcher le terme où finit l'enrôlement

de ces miſérables, ils propoſent de leur prêter quelque argent. Des malheureux ſont avides de jouir ; le moment ſeul exiſte pour eux ; ils acceptent : mais il ne leur reſte, au bout de huit jours, que des regrets & des fers : de ſorte qu'au bout de huit jours, ils ſont contraints, pour s'acquitter, de s'enrôler de nouveau, de vendre huit autres années de leur exiſtence. Voilà comme ils conſument, la plupart, d'enrôlements en emprunts, & d'emprunts en enrôlements, leur vie entière aux galères, ſur le dernier degré de la miſère & de l'infamie : ils y expirent.

Nous avons vu parmi eux un François, un jeune homme. En nous racontant ſon infortune, il verſa quelques larmes. Nous lui donnâmes un peu d'argent ; il pleura davantage. Sortons de ces triſtes lieux où l'on ne peut ſoulager les maux que l'on plaint. Quels lieux que ceux où la pitié eſt inutile !

Mais, quelle eſt dans ce coin, dis-je à l'homme qui me conduiſoit, cette eſpèce de priſon ? Qu'elle eſt baſſe, obſcure & humide ! Une ſoupente encore la partage. Quels ſont, je vous

prie, ces animaux couchés ſur la terre & ſur la ſoupente ? A peine peuvent-ils ramper. De longs poils couvrent les têtes hideuſes qui ſortent de deſſous ces couvertures. Leur regard eſt ſtupide & féroce. Ne mangent-ils que de ce pain ſi dur & ſi noir ? — Sans doute. — Ne boivent-ils que cette eau bourbeuſe ? — Sans doute. — Reſtent-ils toujours couchés ? — Oui. — Depuis quand ſont-ils ici ? — Depuis vingt ans. — Quel âge ont-ils ? — Soixante & dix ans. — Comment les nommez-vous ? — Des Turcs.

Ces miſérables Turcs ſont dégradés entièrement de l'humanité : ils ne connoiſſent plus que les beſoins du corps. Ils ont uſé dans cette eſpèce de tombeau, le petit nombre d'idées & de ſouvenirs qu'ils y avoient apportés de la nature & de leur pays.

Les autres Turcs, qui n'ont pas encore ſoixante ans, ſont enchaînés ſous de petites niches ouvertes de ſix pieds en ſix pieds dans une longue muraille, où ils peuvent à peine tenir, aſſis ou couchés. C'eſt-là qu'ils reſpirent le peu d'air qu'on leur accorde, ou plutôt qu'ils peuvent dérober-

Cependant les Génois ont donné un exemple de tolérance qu'on ne devoit guère attendre d'eux. Ils ont accordé à ces Turcs une moſquée. Les Proteſtants en France n'ont point de temples.

Ajoutons un trait à la peinture des galères. J'y ai vu vendre de banc en banc, convoiter, diſputer, dérober même des reſtes d'aliments que les chiens avoient abandonnés dans les rues, au coin des bornes.

Gênes, tes palais ne ſont encore ni aſſez élevés, ni aſſez étendus, ni aſſez nombreux, ni aſſez brillants : on apperçoit tes galères.

LETTRE XIII.

A Gênes.

Je veux vous parler de l'ex-doge L...

M. L... eſt un aimable & reſpectable vieillard. Il a tant parcouru de pays & de livres ; il a ſi ſouvent traité dans les différents poſtes de ſa république avec les intérêts, les paſſions

& les foibleſſes, avec le cœur humain tout entier, qu'il n'eſt plus ni noble, ni ex-doge, ni ſénateur, ni Génois: il eſt un homme.

Tous les moments que M. L... peut dérober à la gloire, il les donne à la nature, dans ſes charmants jardins du Poggi. Sa vie y coule doucement ſur les gazons, comme l'eau qui les arroſe, qui tombe nuit & jour de ſes belles fontaines.

M. L.... accueille parfaitement les étrangers qui viennent le viſiter au Poggi, ceux mêmes qui ne viennent viſiter que le Poggi. Son ame, ſon eſprit, ſes jardins, tout eſt ouvert. Ses manières ſont ſimples & nobles; ce ſont les habitudes d'un homme qui a toujours été élevé, & qui ne s'eſt jamais élevé. Rien de plus facile que ſon accueil; il met d'abord à l'aiſe avec ſa réputation. On eſt tout de ſuite avec lui.

La converſation de M. L... eſt ſouvent celle que l'on deſire, & toujours celle que l'on ſait faire; car perſonne dans la converſation ne ſait autant s'oublier ſoi-même, & ſe ſouvenir plus des autres. Cependant M. L... préfère

de cauſer des arts, des ſciences & des lettres, qu'il a cultivés, toute ſa vie, & qui, après avoir contribué à ſa gloire, l'en ont ſouvent conſolé. Son oreille & ſon imagination ſont pleines encore des plus beaux tableaux & des plus beaux airs que la poéſie a compoſés dans toutes les langues. Des citations, mais qui naiſſent; des traits, mais qui échappent; des réflexions, qui paroiſſent fines & qui ſont profondes, étincellent inceſſamment dans ſes diſcours, parmi les penſées de la vieilleſſe.

On peut contredire M. L....., on court riſque de choquer ſon opinion; mais jamais ſon amour-propre. M. L... ne mépriſe point; car lorſqu'il ne doute plus de ſon eſprit, il doute encore de l'eſprit humain. On peut hardiment l'interroger. Tout ce qu'il ſait, il n'a pas oublié qu'il l'a appris; il répond : il donne libéralement, mais ſans faſte, la vérité à tout le monde.

M. L..... eſt toujours le même à la ville ou à la campagne; dans le ſénat, lorſqu'il y fait une loi, & dans ſes boſquets, lorſqu'il y plante un arbuſte.

Les jardins du Poggi ſont délicieux. Ils ſont bien loin de reſſembler à ces

jardins ſymmétriques que l'orgueil a commandés, & que l'architecture a conſtruits; à ces jardins, où, ſous l'empire monotone & ſévère du ciſeau, du rateau & de la ligne droite, chaque plate-bande n'offre qu'une fleur, chaque allée n'offre qu'un arbre, chaque eſpace, qu'un grand chemin, & où le tout ne préſente qu'une maſſe; à ces jardins, dont les eaux captives dans des baſſins ſont condamnées à dormir & à ſe taire éternellement; à ces jardins, en un mot, qui, quelques vaſtes qu'ils ſoient, ſemblent pourtant n'avoir été faits que pour un coup d'œil, une centaine de pas & une heure.

Au contraire, tout ce que la connoiſſance & l'amour de la belle nature peuvent exécuter, pour charmer à la fois l'œil, l'imagination & le cœur, avec du gazon, de la terre, de l'eau, des fleurs, avec toutes les ombres de la verdure & les différents rayons du ſoleil, M. L... l'a exécuté.

Ces beaux jardins préſentent, ou plutôt ils recèlent un enclos aſſez borné qui fournit à vos pas toujours de l'eſpace, à vos yeux toujours des objets, toujours de la rêverie à votre ame. Il

n'y a pas dans cet enclos une fleur qui ne brille, pas une goutte d'eau qui ne murmure & qui ne coule, pas un arbre qui ne paroiſſe, & pas un ſeul qui ſe montre. Là une cabane, ici une grotte, plus loin un troupeau; mille objets qu'on y a placés à deſſein, vous les rencontrerez par hazard. On croit toujours être à la campagne, & on eſt toujours dans un jardin. On s'y promène toujours.

Il eſt vrai que la verdure de ces jardins eſt compoſée en grande partie de ces arbres ſérieux & ſombres, dont il ſemble que les autres ſaiſons n'ont pas voulu, & qu'elles ont laiſſés à l'hiver; des pins, des cyprès, des mélèſes, des chênes verts: mais ces arbres d'hiver ſont ſi bien mariés aux plus riants arbriſſeaux du printemps, aux arbuſtes les plus riches de l'automne, aux arbres les plus brillants de l'été, aux lilas, aux tilleuls, aux platanes, que leur verdure mélancolique, égayée par le voiſinage & l'alliance de ces végétaux plus aimables, ceſſe d'attriſter la penſée & de repouſſer les regards. La verdure de ces jardins reſſemble à la converſation de M. L... Les penſées & les ſentiments

de la vieilleſſe y dominent, mais les ſouvenirs choiſis des autres âges y brillent par intervalle, & la rendent encore très-aimable.

C'eſt M. L.... qui a créé ſes jardins. C'eſt-là, c'eſt dans cette charmante retraite, que M. L.... ſe poſſède enfin lui-même.

Il a eu le courage rare, en arrivant à la vieilleſſe, de congédier toutes les paſſions, même l'amour de la gloire: il n'a gardé que l'amour de l'humanité.

Tantôt, il eſt environné dans ſon palais des habitants de la campagne, qui viennent d'y entrer infortunés, & qui en ſortent heureux. Tantôt, errant ſur ſes gazons, parmi les concerts de ſes oiſeaux, à travers le ſilence de ſes bois, au murmure de ſes fontaines, il jouit d'une belle matinée du printemps, d'une calme ſoirée d'été; il ſaiſit une des belles heures de l'hiver.

Souvent encore au milieu d'un boſquet, aſſis ſeul & retiré dans un petit temple de marbre, il aime à contempler dans le lointain, à travers le feuillage & les colonnes, la mer tourmentée par la tempête, & le ſénat de Gènes

par l'ambition. C'eſt le ſoir de la vie d'un ſage.

LETTRE XIV.

A Gênes.

QUEL ſpectacle offre au philoſophe & à l'homme ſenſible le magnifique hôpital des incurables!

Quoi! aucun de ces neuf cents malheureux, étendus, ou plutôt enchaînés dans ces lits de douleur, ne recouvrera jamais la ſanté!

Ces vieillards vivront encore, & ces enfants ſouffriront toujours!

Je n'ai pu, ſans friſſonner, traverſer l'étendue & le ſilence de ce palais de la douleur.

Du bout d'une ſalle à l'autre, j'entendois un mouvement, & je diſtinguois un ſoupir.

Il eſt bien impoſſible que le regard parcoure cette foule d'incurables de tous maux, de tout âge & de tout ſexe, ſans laiſſer tomber quelques larmes

ſur ces malheureuſes victimes de la vie.

A côté de ces infortunés qui ont perdu la ſanté, on voit, dans une ſalle voiſine, les infortunés qui ont perdu la raiſon. Ainſi voilà dans le même lieu toutes les pièces de rebut de l'eſpèce humaine.

On prétend que cet hôpital eſt plus mal adminiſtré que les autres : c'eſt que les maux, qui ſont ici, ſont éternels, & que la pitié eſt inconſtante. La pitié aime auſſi ce qui eſt nouveau ; tout le cœur humain eſt volage.

Que viens-je d'entendre & de voir? Le doge & le ſénat doivent viſiter dimanche prochain cet hôpital ; & déjà on s'occupe de parer tous ces lits, de parfumer toutes ces ſalles, de décorer tous les murs ! Quel horrible menſonge on prépare ! Voilà comment on montre aux rois qui voyagent, leurs propres états.

LETTRE XV.

A Gênes.

LE charmant tableau!

Dans le milieu d'un vallon couronné de rochers couverts d'arbuſtes, on voit aſſis, au bord d'une fontaine, au pied d'un ſaule (c'eſt en été & le ſoir) un berger & deux bergères. Le berger joue de la flûte; une des bergères, tenant à la main une roſe, regarde le berger & l'écoute: elle tend déjà la main pour lui préſenter la fleur. L'impatience que le berger finiſſe, afin de lui donner la roſe, & le deſir qu'il continue, pour entendre encore la flûte, ſe combattent dans ſes regards. Pendant ce temps-là, ſa compagne, un peu plus jeune, ne regarde point, n'écoute point le berger; mais l'œil fixé ſur la fontaine, elle rêve.... A cent pas, une troupe de petits enfans joue avec des agneaux, & les enlacent avec des fleurs.

N'eſt-ce pas-là une idille de Geſner? C'eſt

C'eſt dans le temple de Gnide, & non dans un palais de Gènes, qu'on devroit voir ce tableau. C'eſt Monteſquieu qui auroit dû vous le copier. Il eſt de l'Albane.

LETTRE XVI.

A Gênes.

On peut ranger les habitants de Gènes en trois claſſes : les nobles qui ſont environ deux mille ; les bourgeois, commerçants, artiſans, avocats, prêtres, qui compoſent la maſſe de la population ; & enfin les pauvres de toute eſpèce, qui en ſont la lie.

On diſtinguoit autrefois à Gènes différents ordres de nobles ; mais cette diſtinction s'efface.

On peut acheter la nobleſſe, c'eſt-à-dire ſes privilèges. On fait inſcrire ſon nom ſur un regiſtre, qu'on appelle le livre d'or, moyennant environ 10000 l. Les anciens nobles ont été obligés de faire ce ſacrifice à leur ſû-

reté. Ils aiment mieux attirer dans la nobleſſe, où ils peuvent continuer à les mépriſer, & ceſſer de les craindre, les bourgeois parvenus à la fortune, que de les laiſſer plus long-temps dans le peuple, où il n'eſt plus poſſible de les mépriſer, & où il faut commencer à les craindre.

Les Génois aiment, eſtiment & craignent tant l'or, qu'ils n'accordent la nobleſſe à leurs ſecrétaires d'état, en récompenſe de leurs ſervices, que lorſqu'ils ont fait fortune.

On a vu à Gênes des ſecrétaires d'état qui avoient été aſſez vertueux pour ſe retirer pauvres; la vertu eſt de tous les états.

Les nobles poſſèdent des richeſſes énormes; on en compte qui ont un million de rente. Des valets, des chevaux & des moines; voilà leur faſte. Quelques-uns donnent beaucoup aux pauvres; mais aux mendians. Ils ſavent ſi mal donner, que l'Etat s'appauvrit de leurs dons. — Ils font fleurir la mendicité.

Il n'y a point à Gênes de mendiant qui ne ſoit ſûr de boire & de manger

tous les jours : l'artiſan n'en eſt point ſûr.

La ſouveraineté eſt preſque impuiſſante. La force pécuniaire ou les impôts ne paſſent point 2,800,000. Ce qui reſte de cette ſomme applicable aux beſoins de l'état, après avoir paſſé par une foule de mains, & être tombé de chûte en chûte dans le tréſor de la république, eſt peu de choſe.

La force militaire n'a pas deux mille bras. On ne peut compter ni les fortifications, ni les galères.

L'opinion publique, cette force inviſible, qui ſouvent ſupplée aux autres, & qui tôt ou tard en triomphe, eſt nulle ici. Le cœur a ceſſé d'obéir.

Quelle légiſlation ! les nobles ont fait la plupart des loix.

Le code n'eſt par-tout, en grande partie, qu'une liſte de privilèges.

Toutes les forces, dont nous venons de parler, ſont auſſi mal adminiſtrées qu'elles ſont foibles.

Le pouvoir militaire ne reſte que trois mois dans les mains du même général, qui commande en *cheveux longs*, en *manteau court*, & en *habit noir*.

Le pouvoir législatif est trop divisé; il reste trop peu de temps dans les mêmes mains; il faut le concours de trop de volontés pour l'exercer. L'Etat a trop de têtes pour en avoir une.

Les loix, dans le sénat, naissent presque toujours avant le temps; presque jamais elles ne sont le fruit d'une lente délibération qui les mûrisse : on les jette à peine ébauchées dans une urne; c'est la main du hasard qui les en tire; le hasard est législateur.

Le doge n'a de pouvoir distinctif que celui de mettre en débat les propositions qu'il juge à propos : pouvoir assez grand, quand il a de l'esprit; trop grand, quand il n'est pas honnête homme; car le doge a pour lui tous les momens où le sénat dort; & ce vieillard dort presque toujours.

Le doge reste en place deux ans, pendant lesquels il ne peut sortir du palais, que par un décret. Le chef de cette république en est traité comme le prisonnier.

Dès que les deux ans sont expirés, il est obligé de s'en aller dans sa maison, & d'y rester dix jours, gardé à vue : durant ce temps, tout citoyen a

le droit de l'accuſer; & le conſeil des ſuprêmes examine ſa conduite; le dixième jour, on *l'acquitte*; inſtitution aſſez ſage, mais qui n'eſt plus qu'une formalité.

J'oubliois de remarquer la perte de temps qu'entraînent les formalités par leſquelles on ouvre chaque ſéance du ſénat. Un ſecrétaire d'état commence par lire un ſerment; enſuite, pendant plus de deux heures, un greffier ne ceſſe de crier, *veniant jurare*, *qu'on vienne jurer.*

Les nobles ſont ſi inſoucians pour les affaires publiques, que ſouvent, afin d'en obtenir le nombre néceſſaire pour la validité d'une délibération, on eſt obligé de les contraindre par des amendes : on commande la corvée.

LETTRE XVII.

A Gênes.

Le pouvoir judiciaire eſt auſſi mal adminiſtré que tous les autres pouvoirs. Les appels ſont multipliés à l'infini.

La compoſition des tribunaux eſt bizarre. Les premiers juges ſont étrangers ; les juges ſouverains, nationaux.

Les jugemens du ſénat ſont portés à un tribunal appellé des *ſuprêmes.*

La ſalle où ſiège le petit conſeil, dont les audiences ſont publiques, ne peut contenir deux cents perſonnes. La ſalle où ſiège le grand conſeil, dont les audiences ſont ſecrètes, en tient deux mille.

Les avocats de la cauſe font porter à l'audience, dans des paniers, tous les livres dont ils croient avoir beſoin ; ils liſent les textes à meſure. Cet étalage eſt ridicule ; il favoriſe la longueur des plaidoieries : elles finiſſent

ici moins qu'ailleurs, dans une profeſſion qui néceſſairement parle beaucoup, & dans une langue où les mots coulent.

Les avocats plaident aſſis; ſituation très-défavorable aux mouvemens de l'éloquence. Auſſi ces meſſieurs ne s'en piquent-ils pas. L'un des avocats que j'ai entendus, parloit aſſez bon italien; l'autre, *patois*.

Cinq juges ſont autour d'une table, le préſident eſt au milieu. A midi ils ſe ſont levés; l'auditoire s'eſt mis à genoux; les avocats même ſe ſont tû: on a dit l'*angelus*. Enſuite quelques juges ſont ſortis un moment; les avocats ont continué: on ne les arrête pas plus qu'on n'arrête l'heure.

On opine avec des boules noires & blanches. Cette forme alonge ſinguliérement les jugemens, & couvre bien des injuſtices.

J'ai dit que les loix civiles ſont très-imparfaites: en voici un exemple. Ni les parties, ni les témoins ne ſignent les actes qu'ils paſſent devant notaires; de ſorte que les notaires ſont les maîtres de toutes les conventions. Les courtiers de change ſont encore plus maî-

tres; ils n'ont pas même beſoin de témoins : leur parole eſt un contrat.

LETTRE XVIII.

A Gênes.

Les jugemens criminels ſont motivés. Le ſénat a le droit de faire grace, & il ne manque preſque pas de l'accorder, pour plaire au peuple, qui appelle liberté, l'impunité, comme les nobles appellent liberté, l'oppreſſion. Moyennant ces deux manières d'être libres, le peuple & les nobles ſont aſſez quittes.

On plaide *la grace*, & en général toutes les affaires criminelles.

Les jugemens à mort ſont fort rares. Depuis ſix ans, on n'en a vu que deux; encore a-t-il fallu que le ſecond eût été ſollicité par le peuple. Le ſénat ſe fit forcer la main; il fut accablé de libelles & de placards pendant deux mois. Peu s'en fallut que le coupable n'échappât : ceux qui le conduiſoient au ſupplice, le laiſſèrent évader; mais

le peuple le pourſuivit & obligea les gens de juſtice de le reprendre : il avoit commis dix meurtres.

On voit à l'entrée de la ville, dans la muraille, des pierres diffamatoires. Ces pierres contiennent la condamnation de certains coupables, & les vouent à l'exécration publique. Avec des pierres diffamatoires & des ſtatues, on pourroit créer bien des vertus, & anéantir bien des vices. On auroit une morale publique.

Les Gênois ſont vindicatifs. Mais cet eſprit *de vendette* tient à la difficulté d'obtenir juſtice, ſoit contre les nobles, à raiſon de leur pouvoir, ſoit contre les égaux, à raiſon de la protection des nobles. Par-là le nombre des aſſaſſinats s'explique, & leur motif ſe juſtifie, ainſi que l'impunité générale. La plupart des aſſaſſinats ne ſont pas des crimes, mais une juſtice ; il faut bien qu'elle ſe faſſe de manière ou d'autre.

Toutes les nations ont commencé par cette juſtice criminelle. Le duel en eſt un débris & une preuve.

LETTRE XIX.

A Gênes.

Le pouvoir de l'adminiſtration paſſe par tant de mains & ſi vîte, qu'on ne ſait à qui s'adreſſer : tous les ordres ſe croiſent, ſe contrarient, ſe détruiſent. Et quelle adminiſtration ! Il eſt d'uſage que le ſénat demande pour l'état au pouvoir eccléſiaſtique la permiſſion de faire gras pendant le carême. Cette année, comme les nobles de qui cette demande dépendoit, avoient beaucoup de *morue à vendre*, le ſénat n'a pas demandé la permiſſion, & l'Etat a fait maigre. Mais les nobles ont vendu leur morue.

Une foule de traits ſemblables ont inſpiré au peuple une ſi grande horreur pour les nobles, que récemment on a fait publiquement des imprécations contre la république, c'eſt-à-dire contre les nobles.

La décadence des mœurs, des arts

& des lumières n'eſt pas douteuſe. Il n'y a plus d'académie ; nul ſculpteur ; nul peintre. 12000 métiers au lieu de 30000. Tout s'éteint.

Cependant il y a encore, dans le peuple, des hommes très-inſtruits. J'ai vu dans beaucoup de mains *l'adminiſtration des finances*. Tout ce qui lit, a lu cet ouvrage ; tout ce qui penſe, l'apprécie ; tout ce qui ſent, en eſt enthouſiaſte. En effet quelle importance dans les principes ! Quelle profondeur dans les réflexions ! Quelle préciſion dans les idées ! Et le ſtyle ! C'eſt celui des grands écrivains. Il reſpire d'ailleurs un amour religieux pour le bonheur des hommes, qui eſt comme l'ame de tout l'ouvrage, j'ai preſque dit la divinité. Cet écrit adminiſtrera l'Europe. L'envie aura beau mordre la ſtatue de M. Necker : elle eſt de bronze.

LETTRE XX.

A Gênes.

LE *ſygisbéiſme* mérite une attention particulière.

Il n'eſt, dit-on, nulle part, plus en vogue qu'à Gênes.

Qu'eſt-ce en apparence qu'un ſygiſbée ? Qu'eſt-il dans la réalité ? Comment une femme en prend-elle ? Comment un homme veut-il l'être ? Comment les maris en ſouffrent-ils ? Eſt-ce le lieutenant d'un mari ? Juſqu'à quel point le repréſente-t-il ? Quelle eſt l'origine de cet uſage ? Quelle cauſe l'entretient, ou l'altère ? Quelle influence a-t-il ſur les mœurs ? En trouve-t-on des traces ou des approximations dans les mœurs des autres peuples ? Queſtions difficiles à réſoudre ! En deux mots, le *ſygisbée* repréſente, à-peu-près, à Gênes, l'*ami de la maiſon*, à Paris.

Les femmes n'ont ici nulle autorité domeſtique. Le mari ordonne & paie. Chez beaucoup de nobles & de riches, un prêtre eſt l'économe. J'en ai vu un contrôler le déjeûner qu'on portoit à une dame.

Les Gênoiſes ſont très-mal miſes; elles confondent la richeſſe & les ornemens, les ornemens & la parure; nulle intelligence des convenances de la coëffure avec les traits, des couleurs avec le teint, des étoffes avec la taille; pas une ne ſait pallier un défaut, ni faire valoir une beauté, ni diſſimuler des années. Elles ſe fardent toutes, même les plus blanches. Le blanc eſt à la mode à Gênes, comme le rouge l'eſt à Paris; le rouge eſt déshonoré à Gênes, ainſi que le blanc, parmi nous; contraſte qui paroît biſarre, mais quand on n'a pas voyagé.

Les femmes ont adopté un certain voile que l'on appelle *mezzaro*. Elles peuvent ſortir & aller ſeules par-tout avec ce voile, ſans qu'on puiſſe le trouver mauvais. Ce voile cependant ne les cache point; il ne cache que beaucoup d'intrigues.

Les mœurs à Gênes ſont dépouillées

de toutes ces affections naturelles, qui ailleurs en ſont l'ornement, le bonheur & la vertu. On n'y eſt pas mère, on n'y eſt pas enfant, on n'y eſt pas frère; on a des héritiers & des collatéraux. On n'eſt pas même amant; on eſt un homme ou une femme.

Les jeux de haſard ſont permis publiquement à Gênes. Il n'eſt pas étonnant que des ſouverains, qui jouent à la bourſe aux effets publics, toute la matinée, jouent tout le ſoir aux cartes dans leurs aſſemblées. Malgré le jeu, ils s'ennuient beaucoup. Ils ne ſe raſſemblent jamais pour dîner ni pour ſouper enſemble; dans les aſſemblées, on ſert des rafraîchiſſemens, on illumine, on gagne ou l'on perd, & le ſygisbéiſme va ſon train.

La ſuperſtition eſt exceſſive à Gênes. Les pavés ſont noirs de prêtres & de moines. Les rues ſont éclairées par des *madones* ſuffiſamment.

Cette ville offre les contraſtes les plus ſinguliers. Il y a tant de libertinage à Gênes, qu'il n'y a pas de filles publiques; tant de prêtres, qu'il n'y a point de religion; tant de gens qui gouvernent, qu'il n'y a pas de gou-

vernement; tant d'aumônes, que les pauvres y fourmillent.

LETTRE XXI.

A Gênes.

QUEL eſt ce ſuperbe monument? Sa maſſe, ſon élévation, ſon étendue, ſa magnificence m'étonnent! C'eſt un hôpital! On l'appelle *albergho de poveri*, *l'aſile des pauvres.* Il falloit l'appeller le palais des pauvres. Mais que ces colonnes de marbre, que ces pilaſtres de marbre, que tous ces ornemens de marbre me bleſſent! Chacune de ces colonnes tient la place de pluſieurs hommes. A-t-on voulu rendre aux pauvres, dans un ſeul palais, la part qui leur appartient dans tous les palais?

Les pauvres ſont recueillis ici dans un aſyle, & non renfermés dans une priſon. Ils ſortiront tous, après demain, s'ils le veulent, les filles avec une dot, les hommes avec un métier,

Ces bienfaits-ci ne ſont pas des chaînes.

On a pris ſoin de répandre dans l'immenſité de cet édifice les ſtatues de tous les bienfaiteurs qui l'ont fondé ou qui l'entretiennent. Les premiers ſont repréſentés aſſis, les ſeconds, debout. Heureux & attendriſſant emblême ! diſtinction ingénieuſe !

Je ſuis bien aiſe pour les ames ſenſibles, qui ſont cachées ici ſous la miſère, qu'elles puiſſent attacher leur reconnaiſſance à quelque choſe qui offre plus de priſe que n'en offre un nom ; à des images, à du marbre.

On doit cet hôpital & ſes revenus à pluſieurs cauſes : à la vanité, à la religion, à la pitié.

Les revenus de cet hôpital ſont immenſes ; ils ſuffiroient pour nourrir quatre fois autant de pauvres ; mais il a des adminiſtrateurs.

J'ai vu dans la chapelle un médaillon de marbre. Il repréſente *Jeſus mort, dans les bras de ſa mère* : c'eſt Jeſus, c'eſt la mort, c'eſt une mère, & c'eſt Michel-Ange.

Voici des ſtatues qui figurent une Aſſomption ; on les doit au cizeau du

Puget, qui, en repréſentant un miracle, en a fait un.

LETTRE XXII.

A Gênes.

Les égliſes reſſemblent ici à des ſalles de ſpectacles.

Il eſt difficile d'entaſſer plus de dorure, plus de peinture, plus de marbre; mais que ce faſte & ce luxe ſont déplacés!

Il faut que le cœur, dans un temple, ne trouve que Dieu pour ſe prendre; tous ces tableaux, toutes ces ſtatues, tous ces ornemens le retiennent. On ne doit mettre entre l'homme & Dieu, que ce qui les rapproche, l'immenſité qui les ſépare.

Le milieu d'une forêt vaſte & profonde, tel ſeroit à mon gré le plus beau des temples; le ſeul ornement que je lui voudrois, c'eſt un jour ſombre. C'eſt-là que les Gaulois croyoient

Dieu ; c'eſt-là que les imaginations vives le ſentent.

C'eſt donc bien mal entendre l'architecture des égliſes, que d'en faire, comme à Gènes, des ſallons de palais, ou des ſalles de ſpectacles.

On doit excepter la cathédrale, qui a quelque majeſté ; & il faut faire grace à l'égliſe de Carignan, en faveur de la ſtatue de Saint Sébaſtien, créée par le ciſeau du *Puget*.

L'expreſſion du viſage eſt admirable. La douleur y combat avec la foi. Que ce marbre ſouffre ! Ils ont eu la barbarie de percer de flèches un ſi beau corps ! de tourmenter ſi cruellement une ſi belle ame ! Elle ſemble n'attendre que le moment d'échapper à la douleur, & de retourner au ciel.

Voici une autre ſtatue du *Puget*, repréſentant je ne ſais plus quel évêque ; elle eſt belle auſſi ; mais elle eſt près de Saint Sébaſtien : on l'admire, mais on vient d'être touché.

LETTRE XXIII.

A Lucques.

JE m'éveille dans une ville où, il y a environ 2000 ans, Pompée, Céſar & Craſſus déchirèrent l'univers romain, & le partagèrent entr'eux.

Sûrement, après y avoir paſſé ce contrat par devant quatre cents mille hommes, ils n'y dormirent pas auſſi bien que moi.

Au lieu du ſénat de Rome, j'ai trouvé le ſénat de Lucques!

Tout l'empire de Lucques a huit lieues quarrées. Une population de 120, 000 habitans s'efforce tous les ans, en ne mangeant pas la moitié de l'année, de vivre pendant toute l'année.

Cet arbre planté dans un ſol fertile, mais peu étendu, a encore le malheur d'avoir deux cents branches gourmandes, ou deux cents familles nobles.

D'un côté, le privilége d'opprimer;

de l'autre, la néceſſité de ſouffrir l'oppreſſion : voilà ce qui s'appelle ici, comme dans toutes les ariſtocraties, ou tyrannies à cent têtes, *la liberté.*

Le mot *libertas* eſt écrit en lettres d'or ſur les portes de la ville, & à tous les coins de rues ; & à force de lire le nom, le peuple a cru poſſéder la choſe.

Les nobles ont ſoin de célébrer tous les ans une grande fête, en mémoire de *la liberté.* Mais comment eſt-il poſſible que le peuple croie à la liberté? — Comment ! Ils croient bien que ce Crucifix de bois, qu'on appelle *Volto Santo*, à qui l'on met des pantoufles de velours cramoiſi les jours ouvrables, & des pantoufles de drap d'or tous les dimanches, un beau jour a pris ſa volée de l'égliſe de Saint Ferdina, où apparemment il s'ennuyoit, pour venir s'établir dans une chapelle, au milieu de la cathédrale.

J'ai obligation de pluſieurs détails importans ſur Lucques au comte de R...., un des principaux tyrans de cette petite ville.

Le comte de R.... a vêcu beaucoup en France. Il parle très-bien françois, ſur-tout à *Thereza M...*, qui penſe en anglois & parle en françois. Elle m'a dit que, quand on a ouvert la littérature françoiſe, on ne pouvoit plus ſupporter la littérature italienne. — Ah! madame! le Taſſe! l'Arioſte! — L'Arioſte & le Taſſe, m'a-t-elle répondu, ſont des poëtes de tous les pays, & leur langue n'a été que la leur. — Et Métaſtaſe? (ai-je ajouté) car ſûrement vous êtes ſenſible, (je voulois dire qu'elle étoit jolie.) Elle a très-bien entendu, elle a ſouri. —Métaſtaſe, à la bonne heure: encore n'a-t-il que le trait; Racine, au contraire, peint & finit: Métaſtaſe effleure le cœur; Racine le bleſſe. — Théreſa M.... dit de ces choſes-là, & Théreza M.... eſt jolie.

Le comte m'a introduit le même ſoir dans la principale converſation des nobles Lucquoiſes. C'eſt l'ennui qui y préſide.

Les femmes m'en ont fait confidence, & elle étoit inutile. Une loi barbare qui a oſé attenter à leurs charmes, qui leur a ôté la parure, les

condamne à porter le deuil pendant tout le cours de l'année. Dans le carnaval, il eſt vrai, elles portent des robes de couleur, & en changent alors tous les jours. Etranges loix ſomptuaires !

J'ai eu beaucoup de peine à me procurer les loix criminelles de l'Etat de Lucques ; on ne les trouve pas chez les libraires : un avocat m'en a vendu un exemplaire, & prétend me l'avoir cédé.

J'ai repréſenté aux nobles Lucquois, combien il étoit extraordinaire que dans une république on ne pût ſe procurer la connoiſſance des loix criminelles. — On eſt cenſé les ſavoir, m'a-t-on répondu. — Dans une république, meſſieurs, on ne doit pas être cenſé ſavoir les loix ; on doit réellement les ſavoir : paſſe dans certaines monarchies, où les loix ſont incertaines & impuiſſantes.

Expliquez-moi, monſieur le comte, comment la loi interdit aux citoyens la judicature, & la confie à des étrangers. — C'eſt afin que les juges, n'ayant aucun rapport intime avec les citoyens, ſoient plus impartiaux. —

Mais, monſieur le comte, je veux que les étrangers n'apportent aucune relation intime avec les citoyens : pouvez-vous les empêcher d'en contracter tôt ou tard ? D'ailleurs, le meilleur gardien de l'intégrité d'un juge, n'eſt-ce pas l'opinion publique ? Or, l'opinion publique a bien moins de priſe ſur des étrangers qui paſſent, que ſur des citoyens qui demeurent. L'honneur de tout homme eſt dans ſa patrie. — Que voulez-vous ? C'eſt l'uſage dans l'Italie. — Cet uſage médit de l'Italie.

M. le comte, pourquoi les jugements civils ſont-ils ſoumis à l'appel, & non pas les jugements criminels ? — Cet uſage eſt ancien. Il a été établi dans des temps de troubles, à la ſuite des guerres civiles. Il falloit alors impoſer au peuple ; il falloit ſuſpendre le glaive immédiatement ſur ſa tête. — Je me doute bien que cette loi, comme tant d'autres, a été faite, non pour le peuple, mais contre le peuple. Les trois quarts des loix ne ſont que des armes ; les loix les plus douces ſont des chaînes. Mais ce temps de trouble eſt paſſé : pourquoi donc

maintenez-vous l'uſage? — On y eſt fait. Il eſt dangereux d'innover dans les républiques. — Vous avez raiſon; dans un état où le ſommet écraſe la baſe, le moindre mouvement dans la baſe eſt toujours fatal au ſommet.

Permettez-moi encore une queſtion. Par l'effet de vos ſubſtitutions indéfinies, de votre droit d'aîneſſe, qui interdit aux cadets tout établiſſement convenable, le nombre des individus nobles, & même des familles nobles, s'éteint inſenſiblement. — Cela eſt vrai. — Cet inconvénient vous oblige, pour remplir les différens départements du ſouverain, d'y appeller les jeunes nobles, dès qu'ils ſont devenus majeurs. — Cela eſt vrai. — Mais pourquoi ne corrigez-vous pas un abus ſi dangereux? Pour cet abus-ci, vous êtes ſans excuſe; il n'y va que de votre intérêt. — L'intérêt préſent, vous le ſavez, prévaut preſque toujours ſur l'intérêt à venir. On eſt homme avant tout; on n'eſt citoyen qu'après. Vos réflexions ſont juſtes: on les a faites; il eſt certain que l'ordre des nobles eſt fort réduit; qu'à peine pouvons-nous former le nombre

de

de cent vingt, néceſſaire pour exercer, en entier, la ſouveraineté. — Mais comment, les cadets qui opinent au ſénat, ſouffrent-ils des loix ſi oppreſſives? — Les frères n'ont entre eux qu'une ſeule voix au ſénat: & les aînés y viennent toujours. — Je conçois maintenant pourquoi vous avez tant diviſé l'exercice de la ſouveraineté, & l'avez en même-temps abrégé au point, que, dans la révolution de deux mois, il n'en reſte plus dans aucune main; & que, dans la révolution de deux ans, il en a paſſé par toutes; vous vous êtes craints vous-mêmes; mais peut-être trop, & pas aſſez, au contraire, les étrangers & le peuple. Vous avez organiſé votre gouvernement, comme ſi vous deviez être toujours en guerre entre vous, & toujours en paix avec vos voiſins. — Cela peut être: cependant nous ne craignons rien. — Tant pis. Une république n'a jamais tant à craindre que lorſqu'elle ne craint plus rien. Mais d'où vient votre ſécurité? — Le grand-duc a confirmé tous nos priviléges. — Et vous ne craignez pas un homme qui peut confirmer tous vos

privilèges ? Du côté du peuple, j'en conviens, je vous crois plus en sûreté : il eſt pauvre ; vous lui vendez le pain ; vous lui donnez des fêtes : il croit au *Volto Santo*, & même à la liberté ; & , vous autres nobles, croyez peu de choſes. — Il eſt vrai qu'en général les nobles ont beaucoup de philoſophie. — Oui, de la philoſophie de Machiavel : vous crevez donc auſſi les yeux à vos eſclaves ? Le trône s'appuie donc auſſi chez vous ſur l'autel ? —Pourvu qu'il ſe ſoutienne, n'importe comment, ſur le ſable ou ſur le roc.

M. le comte, vous pourriez me taxer, non pas d'indiſcrétion, mais d'impertinence, ſi je creuſois davantage votre conſtitution ; parlons à préſent de tableaux. — Volontiers, me dit-il ; nous ſerons peut-être plus d'accord ſur ce chapitre. Voulez-vous venir voir les miens ? Nous irons voir enſuite ceux du comte de B...

Le comte de R... a pluſieurs beaux tableaux ; mais ceux du comte de B... ſont ſupérieurs. Il poſſède l'eſquiſſe de la belle ſcène de *Paul Véronèſe*, dont l'original eſt à Gènes.

Ah ! voilà le Corrège ; car voilà la

grace. C'eſt un petit enfant qui careſſe un agneau. Il le touche à peine ; on diroit que ſes petites mains le baiſent.

Parler d'autres tableaux, après avoir parlé d'un tableau du Correge ! les graces ne me le pardonneroient jamais.

Que reſte-t-il donc à dire ſur Lucques?

A Lucques, il faut entrer dans le palais du ſénat ; mais ſeulement pour avoir vu le palais du ſénat de Lucques.

A Lucques, j'ai vu ſur la boutique d'un libraire, un livre intitulé, *des avantages & de la ſainteté de la virginité prouvée par l'écriture & la vie des enfants* : & ſur la table du ſénat, un livre intitulé, *de la richeſſe des nations*, par Smith.

A Lucques, on peut viſiter la bibliothèque des Jacobins, pour voir des livres qu'on ne lira jamais.

A Lucques, quoi qu'en diſe M. de..., on eſt aſſailli de pauvres, & le peuple n'eſt pas féroce.

Le peuple eſt-il heureux à Lucques ? Car voilà par où il faut finir toutes les recherches & toutes les queſtions ſur un peuple.

Mais que cette queſtion eſt difficile à réſoudre ! Qu'il eſt difficile de définir le bonheur & le malheur d'un peuple, & ſur-tout de les meſurer ! — Avec le poids de la population, m'a dit le comte de R... Or, d'après ce poids, a-t-il ajouté, le peuple de Lucques eſt heureux. La population en effet eſt telle ici, que le pays ne peut la nourrir.

Vous croyez, M. le comte, au bonheur de pères qui ne peuvent nourrir leurs enfants, d'enfants qui ſont obligés de fuir leurs mères, de citoyens que leur patrie expoſe ? — Mais vous ſavez pourtant bien que la population eſt le thermomètre de la proſpérité d'un pays. — Je ſais, M. le comte, qu'on le prétend, qu'on le dit, qu'on l'écrit ; mais peut-être en eſt-il de cela comme de preſque tout ; le bien eſt au milieu. Je crois qu'en-deçà & au-delà d'une certaine maſſe de population, le malheur d'un peuple commence. Il faudroit conſidérer la population ſous différents points de vue ; comme cauſe & effet de la proſpérité publique ; dans les grands & petits états ; dans certaines ſituations politi-

ques ; à différentes époques de la civiliſation : & c'eſt ce qui eſt encore à faire.

Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que le peuple Lucquois n'eſt pas content. Que dis-tu, mon ami, de la liberté, diſois-je à un homme du peuple ? — Bonne pour les nobles, monſieur ; mais non pas pour nous. — Et un autre ; *timor* fait plus ici qu'*amor*. — Et un autre ; les nobles ne paient aucun droit d'entrée ; on n'oſe pas fouiller leurs voitures.

Les nobles s'occupent beaucoup plus ici qu'à Gênes, du gouvernement. Ils ont à la vérité beaucoup moins d'autres intérêts ; ils n'ont pas celui du commerce : d'ailleurs, la petiteſſe de leur état eſt à la fois, pour eux, une ſauve-garde & une menace continuelle.

Hier, le ſénat de Lucques eſt reſté aſſemblé, depuis cinq heures du ſoir juſqu'à quatre heures du matin. De quoi étoit-il queſtion ? De donner une retraite à un ſergent.

Il n'y a pas ſix cents hommes de garniſon à Lucques ; & M. de *** en compte ſix mille.

Les payſans Lucquois ſe tuent pour la moindre querelle. Pour une injure, un coup de couteau. Les diſputes ne ſont pas longues avec de pareils arguments. Le voiſinage des montagnes, la proximité des Etats voiſins, & le défaut de bonne juſtice, entretiennent dans ce peuple cet eſprit de *vendette.*

Adieu Lucques ; adieu M. R... ; adieu *libertas* ; mais adieu ſur-tout *Thereza M...* ; car il n'y a vraiment que vous, *Thereza M...*, que l'on quitte, en partant de Lucques.

LETTRE XXIV.

A Piſe.

AVANT d'arriver à Piſe, on rencontre des eaux minérales.

Le grand-duc y eſt, depuis trois ſemaines, avec la grande-ducheſſe, & quelques-uns de leurs enfants qu'on inocule.

J'ai viſité les bains. C'eſt la plus

belle eau, qui coule dans le plus beau marbre, & avec elle, dit-on, la ſanté.

Piſe eſt bâti ſur les deux bords de l'Arno. Il eſt déſert. Une population de 120, 000 citoyens, ſous les conſuls & les premiers Médicis, s'eſt réduite inſenſiblement à 15,000 habitants, ſous les rois. Il eſt vrai que le commerce de l'Inde ne paſſe plus par l'Italie.

La cathédrale de Piſe, qu'on appelle le *Dôme*, mérite l'attention du voyageur. Sa tour fixe d'abord les regards : elle les effraie. Elle eſt tellement inclinée, qu'on croit qu'elle tombe ; mais ce qui raſſure, c'eſt que, depuis pluſieurs ſiècles, elle tombe, comme l'empire romain ſous les Céſars.

Ce phénomène eſt la matière d'un grand problème. Eſt-ce un accident du ſol, ou la volonté de l'architecte qui a incliné cette tour ? Diſcuter ici cette queſtion, ſeroit une belle occaſion pour être ridicule & ennuyeux ; il faut tâcher de la manquer.

Il vaut mieux conſidérer les portes d'airain de la cathédrale, qui ont

ſervi ſans doute de modèle à ce demi-vers de Virgile : *ſpirantia mollius æra.* Cet airain reſpire en effet.

La cathédrale eſt grande & majeſtueuſe : deux rangs de colonnes antiques de granit, au nombre de ſoixante-dix, & qui ſont les débris d'anciens temples, n'ont pu être défigurés par le goût gothique qui les a raſſemblés là.

Le baptiſtère ou la rotonde a auſſi ſon mérite.

Mais on eſt ſaiſi, on eſt frappé, en entrant dans le *campo ſanto*, autrefois le cimetière des Piſans ; ſuperbe & immenſe cloître, rempli de tombes & de mauſolées de marbre, dont pluſieurs ſont admirables. Un de ces mauſolées a été érigé à Algarotti, par le roi de Pruſſe. *Ovidii æmulo, Newtonii Diſcipulo, Fredericus Magnus.* Les noms d'Ovide, d'Algarotti, de Newton, de Frédéric, ſur un tombeau !

Le milieu de ce cloître eſt un jardin, dont le ſol eſt de la terre ſainte, que les Piſans apportèrent, du temps des croiſades, pour y enterrer leurs morts. Cette terre a, dit-on, une propriété remarquable : elle dévore un

cadavre en une heure. Mon imagination retournera plus d'une fois au *campo ſanto*. Tous ces marbres, toutes ces épitaphes, ce long cloître, ce ſilence, cette ſolitude, cette terre, ces grands noms, ces ſiècles! Que le cœur eſt ému & preſſé parmi tout cela!

LETTRE XXV (1).

A Florence.

La plus belle galerie du monde, mon cher ami, eſt à Florence; mais je ne vous parlerai point aujourd'hui de tableaux, de ſtatues, d'images; j'ai vu Léopold & ſon peuple.

Léopold aime ſon peuple, & il a ſupprimé les impôts qui n'étoient pas néceſſaires; il a licencié preſque toutes ſes troupes; il n'en a gardé que ce

(1) Cette lettre, adreſſée à M. le Marquis de Marnéſia, a été inſérée dans ſon intéreſſant poëme *ſur la nature champêtre*.

qu'il falloit, pour en conſerver un modèle.

Il a détruit les fortifications de Piſe, dont l'entretien étoit fort couteux; il a renverſé les pierres qui dévoroient les hommes.

Il a trouvé que ſa cour lui cachoit ſon peuple; il n'a plus de cour. Il a établi des manufactures. Il a fait ouvrir par-tout des chemins ſuperbes, & à ſes frais. Il a fondé des hôpitaux; on diroit que les hôpitaux, dans la Toſcane, ſont les palais du grand-duc. Je les ai viſités, & j'ai rencontré partout la propreté, l'ordre, les ſoins délicats & attentifs. J'ai vu des vieillards malades, ils avoient l'air d'être ſervis par leurs enfants; j'ai vu des enfants malades, ils avoient l'air d'être ſervis par leurs mères. Je n'ai pu voir, ſans verſer des larmes, ce luxe de la miſéricorde & de l'humanité. Sur les façades de ces hôpitaux, on a donné à Léopold le titre de *pere des pauvres*. Les hôpitaux ſeuls lui donnoient ce titre. Il eſt des monuments qui n'ont pas beſoin d'inſcriptions. Le grand-duc vient ſouvent viſiter ſes pauvres & ſes malades; il ne néglige pas le

bien qu'il a fait ; il n'a pas ſeulement des mouvements d'humanité, il a une ame humaine. Il ne paroît jamais dans ce ſéjour des angoiſſes & des douleurs, ſans faire verſer des larmes de joie ; il n'en ſort jamais, ſans être couvert de bénédictions. On croit entendre la reconnoiſſance d'un peuple heureux ; & ces cantiques s'élèvent d'un hôpital.

On peut être préſenté au grand-duc, ſans avoir quatre cents ans de nobleſſe, ſans deſcendre de ceux qui ont diſputé la couronne à ſes ancêtres. Son palais eſt ouvert à tous ſes ſujets ſans exception, comme les temples. Il y a ſeulement trois jours dans la ſemaine, conſacrés plus particulièrement à une certaine claſſe d'hommes ; ce n'eſt ni aux grands, ni aux riches, ni aux peintres, ni aux muſiciens, ni aux poëtes ; c'eſt aux malheureux.

Ailleurs, le commerce & l'induſtrie ſont devenus, comme les terres, le patrimoine d'un petit nombre d'hommes : chez Léopold, tout ce qu'on ſait faire, on peut le faire ; on a un état, dès qu'on a un talent ; & il n'y

a qu'un ſeul privilège excluſif, c'eſt le génie.

Les prières qu'on fait à Dieu pour lui demander des moiſſons, ne font plus deſcendre la famine dans les campagnes. Ce prince a enrichi l'année d'un grand nombre de jours de travail, qu'il a repris à la ſuperſtition, pour les rendre à l'agriculture, aux arts & aux bonnes mœurs.

Il eſt occupé d'une réforme entière de ſa légiſlation. Il a vu une lumière nouvelle dans quelques livres de la France; il ſe hâte de la faire paſſer dans les loix de Florence. Il a commencé par ſimplifier les loix civiles, & par adoucir les loix criminelles. Il y a dix ans que le ſang n'a coulé en Toſcane ſur un échafaud. La liberté ſeule eſt bannie des priſons: le grand-duc les a remplies de juſtice & d'humanité.

Cet adouciſſement des loix a adouci les mœurs publiques; les crimes graves deviennent rares, depuis que les peines atroces ſont abolies: les priſons de la Toſcane ont été vuides pendant trois mois.

Le grand-duc a porté deux loix ſomptuaires admirables, l'accueil qu'il fait à la ſimplicité, & ſon exemple.

Quand le ſoleil ſe lève ſur les états de ce prince, le prince déjà les gouverne. A ſix heures du matin, il a eſſuyé bien des larmes. Ses ſecrétaires d'Etat ſont des commis.

Les nobles trouvent qu'il ne les diſtingue pas aſſez; les prêtres, qu'il ne les craint pas aſſez; les moines, qu'il ne les enrichit pas aſſez; les gens en place, qu'il les ſurveille trop. Dans ſes Etats, le magiſtrat juge; le militaire ſert; le prélat réſide; l'homme en place fait ſa place: c'eſt que le prince règne.

Ses enfans ne ſont pas élevés dans un palais, mais dans une maiſon: il cherche à en faire des hommes, non pas des princes, car ils le ſont. L'éducation qu'on leur donne, les rapproche ſans ceſſe des malheurs, dont leur condition les éloigne. On expoſe leurs cœurs à tout ce qui peut les ouvrir à la pitié & à la bienfaiſance. — J'ai vu dans leurs mains les ouvrages de Locke.

" Je ne connois, diſoit un jour le grand-duc, que deux ſortes d'hommes

dans mes Etats, les gens de bien & les méchans".

Il eſt queſtion, dans ce moment, de donner des fêtes au roi & à la reine de Naples: on lui a propoſé, pour ſubvenir aux frais, une impoſition fort modique. "Ma femme, a-t-il répondu, a encore pour trois millions de bijoux".

Le grand-duc eſt heureux, car ſes peuples ſont heureux, & il croit en Dieu.

Quelles doivent être les jouïſſances de ce prince, lorſque tous les ſoirs, avant que de fermer les yeux ſur ſon peuple, avant de ſe permettre le ſommeil, il rend compte au ſouverain Etre, du bonheur d'un million d'hommes pendant le cours de la journée! Figurez-vous un tel prince dans une telle confidence avec Dieu!

J'oubliois une parole de Titus. On regrettoit un jour devant le grand-duc, que ſes Etats ne fuſſent pas plus étendus. "Ah, s'écria-t-il, il y a encore des malheureux dans mes Etats"!

✠

LETTRE XXVI.

A Piſe.

HIER, en vous parlant du grand-duc, je ne vous ai montré que les rayons du ſoleil ; je veux vous montrer aujourd'hui ſes taches ; du moins celles qu'on lui reproche ; celles que l'Envie prétend avoir découvertes, mais avec ſon œil louche, qui faiſoit lui-même ces taches.

On dit contre le grand-duc.

„ Depuis qu'il a établi la liberté " abſolue du commerce & de l'induſ- " trie, les artiſans ſont ſans pain ".

„ Depuis qu'il a défendu d'empri- " ſonner les débiteurs, on ne prête " plus aux malheureux ".

„ Le grand-duc protège la mendi- " cité ".

On dit enfin contre le grand-duc : „ Il hait le fiſc & la nobleſſe, & il " les vexe ".

Ecoutez ma converſation, ſur les

trois premiers chefs d'accuſation, avec une perſonne très-inſtruite. Nous diſcuterons une autre fois le quatrième.

J'ai viſité, lui ai-je dit, l'hôpital de Piſe; je n'ai jamais vu d'hôpitaux où l'humanité eût moins à ſe plaindre des palais. L'inſcription qu'on lit ſur la porte ne flatte pas: la providence de Léopold père des pauvres: *providentia Leopoldi patris pauperum.* Je l'ai vue cette providence; je l'ai vue de mes yeux.

On pourroit encore mieux faire, m'a répondu la perſonne avec qui je parlois. — Ces hôpitaux ont du moins un grand avantage: c'eſt qu'ils ſont très-aërés: l'air eſt pour la ſanté le premier des alimens, & le premier des remèdes pour la maladie. — Vous avez vû nos hôpitaux? Vous ne voyagez donc pas comme *la foule* des Anglois? Sur cent, il n'y en a pas deux qui cherchent à s'inſtruire. Faire des lieues par terre ou par eau; prendre du punch & du thé dans des auberges; dire du mal de toutes les autres nations, & vanter ſans ceſſe la leur: voilà ce que la *foule* des Anglois appelle *voyager*: le livre de poſte eſt le ſeul où ils s'inſtruiſent.

— Mais, dites-moi, je vous ſupplie; quel effet la liberté indéfinie du commerce a-t-elle produit?

— Un ſi bon effet, que je ne conſeillerois à qui que ce fût de tenter de rétablir le régime réglementaire; il ſeroit lapidé par le peuple. J'ai lu tout ce qui a été fait & écrit dans votre pays, pour ou contre la liberté. L'expérience a réſolu la queſtion en faveur de la liberté. Avant elle, il y eut en Toſcane deux années pauvres; il fallut que l'Etat achetât du bled; il en coûta à l'Etat cent mille écus: il y eut beaucoup de troubles, & l'on apperçut la famine. Depuis la liberté, il eſt ſurvenu trois années plus fâcheuſes; on n'a pas acheté de bled; on n'a pas contracté de dettes; il n'y a pas eu de troubles, & la Toſcane a vécu. Je crois, à la vérité, qu'il faut, pour que la liberté du commerce ſoit ſalutaire, qu'elle ſoit indéfinie: quand on gêne le cours des rivières, il y a toujours des ſtagnations & des débordemens. La liberté du commerce a augmenté ſinguliérement la culture & l'induſtrie; les laboureurs ſont riches, les artiſans à leur aiſe. Les premières années

ont été pénibles; mais c'eſt le ſort des commencemens: lorſque la liberté commence à marcher toute ſeule, elle fait toujours quelque chûte; mais chaque chûte l'inſtruit, & chaque pas la fortifie. — Sans doute, ai-je répondu, toutes les loix, qui prohibent autre choſe que des délits, ſont oppreſſives.

J'ai demandé enſuite, ſi le grand-duc s'occupoit d'extirper la mendicité dans ſes Etats; car la mendicité eſt une des grandes plaies, un des grands crimes des ſociétés actuelles. La mendicité eſt une expoſition des hommes.

Le gouvernement s'en occupe, me répondit mon interlocuteur; mais il ne peut aller vîte; la mendicité eſt favoriſée par des préjugés religieux & des intérêts particuliers; on emploie ici les mendians à ſavoir ce qui ſe paſſe dans les égliſes; combien on a brûlé de cierges au *ſalut*; quel prêtre a officié: & d'ailleurs on fait faire à ces mendians beaucoup de petites commiſſions, à peu de frais. Si le gouvernement gênoit la mendicité, la ſuperſtition crieroit à l'impiété, & l'avarice au deſpotiſme: la mendicité a donc, en Toſcane, des racines plus for-

tes & plus profondes que par-tout ailleurs: elle en a ſous les autels.

Eſt-il vrai, ai-je demandé enſuite, que la défenſe faite aux créanciers d'empriſonner les débiteurs, ait été cauſe qu'on a moins prêté aux malheureux, & qu'ils ont moins de reſſources dans leurs beſoins?

On le craignoit; l'événement a raſſuré. Ce n'étoit jamais la caution de la liberté qui déterminoit à prêter, puiſque cette caution étoit toujours inutile ou onéreuſe. La loi a laiſſé aux créanciers la ſaiſie des biens. Tout homme malheureux trouvera toujours à emprunter, ſur ſa probité; celui qui n'en a point, ne trouvera pas; mais c'eſt un bien; on ne ſauroit rendre la probité trop néceſſaire.

Satisfait de ces réponſes ſi lumineuſes, quoique ſi ſimples, je demandai ſi on avoit ſupprimé en Toſcane la queſtion & la peine de mort. — Elles le ſont, non par une loi, mais par des ordres; on attend l'expérience pour faire une loi. — En effet, l'expérience ſeule révèle tous les biens ſecrets & tous les maux cachés; & une bonne législation eſt comme la

bonne phyſique, elle doit être expérimentale. Il faut eſſayer les loix.

Il fut queſtion encore des aſyles ſupprimés en Toſcane, & maintenus à Rome; des abus & du ſcandale de cet uſage; de l'impoſſibilité que l'état eccléſiaſtique fût bien gouverné; d'une bulle qui excommunie tous ceux qui des Etats du pape importent en Toſcane certaines marchandiſes. Un payſan, me dit mon interlocuteur, répondit un jour aſſez plaiſamment, " que cette „ excommunication ne lui faiſoit rien; „ qu'elle ne pouvoit tomber que ſur „ ſon âne, qui ſeul portoit la denrée, „ & qui heureuſement avoit bon dos". Nous parlâmes encore de la convention, entre tous les Etats d'Italie, de ſe rendre les criminels, excepté entre Gènes & la Toſcane; enfin de beaucoup d'autres objets d'économie politique.

Avec qui ai-je eu cette converſation? A qui ai-je fait ces objections? Qui les a ainſi réſolues? Un écrivain? un magiſtrat? un particulier? C'eſt le grand-duc. C'eſt lui qui m'a donné une heure d'audience, qui a permis que je le queſtionnaſſe, que je le preſſaſſe, que

je le critiquaſſe : c'eſt le grand-duc qui a dit toujours ; *on a fait*, *le gouvernement a fait ;* qui jamais n'a parlé de lui : c'eſt le grand-duc qui a cette raiſon, cette ſimplicité, cette facilité : c'eſt le grand-duc qui repouſſoit tous mes éloges ; qui les pâroit avec une adreſſe, que je n'ai pu tromper que deux ou trois fois : c'eſt le grand-duc qui m'a parlé pendant une heure ; debout, dans un cabinet où une ſimple table eſt un bureau ; des planches de ſapin ſans couleur, un ſecrétaire ; un bougeoir de fer-blanc, un flambeau : car le grand-duc n'a d'autre luxe que le bonheur de ſon peuple. — Et le grand-duc ne règne que ſur la Toſcane !

En ſortant de cette audience, j'ai été admis à celle des trois aînés de ſes enfans, dont le premier a ſeize ans. Le comte Manfrédini, leur gouverneur, & digne de l'être, m'a introduit dans leur chambre ; car leur appartement (je l'ai déjà dit, mais il eſt bon de le répéter), car leur appartement eſt une chambre, & leur palais une maiſon.

J'ai trouvé l'aîné liſant le livre *de la grandeur & de la décadence des Romains.* — Monſeigneur, vous ap-

prenez-donc l'hiſtoire? — Oui, monſieur, c'eſt ma principale étude, avec l'eſſai de Locke *ſur l'entendement humain.* — Monſeigneur, vous étudiez Locke! Il vous ſera bien utile, lorſqu'un jour il vous faudra régler des cerveaux humains dans vos Etats, d'avoir décompoſé le cerveau humain dans votre cabinet. Mais, permettez-moi de vous inviter à joindre à la lecture de Locke celle de l'*art de penſer*, & *de la logique* de l'abbé de Condillac. — Nous ſavons que ces ouvrages exiſtent, nous les lirons.

Nous avons cauſé enſuite ſur Locke & ſur Condillac, ſur les avantages de l'eſprit métaphyſique, qui ſeul conduit à la vérité, & de l'eſprit analytique, qui ſeul la trouve; ſur le ſyſtème de la liaiſon des idées, ſi fécond en vérités importantes, dont Condillac s'eſt prétendu l'inventeur, & qui tout entier eſt dans Locke. J'étois ravi, j'étois attendri de voir un prince s'eſſayer à l'art de rendre les hommes heureux, en apprenant l'art de connoître l'homme. Ce prince pourra gouverner par lui-même, car il connoîtra; il pourra vouloir.

Ce matin, en me promenant dans le jardin botanique, j'ai rencontré un petit enfant à qui un démonſtrateur faiſoit connoître les plantes ; c'étoit un enfant du grand-duc. On aime à voir les enfants des rois avec la nature.

Il faut maintenant quitter le grand-duc à Piſe, & l'aller chercher à Livourne. Le grand-duc eſt en effet dans tous ſes Etats, & on le ſait : c'eſt ſa police.

Quelqu'un me diſoit : il ne faut pas ſavoir tant de gré au grand-duc d'aimer le peuple ; le prince de... l'aime auſſi. Le grand-duc, ai-je répondu, aime le peuple ; & le prince de..... aime la populace.

LETTRE XXVII.

A Florence.

Je vais vous entretenir de la célèbre galerie.

On a réuni dans ſon veſtibule les

portraits de tous les Médicis qui ont raſſemblé, dans la galerie, cette foule de chefs-d'œuvres. C'eſt un trait d'eſprit & de juſtice tout-à-la-fois. Les Médicis ſemblent ſe tenir tous enſemble dans ce veſtibule, pour faire tous enſemble aux étrangers les honneurs de leur palais, & des reſtes de leur puiſſance.

Je me ſuis plu à conſidérer ces huit Médicis; entre les mains deſquels, pendant pluſieurs ſiècles, au milieu des guerres civiles & étrangères, & des paix qui les ſéparèrent, l'autorité ſouveraine, qui régit aujourd'hui la Toſcane, a crû inſenſiblement; a crû depuis cette première influence de l'eſprit, des vertus, & des richeſſes, qui commencent la monarchie, juſqu'à la puiſſance énorme du nom de prince, de l'habitude, & des cordons, qui achèvent le deſpotiſme.

On compte dans la galerie cinquante-huit ſtatues antiques, quatre-vingt-neuf buſtes antiques, & trois gróupes, qui le ſont également; une foule d'ailleurs de grands tableaux.

Je vous parlerai d'abord des ſtatues.

La première qui m'a frappé, c'eſt un ſuperbe cheval qui s'élance, impatient,

patient, du marbre; & qui, du pied, des narines, de la crinière & de l'œil, ſemble, ſe ſentant enfin créé, demander la terre, & dévorer l'étendue.

Approchons de ce Romain qui harangue; c'eſt Céſar: tout ſon corps parle. C'eſt donc là cette bouche éloquente d'où ſont ſorties tant de chaînes!

Cet Apollon eſt admirable! Quelles belles formes! Cette ligne qui le deſſine en entier, comme elle coule, comme elle fuit, comme elle revient, comme elle lie inviſiblement tous les membres les uns aux autres! Le ſouffle le plus doux & le plus pur de la vie enfle & ſoutient & anime tous ces beaux membres. Cette tête eſt bien inſpirée! Il y a de l'avenir dans ce regard!

Au commencement du printemps, dans un bocage, parmi les lilas & les roſes, au bord d'un ruiſſeau qui murmure, au roucoulement des colombes, & au chant du roſſignol, votre imagination aura beau rêver; elle ne rêvera jamais rien de ſi délicieux que cette Flore. Tous ſes charmes viennent d'éclorre à l'inſtant,

comme les fleurs qu'elle tient à la main.

Quel eſt ce dieu ſi charmant ? C'eſt Mercure. Comment donc étoit fait l'Amour ? Ce corps eſt vraiment divin : il n'a jamais reſſenti les beſoins du corps : il n'en a éprouvé que les plaiſirs, quand ils ne ſont encore que des plaiſirs. Quelle harmonie dans ces formes ! Quelle mélodie ! Oui, elles compoſent pour l'œil (qu'on me paſſe cette expreſſion) un air charmant. Il y a une muſique de la couleur & de la forme, comme il y a une muſique du ſon.

A côté de ce Mercure, on voit un Bacchus. A côté de ce Mercure, ce Bacchus eſt encore beau ; Michel-Ange a rapproché ce dieu, de l'humanité. Une femme tendre préférera Mercure : une femme paſſionnée choiſira Bacchus.

Mais voici un autre Bacchus qui ſurpaſſe encore le premier. Il eſt appuyé ſur un faune. Quelle délicateſſe admirable dans ces membres & dans ces formes ! Ce Bacchus échappe au regard : c'eſt, pour ainſi dire, tout ce qui reſte d'un objet aimé, dans une imagination tendre, après quelque

temps d'abſence. Quoi, c'eſt là le fameux Bacchus de Michel-Ange! me diſoit un amateur, où eſt donc l'ivreſſe qui doit caractériſer Bacchus? Son regard n'eſt pas troublé! il ne chancelle ſeulement pas! Eſt-ce que Bacchus (lui répondis-je), étoit un homme?

Je ne peux m'arrêter à chacune de ces ſtatues: elles ont toutes des beautés qui leur ſont propres, & d'autres qui leur ſont communes. Dans toutes, le nû eſt de la chair; les draperies ſont des étoffes; dans toutes, on ôte ou l'on poſe, de la penſée, les vêtemens qui les voilent; leurs vêtemens les plus épais ne ſont que des voiles.

Cette ligne unique, avec laquelle la nature deſſine le corps humain, a pris ici, ſous le ciſeau & le génie des différens artiſtes, les formes les plus agréables, les mouvemens les plus ſouples, les ondulations les plus molles: cette ligne ne trace aucun angle; c'eſt par des contours qu'elle fuit; c'eſt par des contours qu'elle revient; jamais elle ne s'arrête, & jamais elle n'arrête l'œil; chaque forme eſt toujours le commencement d'une autre

forme. C'eſt ainſi qu'écrivent Racine, Virgile & Fénélon. Les Grecs avoient-ils donc appris de l'art toutes les propriétés de cette ligne créatrice, étudié tout ce qu'elle pouvoit produire pour le plus grand plaiſir de l'œil; ou la nature la leur avoit-elle préſentée elle-même ſur les corps humains, qu'elle faiſoit éclorre ſous ſon climat favori? En un mot, les artiſtes Grecs n'ont-ils fait que traduire une nature plus heureuſe; ou bien l'ont-ils inventée?

Je ne m'arrêterai point devant ce Laöcöon, traduit par Bandinelli; l'original eſt à Rome.

Revenons à préſent ſur nos pas, & parcourons à la hâte cette collection de buſtes des empereurs & des impératrices de Rome. Baiſſons les yeux, voilà l'Antinoüs; détournons-les, voilà Néron; arrêtons-les, voilà Marc-Aurele; laiſſons-les errer un moment au haſard, voilà cette foule d'empereurs d'un jour & de nom. Toutes ces têtes du deſpotiſme que l'univers a vues ſucceſſivement dans l'eſpace de trois cents ans, les voilà!

C'étoit par ces yeux, ces bouches, ces ſourcils, ces fronts, que, pendant

tant de ſiècles, le genre humain a tremblé! qu'au gré de leurs moindres mouvemens, d'un bout du monde à l'autre, couloient le ſang & les larmes!

Trajan, Titus, Marc-Aurele, je ſouris, à votre aſpect, comme l'univers, à votre nom.

LETTRE XXVIII.

A Florence.

NON, je n'oublierai point ce tableau.

Jéſus eſt ſur la croix: ſa mère eſt aux pieds, & regarde; mais d'un air ſi indifférent, qu'il ſemble que ce n'eſt ni ſon fils, ni un homme crucifié qu'elle regarde. Indifférence ſublime! elle eſt dans le ſecret de cette mort. Ainſi penſoit Michel-Ange.

Pourquoi ce plafond eſt-il chargé d'arabeſques? Pourquoi des ornemens ſi meſquins? Pourquoi, au plafond de la galerie de Florence, des ornemens? — Ils ſont de Michel-Ange. — Eh bien! ôtez-les delà, & portez-les à

Paris dans des boudoirs. Les arabesques de Michel-Ange me rappellent les pièces fugitives de Corneille.

Quoi ! une collection de portraits, à côté de la collection de ces beaux antiques ! Artiſtes, la belle nature en repos, ou la nature commune en mouvement ! Tout le reſte ne peut intéreſſer & qu'un pays & qu'un ſiècle ; le reſte meurt.

Mais comment le goût a-t-il pu ſouffrir qu'on plaçât, parmi tant de beaux tableaux, cette Vénus qui *peigne* l'amour ? Eſt-ce que l'Amour a beſoin d'être peigné ? Cherchez dans la chevelure de l'Amour, une feuille de roſe, qui ſera tombée de ſa couronne, lorſqu'il aura tendu ſon arc.

Il faut repaſſer devant ce charmant Mercure, pour effacer cette Vénus.

LETTRE XXIX.

A Florence.

CETTE célèbre improviſatrice, qui a fait tant de bruit en Europe, qui a été couronnée, il y a quelques années, au Capitole, où l'avoit été Pétrarque, où devoit l'être le Taſſe, Corilla, la célèbre Corilla, je l'ai vue hier: mais je ſuis arrivé trop tard.

Cette imagination volcanique eſt éteinte. Cependant elle lance encore, de temps en temps, des étincelles.

Elle m'a lu pluſieurs de ſes ſonnets. Je n'ai pu en ſaiſir toutes les beautés, ou plutôt j'y en ai vu trop peu, c'eſt-à-dire, trop peu d'idées, de ſentiments & d'images.

Cette langue italienne les amuſe & les trompe par ſa douceur & ſa mélodie. Charmés de la muſique qu'elle fait entendre, ils ne lui demandent ni penſées, ni ſentiments: c'eſt comme nous, à nos jolies femmes, & à nos opéra comiques.

Delà ce luxe de mots, & cette misère d'idées qu'on remarque dans tous leurs discours ; au lieu de ne mettre sur la pensée que le moins de mots qu'il est possible, ils se plaisent à l'en surcharger : aussi, quand on dépouille la plupart des phrases, il en sort à peine une idée.

Rien n'est plus facile que d'improviser, en italien ; dans une langue où chaque phrase peut être un vers, chaque mot peut être une rime, dans une langue qui a tant d'échos. On n'exige pas d'ailleurs d'un improvisateur, qu'il pense, ni qu'il fasse penser. Une certaine mesure de lieux communs, des prétextes à des paroles ; voilà tout ce qu'on en attend.

On improvise souvent en chantant, ce qui est d'un grand secours ; pendant que la voix file les sons, les idées ont le temps d'arriver ; d'ailleurs, le mouvement du chant les excite. L'ame & le corps se meuvent réciproquement, comme le cavalier & le cheval. Le moindre bruit autour d'un clavecin & d'un cerveau les fait résonner.

Quelques Italiens sentent l'inconvénient de la multitude de voyelles, dont leur langage est rempli.

J'ai fait obſerver à un poëte, qui vantoit beaucoup ce luxe, que les bons écrivains Italiens ſupprimoient la voyelle à la fin de beaucoup de mots, & multiplioient les conſonnes; & cela, pour faire des ombres, pour briſer l'uniformité, pour *enrayer*, en quelque ſorte, la phraſe, que les voyelles précipitent.

Des Italiens qui étoient là, tous gens de lettres, en ſont convenus. Le poëte ſeul a tenu bon.

Mais, me diſoit-il, ſi on vous donnoit le choix d'écrire dans une langue compoſée de voyelles, ou dans une langue compoſée de conſonnes, ne choiſiriez-vous pas la première? — C'eſt comme ſi vous me demandiez ſi, pour peindre, je préférerois une palète uniquement chargée de couleur de ſuie, à une palète chargée uniquement de couleur de roſe. Je n'en préférerois aucune: j'aurois également beſoin de l'une & de l'autre.

Corilla a prié M. *Nardini*, le plus fameux muſicien d'Italie, de nous charmer avec ſon violon. Ce violon eſt une voix, ou en a une. Il a touché des fibres de mon oreille, qui n'avoient

jamais frémi. Avec quelle ténuité Nardini diviſe l'air! avec quelle adreſſe il exprime le ſon de toutes les cordes de ſon inſtrument! avec quel art, en un mot, il épure & travaille le ſon!

LETTRE XXX.

A Florence.

VOILA la quatrième fois que je viens de la voir, & je ne l'ai pas encore vue. — Il y a deux heures que je la regarde, & je ne puis me laſſer de la regarder. — Je voudrois pouvoir la peindre, & je ne peux ſeulement pas la décrire. — Elle échappera toujours au pinceau, au cizeau & à la parole: il n'exiſte aucune langue au monde, qui puiſſe modéler tant de charmes. — Vous voyez que c'eſt de la Vénus de Médicis que je parle.

Je ſuis aſſis devant elle, la plume à la main. Figurez-vous quelque choſe de mille fois plus beau que tout ce que vous avez jamais vu de plus beau,

de mille fois plus touchant que tout ce qui a pu vous toucher, de mille fois plus raviſſant que tout ce qui a pu vous ravir: c'eſt-là la Vénus de Médicis. Dans cette Vénus en effet, tout eſt Vénus.

Tout ce que vous diſtinguez en elle, eſt une grace.

Toute la ſurface de ce corps délicat eſt fleurie de jeuneſſe, & brille de divinité.

Ne croyez pas que j'exagère; je ne parle point avec enthouſiaſme: regardez vous-même cette tête! Chacun de ces traits ne reſpire-t-il pas la volupté, comme chaque feuille d'une roſe exhale la roſe?

Dans quel dédale de beautés l'œil ſe perd & s'égare! Il deſcend, ou plutôt il gliſſe de beauté en beauté, de grace en grace, de charme en charme, en ſuivant la ligne la plus fugitive, du ſommet de ce front divin, à l'extrêmité de ce divin pied, ſans pouvoir préférer rien, ſans pouvoir jamais s'arrêter: il n'oſe repoſer ſur ces doigts, tant ces doigts ſont délicats; il n'oſe appuyer ſur ce ſein, il eſt ſi pur!

Vous dites: quels ſens pourroient

ne pas s'enflammer devant la Vénus de Médicis? Ceux de tout homme vraiment ſenſible. Elle touche, elle émeut, elle échauffe; elle n'enflamme point: elle fait éclorre dans le cœur cette délicieuſe tendreſſe, pure encore de tout deſir, dont le cœur eſt ſi doucement animé, lorſqu'il s'entr'ouvre à l'amour.

Mais Vénus, dit-on, eſt nüe. Vous ne voyez donc pas ſa pudeur?

Quelle penſée occupe Vénus? Elle ne penſe point: Vénus ne fait que ſentir.

Que la molle inclinaiſon de ce corps me plaît! Avec quelle grace ſe dérobe ce pied timide ſous le plus charmant genou! Vénus eſt ſur la terre; mais Vénus n'y poſe pas.

A force de contempler cette Vénus, je crois, quelquefois, que c'eſt elle: j'éprouve je ne ſais quel embarras.

On a dit, qu'il y a de la femme dans tout ce qu'on aime; on peut dire, qu'il y a quelque choſe de la Vénus de Médicis dans tout ce qui charme.

LETTRE XXXI.

A Florence.

VOUS vous ſouvenez de Jacques II, de la famille infortunée des Stuart, de ce prétendant, d'abord ſoutenu, enſuite abandonné par la France; que Rome avoit accueilli, & que Rome a négligé; deſtinée commune à tous les malheurs: (car la pitié, cette paſſion pourtant divine, n'eſt pas plus fidelle que toutes les autres): eh bien! ce prétendant, c'eſt le vieillard accablé d'années, d'infirmités, de diſgraces, & ſur-tout du nom de Stuart, qu'on appelle aujourd'hui le comte ***, & qui finit à Florence dans toutes les afflictions d'une vieilleſſe pénible, la deſtinée d'un homme, dont le ſang a régné jadis, & qui n'a pu l'oublier.

Il mourra, le regard attaché ſur cette couronne, qu'il n'a jamais pu placer que ſur ſon cachet, & dans les paneaux de ſa voiture.

Ce vieillard étoit depuis long-temps à Rome : il y avoit une cour, une garde ; mais on lui refuſoit le nom de majeſté. Un jour il quitte Rome pour venir à Florence, où il n'a ni garde, ni cour, & où on ne lui donne pas le nom de majeſté : mais, en revanche, il a appellé auprès de lui toutes les vertus qui peuvent conſoler un vieillard infirme, un père malheureux, & même un roi détrôné ; il a appellé ſa fille la ducheſſe..... S'il ne falloit que des cœurs pour remonter ſur le trône de ſes pères, elle y remonteroit avant peu. Elle eſt la bonté même : mais cette bonté que la raiſon ne commande point, qui coule du cœur, qui a de la grace, qui charme, qui ſe fait adorer, qui ſuppoſe tant de vertus, & qui n'en paroît pas une.

Puiſſe la ducheſſe..... être heureuſe ! Puiſſe ſon père oublier que le nom de *Stuart* fut un nom de roi ! Puiſſent, en voyant ſa fille, tous les hommes s'en reſſouvenir !

La ducheſſe m'a montré les préſents de Louis XIV à Jacques II, à ſon arrivée en France, lorſque le ſort eut

réduit ce roi à recevoir des préſents; à la vérité, de Louis XIV.

Elle m'a montré la toilète d'or, que la reine trouva le ſoir de ſon arrivée, dans ſon appartement. *Les temps ſont bien changés*, (m'a-t-elle dit): elle n'en a pas dit davantage. Je me trompe: elle a ſouri.

Ses ſoins pour ſon père ſont touchants! Quand ce vieillard ſe rappelle que ſon nom a régné, ſes larmes alors ne ſont pas ſeules; la ducheſſe pleure avec lui.

La ducheſſe a auprès d'elle une dame d'honneur, & le comte, un écuyer; c'eſt un lord. — Voilà toute leur cour, avec le reſpect qu'inſpirent aux cœurs bien nés, le malheur, la vieilleſſe & la vertu.

Je finirai ici ma lettre: je veux laiſſer dans mon ame cette douce triſteſſe.

LETTRE XXXII.

A Florence.

N'ENTREZ jamais dans le cabinet de l'*hermaphrodite*, ſi vous ne voulez pas rougir de plaiſir & de honte tout-à-la-fois : je n'oſe même pas dire qu'il eſt trop beau. Aimable pudeur, doublez votre voile, dans ce cabinet trop célèbre.

Que ceux qui veulent voir le Mercure de bronze, par Jean de Bologne, ſe hâtent : le voilà déjà qui s'envole. Quelle légèreté ! L'artiſte l'a ingénieuſement ſuſpendu ſur un petit morceau de bronze qui imite, qui rend le ſouffle de Borée. Le dieu eſt vraiment en l'air ; cependant on ne craint rien pour lui : on ſent qu'il monte.

Quelle ſuavité dans les formes ! Quelle fineſſe dans l'expreſſion ! Je ne puis quitter ce Mercure, que pour conſidérer Hercule enfant.

Loin, bien loin tous les autres Artiſtes ; ils n'ont repréſenté que le

préſent : celui qui a fait Hercule enfant, a repréſenté l'avenir. On preſſent dans cet Hercule, qui n'a pas dix ans, l'Hercule qui en aura trente.

Je paſſe tous les tableaux de l'école flamande, toutes ces ſtatues, tous ces bronzes : je laiſſe le peuple.

Quelle bleſſure profonde a cauſé la profonde douleur qui voile, ſur ce buſte, la phyſionomie d'Alexandre ! Tu as ravagé le monde, Alexandre ; mais le monde me paroit vengé.

Voici Brutus. Il n'eſt encore qu'ébauché. Je lis au bas de ſon buſte : *Si Michel-Ange n'a fait qu'ébaucher ce buſte, c'eſt qu'il lui eſt revenu tout-à-coup en mémoire le crime que Brutus avoit commis, & le ciſeau eſt tombé de ſes mains.* Quel eſt l'eſclave qui a fait une telle inſcription ? Léopold, ce n'eſt pas à toi à laiſſer outrager Brutus ; car tu n'as pas à le craindre.

Quel dommage que ce buſte ne ſoit qu'ébauché ! Mais cependant déjà quelle ame ! Que de Brutus déjà dans cette ébauche !

L'imagination de Michel-Ange étoit de niveau avec l'ame de Brutus.

Il ne faut point ſortir de la gale-

rie, ſans avoir aſſiſté à la tragédie, en marbre, de Niobé.

Toute la famille de Niobé, au nombre de quatorze, eſt raſſemblée dans une ſalle. Déjà un de ſes fils a été percé d'un trait parti de la main d'Apollon : il eſt là, au milieu de la ſalle, étendu, nageant dans ſon ſang, mort: le reſte éperdu, ou fuit, ou ſe cache, ou demeure: ſur ce front eſt l'épouvante, ſur celui-ci la menace, ſur cet autre, déjà la mort, & ſur le viſage de Niobé, toute l'ame d'une mère qui voit périr à la fois tous ſes enfans. Quelle eſt belle & ſublime de douleur, cette mère! Elle tâche de cacher entre ſes bras la plus jeune de ſes filles; la plus jeune de ſes filles eſt charmante! & on ne voit cependant que ſes épaules. On diroit que l'artiſte a employé tout ſon art à les faire belles, afin d'attendrir Apollon.

C'eſt le grand-duc qui a raſſemblé dans cette ſalle toutes ces ſtatues. Peut-être auroit-on pu les réunir d'une manière plus pittoreſque: elles ne devroient pas être rangées ſymétriquement en cercle; elles devroient

être ſéparées; les unes, ſur le haut d'un rocher; d'autres, ſur le penchant; les autres, au bas: il faudroit qu'on les vît fuir.

Jettons maintenant un regard ſur quelques-uns des tableaux. Je ne trouve pas les tableaux dignes des ſtatues: la toile, dans cette galerie, eſt bien vaincue par le marbre.

Cependant il faut rendre juſtice à ce Joſeph: les autres ne font que s'en aller; celui-ci fuit: il triomphe, car il réſiſte. Le combat de deux affections intéreſſantes, ſur un beau viſage, eſt un ſpectacle touchant!

Il y a de véritables larmes dans les yeux de ce ſaint François: elles vont couler.

Ce Pilate, qui renvoie Jéſus, eſt d'une compoſition admirable. Il eſt ſur ſon ſiège (c'eſt un vieux juge): il ſe lave les mains dans un baſſin qu'on lui préſente: tout en ſe lavant les mains, il lève tant ſoit peu les yeux, & il s'en échappe obliquement un regard qui tombe à moitié ſur Jéſus, & qui dit: *cet homme-là, je crois, n'eſt pas ſi coupable; ma foi, qu'ils le faſſent mourir: je m'en lave les mains.*

Le peintre auroit peut-être voulu que je m'écriaſſe ; " — cette Magdeleine me touche ! „ — alors il n'eût pas dû la faire jolie, mais belle. Cependant elle l'emporte ſur toutes les autres Magdeleines. Que de componction, en effet, ſur ce doux viſage ! Que ces belles larmes ſont pénitentes ! Elle eſt à moitié aſſiſe dans l'ombre, contre un rocher, toute nue, voilée uniquement de ſes cheveux & de ſa douleur : cette chevelure eſt divine, elle coule ſur tout ſon corps.

LETTRE XXXIII.

A Florence.

Je voudrois pouvoir décrire le cabinet d'hiſtoire naturelle, que, depuis dix ans, le grand-duc s'occupe d'enrichir, & M. Fontana, d'arranger.

Cinquante chambres ſont déjà pleines des tréſors de cette collection. On en remplira cinquante autres.

Il eſt impoſſible de rendre l'élé-

gance des appartemens, l'ordre, la diſtribution; non-ſeulement tout paroît, mais tout ſe montre, tout vous appelle.

Les armoires de ce cabinet repréſentent les caſes de la mémoire de M. Fontana, remplies d'hiſtoire naturelle.

Je ne pouvois me laſſer de parcourir ces chambres, d'errer de règnes en règnes, de viſiter tous ces différens empires de la nature, d'en examiner tous les tréſors; de ſuivre la nature diſtribuant le mouvement dans tous les individus organiſés; en donnant davantage à ceux-ci, en donnant un peu moins à d'autres: mouvement que tous ces individus lui rendent enſuite dans la proportion où ils l'ont reçu, plus vîte ou plus lentement, ſous toutes les formes poſſibles, en exécutant tous les jeux du brillant phénomène de la vie.

Mais ce qui a arrêté mes regards, c'eſt l'homme. Une cire ſavante, & peut-être plus durable que l'airain, en offre, dans ce cabinet, une image complete. Vous voyez toutes les pièces les plus ſecrettes de cette machine ſi compliquée, d'abord iſolées, épar-

ſes, enſuite raſſemblées, réunies, & toutes prêtes à remplir dans le concert de l'économie générale du corps humain, à leur tour & à leur place, la partie qui les concerne, toutes prêtes à vivre.

Ces détails rempliſſent une douzaine de chambres: il n'y a, pour ainſi dire, pas un point de cette copie de l'homme, qui n'ait exigé le ſacrifice d'un exemplaire entier de l'original. Ce type en cire a conſommé mille cadavres. Quel travail! quelle patience! Mais auſſi quel beau monument!

L'empereur en a été tellement ſatisfait, qu'il en a commandé un pareil. Il faut trois ans pour le faire. J'y ai vu travailler.

Je regrète bien de n'avoir pu étudier ce type univerſel de l'homme. Quelques regards que j'ai jetés dans le ſyſtême névrologique, y ont entrevu pluſieurs ſecrets. La philoſophie a eu tort de ne pas deſcendre, plus avant, dans l'homme phyſique; c'eſt-là que l'homme moral eſt caché. L'homme extérieur n'eſt que la ſaillie de l'homme intérieur.

Que ne puis-je laiſſer repoſer ma penſée ſur un ſi beau ſujet!

Je voudrois encore qu'elle pût s'arrêter ſur ces échantillons de tous les métaux, ſur leurs deſtinées différentes, ſur la fortune ſingulière du fer & de l'or.

Je voudrois étudier auſſi ces êtres ſinguliers que l'on trouve dans l'ergot du bled, qui, réduits au dernier degré de deſſication, offrant tous les ſignes apparens de la matière morte, cependant ſont organiſés, vivent, ou plutôt ſont aptes à recevoir la vie.

M. Fontana a propoſé de faire, devant moi, cette expérience; il ne lui faut qu'une goutte d'eau. Il ſe donne bien de garde de la laiſſer tomber ſur ces animaux pouſſière; elle les briſeroit en tombant: il approche, peu à peu, la goutte d'eau au bout d'une aiguille, &, peu à peu, le petit animal ſe pénètre de fraîcheur; tous les atomes qui le compoſent, ſe rapprochent, ſe lient, font un tout: déjà le mouvement exiſte; il gagne, il s'avance, il circule, & l'animal a la vie.

Les conſéquences, qui réſultent de cette expérience, ſont de la dernière importance; elles jettent un grand jour ſur la vie & la mort de la matière.

M. Fontana n'oſe point écrire ſur ce ſujet; il craint d'être excommunié. Tout le pouvoir du grand-duc ne le ſauveroit pas des ſuites de l'excommunication, qui a encore beaucoup de pouvoir, même en Toſcane.

Ce n'eſt pourtant pas que le ſyſtême de M. Fontana attaque quelque dogme de la religion; mais le mot ſeul *raiſon* fait peur à Rome.

Avant de ſortir de ce beau cabinet d'hiſtoire naturelle, je veux jetter un regard ſur cette pierre ſingulière qui a été de l'eau. L'eau qui coule de cette fontaine, dans un vaſe, au bout d'une heure, eſt une pierre.

M. Fontana a ouvert des routes, ou nouvelles, ou plus ſûres, dans le labyrinthe de la nature. Malheureuſement ſes grandes occupations, & ſurtout la proximité de Rome, l'empêchent d'écrire, le découragent quelquefois de penſer.

M. Fontana a un eſprit net, lumineux, méthodique; point d'*iris* dans les verres à travers leſquels il regarde & étudie la nature: il ne voit jamais que ce qui eſt.

M. de Fontana ne jouit d'aucune conſidération

conſidération à Florence, & ſur-tout parmi les nobles. C'eſt, de la part de la nobleſſe, mépris pour les philoſophes: elle n'eſt pas aſſez éclairée pour les haïr.

LETTRE XXXIV.

A Florence.

QUELLE maſſe! quelle élévation! quelle circonférence! Eſt-ce une montagne de marbre, qu'on a taillée? C'eſt la Cathédrale.

On entre, &, du premier regard, l'imagination touche au ciel; mais, au ſecond, elle tombe; car ces colonnes gothiques ſont trop foibles pour la ſoutenir.

Les Goths croyoient que le grand étoit le beau, & que l'énorme étoit le grand.

Que nous avons d'écrits en proſe & en vers, dans le genre gothique!

La proportion! Ce n'eſt pas la proportion ſeule qui fait le beau; mais,

ſans elle, il n'y a point de beau.

On dit que la nature ne fait rien par *ſauts :* l'art doit imiter la nature. On a bien ſuivi cette règle dans *le baptiſtère ou égliſe de ſaint Jean*, qu'on a conſtruite à vingt pas de la cathédrale. Chaque face eſt portée ſur deux ſuperbes colonnes ; l'édifice entier s'élève & s'appuie ſur ſeize : ce qui forme, au centre, un eſpace immenſe, où, du milieu de la voûte, une ſeule ouverture verſe une lumière religieuſe & ſolemnelle, qui ſe répand dans le temple.

Ce beau temple eſt fermé par des portes d'airain, ſculptées avec un art admirable, telles que Michel-Ange diſoit, qu'elles auroient dû ouvrir & fermer le ciel.

J'en demande pardon à Horace ; mais ſes vers dureront moins que ces portes d'airain ; il ſera impoſſible au temps de les dévorer ; pluſieurs ſiècles déjà ont paſſé deſſus, & n'y ont pas laiſſé la trace d'un jour.

LETTRE XXXV.

A Florence.

Il ne faut pas manquer de voir le *Poggio impériale.*

C'eſt une maiſon de plaiſance où le grand-duc paſſe quelquefois une partie de l'été.

Elle n'eſt pas magnifique à l'extérieur, les jardins n'en ſont pas brillants; mais elle eſt entourée de campagnes bien cultivées, véritables jardins d'un bon roi.

Quand le grand-duc eſt *au Poggio*, il n'a pas une ſentinelle à ſa porte: il a l'air d'être chez ſon peuple.

Tous les dimanches, le peuple de la ville & de la campagne y accourt; il vient boire, chanter, rire ſous les yeux de ſon ſouverain: il n'y vient pas, comme ailleurs, oublier ſeulement ſes maux, mais mieux goûter ſon bonheur.

Le grand-duc ſe promène ſouvent

au milieu de ſon peuple. Il anime la joie en la partageant ; il ne dédaigne pas de goûter à ces plaiſirs, qui ne ſont pas rafinés, mais vrais, &, en partie, ſon ouvrage.

Le grand-duc a imaginé un moyen ſûr & bien ſimple, pour qu'on n'ait pas à ſe plaindre des gens en place : on peut s'en plaindre. Il a fait faire, dans les murs de ſes palais, des ouvertures par où les plaintes les plus timides peuvent arriver juſqu'à lui. Ce ſont des paſſages pratiqués pour la vérité.

Le grand-duc ne règne ni pour les nobles, ni pour les riches, ni pour les miniſtres, mais pour ſon peuple : il eſt vraiment ſouverain.

LETTRE XXXVI.

A Florence.

J'AI été voir la bibliothèque impériale. Elle n'eſt compoſée que de manuſcrits. Rien de plus chimérique que le

cas qu'on en fait ; car ils ſont imprimés.

Qu'importe, en effet, que ce manuſcrit ait mille ans, s'il eſt devenu inutile? Le grand-duc juge ainſi la nobleſſe.

Le reſpect pour l'antiquité, ſoit des monuments, ſoit des uſages, ſoit des opinions, ſoit des hommes, en un mot pour l'antiquité, eſt une maladie de l'eſprit humain.

On m'a montré, avec beaucoup d'appareil, un manuſcrit du code de Juſtinien, qu'on prétend, non pas le premier, mais le plus ancien. Pour ſavoir à quoi m'en tenir ſur cette prétention, il ne m'auroit fallu lire que deux petites diſſertations à l'italienne, en un gros volume in-folio: j'étois, malheureuſement, un peu preſſé.

Le bâtiment de la bibliothèque eſt très-beau. Il étoit digne des manuſcrits, quand ils n'étoient pas imprimés. Michel-Ange, qui en eſt l'architecte, eſt mort, avant de le finir. Il ne ſera jamais fini. Qui oſeroit achever un monument commencé par Michel-Ange, ou un poëme commencé par Virgile?

Florence eſt le berceau de Michel-

Ange. Il y a passé une partie de sa vie. La main patriotique de Michel-Ange a touché la moitié de ces palais, de ces temples, de ces monumens : elle est imprimée par-tout. Celle du temps n'a pu l'effacer.

J'ai été frappé d'un respect presque religieux, en entrant dans la maison de ce grand homme : j'allois dire dans son sanctuaire : les plus fameux peintres se sont plu à la consacrer, des plus belles actions de sa vie; car il mérita ses talens. Malheureusement, pour leurs tableaux, le souvenir de ceux de Michel-Ange en est tout près.

LETTRE XXXVII.

A Florence.

Le palais Corsini est d'une grande magnificence.

Il est très-riche en tableaux. En voici trois.

Le premier, c'est la *poésie*. Elle est couronnée de lauriers : on diroit que

c'eſt celle de Virgile, tant elle eſt noble, ſimple, belle; tant elle reſſemble à Didon. Elle eſt née du cœur tendre, de l'imagination délicate & du patient pinceau du Dolcé.

A côté de ce tableau, on voit un ſaint Sébaſtien : il eſt auſſi du Dolcé. On court pour arracher les flèches.

Le troiſième eſt d'un genre & d'un pinceau bien différent : il eſt de l'Albane. Vous croyez déjà voir les Amours & les Graces; vous ne vous trompez point. Les Amours & les Graces ne quittoient jamais l'Albane.

Il a conduit vers le ſoir les Amours dans un vallon, ſur le bord d'un ruiſſeau, parmi les gazons & les fleurs; ils rient, ils chantent, ils danſent à l'envi, au ſon de la flûte : c'eſt le vieux Silene, qui leur joue de la flûte : un des Amours eſt reſté couché ſur le gaſon, & regarde; les autres lui font ſigne de venir : il ne veut pas.

Cette ſcène n'eſt-elle pas charmante ? Les Amours ſont jolis comme des Amours. Le vieux Silene contraſte à merveille. Comme il eſt grâve !

J'ai paſſé une heure avec les Amours & Silene, dans cette prairie.

LETTRE XXXVIII.

A Florence.

COMMENT expliquer ce phénomène politique ? En Toſcane, de la nobleſſe, point de troupes, & un deſpote.

Le peuple, en Toſcane, eſt heureux.

Les ſouverains ont un moyen ſûr de ſoumettre l'ariſtocratie dans leurs Etats; c'eſt d'armer, contr'elle, le peuple: un moyen ſûr d'armer, contr'elle, le peuple; c'eſt de faire qu'il ſoit heureux.

Vainement les grands frémiſſent, quand le peuple ne gémit pas: vainement les grands remuent, quand le peuple reſte tranquille. Les princes veulent être abſolus; les nobles veulent être indépendans; le peuple veut être heureux.

Il n'y a que la miſère ou le fanatiſme qui puiſſent ſoulever le peuple. Le bonheur du peuple de Rome explique les jours de Néron.

Mais comment le grand-duc a-t-il rendu ſes ſujets heureux? Avec du pain, des ſpectacles & de la juſtice; en établiſſant des manufactures, où le peuple emploie le temps; des théâtres où il l'oublie; des hôpitaux où il trouve la ſanté; des tribunaux qui paroiſſent juſtes.

Armé du bonheur public, le grand-duc a attaqué tous les privilèges de la nobleſſe: il les a vaincus. Il a détruit les dernières racines de la démocratie, en ſupprimant les confrairies; les dernières racines de l'ariſtocratie, en laiſſant mourir l'ordre des ſénateurs.

Il n'y a plus qu'une claſſe de ſujets en Toſcane, & un ſeul maître.

Le grand-duc eſt contraint de bien gouverner; il ne peut pas faire une ſeule faute; car, ayant réuni en ſa main tout le pouvoir politique, la république eſt toute prête: il ne manque plus au peuple de Toſcane, pour être libre, qu'un tyran; il a déjà un deſpote.

Il eſt de la nature de la force politique, de tendre, alternativement, à ſe réunir ſur la tête d'un ſeul, & à ſe diviſer dans les mains de pluſieurs.

L'hiſtoire entière n'eſt que ce phénomène.

Cependant le grand-duc ne ſe borne pas à oppoſer à l'ariſtocratie le bonheur du peuple : il la ſurveille.

Il voit paſſer, pour ainſi dire, une penſée mécontente au fond de l'ame, & l'arrête tout court par un ſeul mot. On lui reproche d'avoir des eſpions : il répond ; *je n'ai pas de troupes.*

Au reſte, la nobleſſe en Toſcane, n'eſt pas remuante. L'oiſiveté des nobles, principe de toute inquiétude ſéditieuſe, y eſt occupée par l'opéra, la dévotion & le ſygisbéiſme.

Cependant, s'ils ont perdu toutes leurs eſpérances, ils ont pu conſerver quelque ſouvenir : il reſte, parmi eux, des noms qui ont régné, ou qui ont été libres, ou qui ont conſpiré jadis. Ces noms-là ſont toujours à craindre. Comment enflammoit-on Brutus ? On l'appelloit par ſon nom : *Brutus, tu dors !*

LETTRE XXXIX.

A Florence.

Je viens de voir un tableau du Corège. Il paſſe tous les tableaux du Corège. Il eſt vrai que c'eſt le portrait de ſon maître, de l'Amour.

C'eſt l'Amour, non plus avec ſon enfance & ſon innocence, mais avec ſa jeuneſſe & ſes graces. Il ne touche pas, mais il charme. Il n'a pas, je crois, ſeize ans : vous vous doutez bien qu'il en a plus de quartorze.

Le dos tourné (il eſt nû, & c'eſt l'Amour), le pied appuyé ſur un tas de livres, qui ne ſont ſûrement pas des poëtes, il tend un arc & regarde ; cependant entre ſes jambes ſont deux petits enfants ; ce ſont les ſiens : ils s'embraſſent ; l'un d'eux rit, l'autre pleure, l'Amour ſourit. Allégorie délicieuſe !

Quelle heureuſe idée, tendre Corège, t'eſt venue au bout de ton pin-

ceau ! Car, *c'eſt au bout de ton pinceau*, diſois-tu, *que tes idées te venoient.* Ton pinceau prenoit, pour ainſi dire, du ſentiment dans ton cœur, comme il prenoit de la couleur dans la nature.

Adieu, charmant Amour, fils de Vénus & du Corège.

LETTRE XL.

A Florence.

Je ſors du palais Pitty. C'eſt la demeure du grand-duc.

Quelle maſſe ! Quelle élévation ! Quelle étendue de bâtimens ! Cependant cette élévation, cette étendue & cette maſſe ne peuvent intéreſſer qu'un regard. Le regard gliſſe ſur cette prodigieuſe ſurface, ſans rencontrer un ſeul ornement, ſans trouver un ſeul point d'appui : le palais entier ne paroît qu'une pierre.

Sans doute il faut que, dans tout ouvrage des arts, l'idée principale

brille ; mais il faut, du moins, que les idées acceſſoires paroiſſent.

Quoi qu'il en ſoit, l'imagination errante dans l'immenſité du palais Pitty, ſe ſent par-tout, dans l'habitation des rois.

On y voit tant de tableaux, qu'on n'y a vu qu'un ſeul tableau. Il faudroit un mois, pour les démêler & les apprendre : on les parcourt en une heure.

Quelle terrible & ſublime compoſition que la mort du riche & celle du pauvre, repréſentées à côté l'une de l'autre, dans le ſallon *des quatre fins de l'homme.*

Au milieu d'un appartement ſuperbe, ſur un lit éclatant d'or, entouré de prêtres qui prient, de médecins qui méditent, de ſerviteurs qui s'empreſſent, d'enfans qui ſanglotent, d'une femme qui ſe déſeſpère, parmi le trouble, la conſternation & les larmes, un homme exhâle, ſur la ſoie & la pourpre, le dernier ſoupir de la vie ; c'eſt là le riche : tandis que, dans le coin d'une maſure, dans l'ombre, ſur un grabat, ſur la paille, ſous des haillons mêlés avec la paille, quelque

chose de livide, de sanglant, d'informe, pend jusqu'à terre en lambeaux, à moitié rongé par des chiens qui l'abandonnent & s'enfuient; c'est là le pauvre.

Quelle distance la société a jettée entre le pauvre & le riche! & si le pauvre a l'audace de vouloir la franchir, de vouloir se rapprocher du riche, toute la foule des loix est là, qui le repousse dans la misère, ou le précipite à la mort.

La mort seule est juste envers le riche & le pauvre; elle les confond sous sa faulx: la mort ne connoît qu'une espèce humaine.

Je réfléchissois sur la société, sur ce qu'on appelle la justice, qui n'est plus aujourd'hui, en grande partie, qu'une injustice consacrée: mon imagination avoit passé en revue tous les maux de la civilisation; elle entroit dans les forêts du Canada, pour interroger, sur le bonheur, la vie sauvage: dans ce moment, je me suis trouvé dans les beaux jardins du palais Pitty, au milieu des premières fleurs du printemps, des premières haleines du zéphir, sur des gazons qui nais-

ſoient, à l'heure où la voix du roſſignol, plus tendre & plus amoureuſe, exhâle ſes derniers accens. Le beau ſoir ! Il ſembloit que le jour quittoit à regret la nature ! Je ne puis vous exprimer avec quel plaiſir j'abandonnai mon ame, obſédée par tant d'images funeſtes, à tous les charmes de la ſaiſon & du lieu. Je me mis à reſpirer le printemps, la nature & la vie : la vie que je voyois éclorre par-tout avec l'amour, à toutes les feuilles des arbuſtes, à toutes les herbes des gazons, dans tous les accens des oiſeaux ! Oh ! que les beautés de la nature ſont ſupérieures aux beautés de l'art !

LETTRE XLI.

A Florence.

Il y avoit, il y a quelques années, quatre académies à Florence. Elles ne faiſoient rien : c'étoit quatre académies.

Le grand-duc les a réunies en une

ſeule, ſous le nom d'académie Florentine ; mais il a eu beau créer, deux cents places ; il auroit fallu créer en même-temps, deux cents talens.

La conſtitution de l'académie n'eſt pas propre à les faire naître, encore moins à les faire produire ; elle eſt en effet monarchique : elle a un préſident perpétuel nommé par le prince, deux ſecrétaires nommés par le prince, deux cenſeurs nommés par le prince. Il n'y a que la démocratie qui puiſſe convenir à une académie, parce que la liberté ſeule peut être favorable aux talens.

Celle-ci a deux ſéances par ſemaine ; elles ſont publiques. Les membres ouvrent, tour-à-tour, la ſéance, par un diſcours à leur choix. Le ſecrétaire invite, enſuite, à lire, les autres académiciens, & même les étrangers.

J'ai aſſiſté à une de ces ſéances ; elle commença par un recueil de lieux communs ſur la vie & les ouvrages de Galilée. Il fut pſalmodié d'un bout à l'autre.

Cette pſalmodie des Italiens eſt bien odieuſe ! Quelle monotonie inſupportable ! Ces débris de la langue chantée dans la langue parlée font un effet malheureux ! Les Italiens & les partiſans

de leur langage ignorent, ſans doute, que c'eſt à l'ame ſeule, ſuivant les ſentimens qu'elle veut exprimer, à moduler la parole, à la noter. Toutes ces inflexions artificielles repouſſent celles de la nature, empêchent ſur-tout de les reconnoître; elles ne leur laiſſent aucune place: la parole, alors, ne naît que ſur les lèvres, & ne part plus que delà.

Après les lieux communs ſur Galilée, un petit jeune homme profita de l'invitation du ſecrétaire, pour pſalmodier un ſonnet ſur l'ame.

C'étoit un juif: voilà la ſeule choſe de remarquable dans ſon ſonnet.

Enſuite une improviſatrice ſe leva & chanta des vers ſur la mort d'une de ſes amies. On rioit.

La ſéance fut terminée par le comte**, qui, très-modeſtement, lut une idylle, qu'il avoit fait imprimer. Il n'eut pas tant de tort, car l'idylle parut nouvelle.

Il ne ſe borna pas à lire ſon idylle; il la joua. Que de mines pour une bergère!

Les académiciens n'ont aucune place marquée dans l'aſſemblée, excepté le

préſident, les ſecrétaires & les cenſeurs; ce qui fait, peut-être, qu'ils n'en ont pas non plus dans les lettres.

Tout ce qui penſe, dans cette académie, a honte & gémit.

Le grand-duc voudroit qu'elle continuât le dictionnaire de la langue italienne, commencé par l'académie de la Cruſca. Elle s'y refuſe; elle a raiſon. Il eſt téméraire de chercher à fixer une langue, quand elle n'eſt pas encore formée, peut-être même quand elle eſt formée.

La formation d'une langue eſt l'œuvre des grands écrivains; l'Italie en compte trop peu : plus de la moitié de l'eſprit & du cœur humain n'a pas encore paſſé ſous la plume des Italiens, & par conſéquent dans leur langue.

C'eſt un dictum vuide de ſens que celui qui fixe à Sienne la patrie du bon langage italien.

Cette langue n'a point encore de patrie, de domicile; elle eſt errante : elle mendie encore de tous les côtés, ſur-tout en France.

Les divers langages des grands écrivains ſont autant de domaines différens, que la langue générale réunit à ſa cou-

ronne, & qui compoſent ſon empire.

Il exiſte, en Italie, une langue de l'Arioſte, une langue du Taſſe, une langue de Bocace, une langue de Machiavel; mais il n'exiſte pas encore, en Italie, de langue italienne.

Le comte Alf..... dans des tragédies admirables, où reſpire ſouvent le génie de Sophocle, a tenté récemment de reſſuſciter le langage italien du ſiècle de Léon X; mais cette tentative n'a réuſſi ni à Naples, ni à Rome. On ne peut plus ſouffrir, dans ces deux villes, que de l'italien *franciſé*, c'eſt à-dire dégénéré.

Les Italiens conviennent qu'en général ils ne ſavent pas faire un livre; qu'on ne ſait en faire qu'en France. Auſſi ne liſent-ils, par choix, que nos écrits; mais la moitié de nos écrits leur échappe: tout ce qui eſt grace, tout ce qui eſt fineſſe, tout ce qui eſt délicat; en un mot, tout ce qui échappe.

LETTRE XLII.

A Florence.

J'AI été voir l'académie des arts, que le grand-duc a remiſe en vigueur.

J'ai viſité la ſalle du deſſin, celle du nû, celle des plâtres, celle du burin, celle du pinceau.

La ſalle des plâtres eſt immenſe : ſur deux lignes parallèles, ſont rangés tous les plâtres des plus belles ſtatues que poſſède aujourd'hui l'Italie.

C'eſt au milieu des plus belles formes humaines, écloſes dans les plus heureux climats, choiſies par le goût le plus pur, exprimées par le ciſeau du génie, qu'on voit inceſſamment errantes les imaginations de cent jeunes artiſtes, qui eſſaient, à l'envi, ou de les comprendre, ou de les ſentir, ou de les imiter.

Le grand-duc leur fournit tout, excepté le génie, que la nature ſeule peut fournir.

J'ai été indigné, dans l'école de la peinture.

En Italie, à Florence, le maître faiſoit copier un de ſes tableaux.

On recommence à Florence, comme dans le reſte de l'Italie, tous les beaux arts: on y fait des ébauches devant des chefs-d'œuvres.

C'eſt un peu la faute du grand-duc; le grand-duc appelle les arts, & il a banni le luxe!

Il veut de l'architecture, & plus de palais; des mœurs & des ſtatues!

Les arts ne produiſent, comme la nature, qu'autant qu'on conſomme leurs productions.

Léopold, on ne peut réunir Athènes & Sparte: on ne peut être Lycurgue & Périclès tout-à-la-fois!

LETTRE XLIII.

A Florence.

Le palais *Ricardi* mérite d'être vu : il fut la demeure du premier Médicis.

C'eſt dans ce palais que mourut la liberté de Florence, & que les beaux arts naquirent. Le tombeau de la liberté eſt le berceau des beaux arts.

La galerie du palais Ricardi eſt admirable. Le pinceau du Jordano, auſſi fécond & brillant que celui d'Ovide, conſeillé par les plus belles imaginations de ſon ſiècle, par des philoſophes & des poëtes, en a peint & peuplé la voûte. Il en a fait un poëme : le ſujet, c'eſt le deſtin de l'homme.

On voit d'abord la naiſſance de l'homme. Le deſtin, le temps, les parques & la nature ſont dans l'attente ; le deſtin fait ſigne au temps, le temps fait ſigne aux parques ; à l'inſtant leur fuſeau tourne, &, dans les bras de la nature, on apperçoit un enfant. Pro-

méthée s'approche de cet enfant, & ſecoue ſur lui ſon flambeau ; cette étincelle eſt la vie. Déjà l'enfant rampe aux pieds de la nature, il ſe lève, il marche, il veut la quitter. En vain la nature tâche de le retenir ; en vain elle pleure : il eſt bien loin ; bientôt il s'eſt égaré. Après que ce jeune homme a erré quelque temps, deux chemins s'ouvrent devant lui : l'un eſt hériſſé de cailloux & d'épines ; il eſt par-tout eſcarpé : l'autre, au contraire, eſt uni ; il eſt tapiſſé de fleurs. Au bord de chacun de ces deux chemins, on apperçoit une troupe d'hommes & de femmes. Les hommes & les femmes de la première troupe ont un air doux, mais grave : point de fard, nul ornement, nulle parure ; ſeulement quelques feuilles de laurier dans leurs cheveux. Cette troupe eſt reſtée au bord du chemin : c'eſt delà que, ſans chercher à ſéduire le voyageur, elle lui parle & lui dit ſimplement : *jeune homme, voici le chemin du bonheur.* Ce ſont les talens & les vertus. — La troupe qui borde le chemin uni, beaucoup plus nombreuſe que l'autre, offre les figures les plus piquantes ; leur contenance eſt animée ; elles rient, elles chantent, elles

folâtrent. Quel luxe dans leurs vêtemens ! Elles ont des fleurs dans leurs cheveux, des fleurs ſur leurs fronts, des fleurs encore à la main. A la manière dont elles ſourient, vous les prendriez pour les Amours & les Graces ; cependant, en les regardant par derrière, un léger ruban, qui ſerre leurs têtes, décèle que ces charmans viſages ne ſont que des maſques, & quelques ouvertures dans ces maſques laiſſent entrevoir des figures hideuſes. Cette troupe s'eſt empreſſée au-devant du voyageur ; elle lui ſourit, le careſſe, le flatte, le prend par la main ; *charmant étranger*, lui dit-elle, *voici le chemin du plaiſir ; ſuivez-nous donc.* Il les ſuit. ... l'infortuné ſuit les vices !

Ingénieuſe allégorie ! jamais la vérité n'a mis ſur ſon viſage de voile ni plus brillant, ni plus diaphane.

Que n'ai-je le pinceau du Jordano ! Que n'ai-je le talent, qu'avoit ce peintre, d'imprimer, en un moment, ſon imagination ſur la toile !

LET-

LETTRE XLIV.

A Rome.

QUE la route de Florence à Rome eſt différente de celle de Livourne à Florence!

Après qu'on a quitté Livourne, d'où autrefois la Toſcane embraſſoit avec les bras du commerce tout l'univers, vous ſuivez un chemin magnifique, à travers des champs, des bois, des vallons, & vous arrivez à Piſe, où l'Arno vous attendoit.

On coupe enſuite, avec l'Arno, une vaſte plaine, parmi les cultures les plus riches, ſous une température modérée, qui ne connoît ni les rigueurs de l'hiver, ni les ardeurs de l'été.

J'étois ravi de rencontrer, à chaque pas, dans des champs émaillés de fleurs, des femmes belles de ſanté, de bonheur & d'innocence. Répandues ainſi dans les champs, elles ſembloient plutôt y célébrer des jeux & des fêtes, que

s'occuper des travaux ruſtiques : elles me rappelloient ces nimphes charmantes dont la fable & les poëtes avoient peuplé les campagnes.

Mais laiſſons dans leurs belles campagnes ces belles femmes, que tous les peintres devroient venir chercher, & que tous les voyageurs doivent fuir. Entrons avec l'Arno dans Florence.

Quelle ſituation que celle de Florence ! La plaine, au milieu de laquelle elle eſt aſſiſe, eſt couverte d'arbres de toutes eſpèces, & ſur-tout d'arbres fruitiers. Dans le printemps, Florence eſt au milieu d'un bouquet de fleurs, & mérite de porter ſon nom.

Mais, à meſure qu'on s'en éloigne, le terrein devient inégal, la culture monotone, la terre ſtérile, les hommes rares, les femmes laides, les troupeaux maigres : toute la nature enfin dégénère.

En avançant dans la Toſcane, j'ai trouvé Sienne, qui n'a rien de remarquable que le groupe des trois Graces, placé au milieu de la ſacriſtie de la cathédrale, entre un Chriſt qui meurt, & un Chriſt qui reſſuſcite.

C'eſt à leurs pieds que le prêtre ſe

prépare à la meſſe : elles ſont toutes nues.

En ſortant de *Sienne*, la terre eſt toute bouleverſée. Plus de culture, plus de troupeaux, plus d'habitations, plus d'hommes. Là ſemblent finir la nature & Léopold.

Parvenu, après trois heures de marche, de monts en monts, de rochers en rochers, au ſommet eſcarpé *de Redico-Fani*, je trouvai le chaos, le déſert, le ſilence ; il étoit nuit : mais, le lendemain, en deſcendant à *Roncilione*, je trouvai l'aurore, le chant du roſſignol, la première branche d'aube-épine, des vallons couverts de verdure, le célèbre lac de Traſimène & *Viterbe* tout en fleurs : tout-à-coup, par un contraſte nouveau, comme ſi on traverſoit les lieux habités par Armide, ſous le plus beau ciel rien ne ſe meut, rien ne vit, rien ne végète, & dans le lointain on voit Rome : le moment d'après on ne voit plus rien.

Dans ces chemins où jadis, de tous les coins de l'univers, les rois & les nations accouroient, où rouloient les chars de triomphe, qu'inondoient les armées romaines, où le voyageur ren-

controit Céſar, Cicéron, Auguſte, je ne rencontrai que des pélerins & des mendians.

Enfin, à force de percer le déſert, la ſolitude & le ſilence, je me trouve au milieu de quelques maiſons; je ne pus m'empêcher de verſer des larmes: j'étois dans Rome.

Quoi! c'eſt-là Rome! quoi! Rome, qu'on preſſentoit autrefois des extrêmités de l'Aſie, c'eſt aujourd'hui le déſert, c'eſt le tombeau de Néron qui l'annonce!

Non, cette ville, ce n'eſt pas Rome; c'eſt ſon cadavre : cette campagne, où elle gît, eſt ſon tombeau; & cette populace, qui fourmille au milieu d'elle, des vers qui la dévorent.

LETTRE XLV.

A Rome.

Je ſuis arrivé, hier au ſoir, fort tard.

Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit. Toute la nuit, cette idée alloit dans mon ame : *tu es à Rome.* Les ſiècles, les empereurs, les nations, tout ce que ce vaſte mot de Rome contient de grand, d'impoſant, d'intéreſſant, d'effrayant, en ſortoit ſucceſſivement, ou à la fois, & environnoit mon ame.

Il me tardoit que les premiers rayons du jour montraſſent à mes yeux cette ancienne capitale de l'univers.

Enfin je vois Rome.

Je vois ce théatre où la nature humaine a été tout ce qu'elle pourra être, a fait tout ce qu'elle pourra faire, a déployé toutes les vertus, a étalé tous les vices, a enfanté les héros les plus ſublimes & les monſtres les plus exécrables, s'eſt élevée juſqu'à Brutus, a deſcendu juſqu'à Néron, eſt remontée juſqu'à Marc-Aurèle.

Cet air que je reſpire à préſent, c'eſt cet air que Cicéron a frappé de tant de mots éloquens; les Céſars, de tant de mots puiſſans & terribles; les papes, de tant de mots enchantés.

Sur cette terre a donc coulé tant de ſang! Dans ces murs ont donc coulé tant de larmes! Horace & Virgile ont récité ici leurs beaux vers!

Allons. Mais, où aller? Je ſuis au milieu de Rome, comme au milieu de l'océan: trois Romes, comme trois parties du monde, ſe préſentent, en même temps, à mes regards; la Rome d'Auguſte, la Rome de Léon X, & la Rome du pape actuel.

Laquelle viſiterai-je d'abord? Elles m'appellent toutes à la fois. Où eſt le capitole? Où eſt le muſée de Clément XIV? Qu'on me mène à l'arc de Titus. Que l'on m'arrête au panthéon. Montrez-moi Sainte-Marie-Majeure. Je veux voir le tableau de la transfiguration de Raphaël. Je ne vois pas l'Apollon du Belvédère! Comment choiſir à Rome? Peut-on y arrêter ſes regards?

Il faut que je commence par errer de côté & d'autre, pour uſer cette pre-

mière impatience de voir, qui m'empêcheroit toujours de regarder.

Je ſuis donc à Rome! Je ſuis donc dans cette ville que tout l'univers regarde!

Il n'y a point ici une pierre qui ne recèle une connoiſſance précieuſe; qui ne puiſſe ſervir à bâtir l'hiſtoire de Rome & des arts : fachez les interroger, car elles parlent.

LETTRE XLVI.

A Rome.

J'AI conſacré la ſoirée d'hier à chercher dans Rome moderne les débris les plus intéreſſans de Rome antique; ceux que la faulx du temps, ou la hache de la barbarie, ou le flambeau du fanatiſme ont ménagés; car ils n'en ont reſpecté aucun.

Qu'il reſte peu de parties intactes de cette cité prodigieuſe!

Le panthéon & le coliſée en ſont les deux principaux reſtes, mutilés toute-

fois, & dégradés; mais, dans cet état même, conservant quelque chose de si vivant & de si romain, que la renommée de Rome n'étonne plus, & que Rome étonne encore.

J'ai dirigé d'abord mes pas vers le panthéon, consacré par Agrippa à tous les dieux, & depuis, par je ne sais plus quel pape, à tous les Saints.

C'est cette dédicace qui a préservé le panthéon du sac général, que la plupart des autres temples ont subi.

Il a été dépouillé de tout ce qui le faisoit riche; mais on lui a laissé tout ce qui le faisoit grand: il a perdu ses marbres, son porphyre, son albâtre, ses bronzes; mais il a gardé sa voûte, son péristyle & ses colonnes.

Quel magnifique péristyle! Votre regard est d'abord arrêté par huit colonnes corinthiennes, sur lesquelles repose le fronton de ce monument immortel.

Ces colonnes sont belles de l'harmonie des proportions les plus parfaites, du travail le plus exquis, & de la durée de vingt siècles, dont elles sont revêtues & ornées.

L'œil ne peut se lasser de monter

avec elles dans les airs, & d'en deſcendre avec elles.

Elles offrent je ne ſais quoi d'animé, qui fait illuſion, une taille élégante, une ſtature noble & une tête majeſtueuſe, autour de laquelle l'achante s'eſt plu à déployer en couronne ſes feuilles ſi ſuperbes & ſi ſouples tout-à-la fois: & cette couronne, comme celle des rois, ſert tout enſemble à parer la tête auguſte où elle brille, & à déguiſer le fardeau immenſe qui pèſe ſur elle.

Que l'architecture, quand elle crée de pareils monumens, mérite bien une place parmi les beaux arts!

C'eſt comme un harmonieux concert que l'architecture donne à l'œil.

La pureté des formes eſt pour l'œil, ce que la pureté des ſons eſt pour l'oreille.

Quelle idée ſimple & grande tout-à-la-fois, que ce fronton & ces huit colonnes! On la ſaiſit & on la retient comme un beau vers de Corneille.

Ce n'étoit point par le fracas d'une multitude d'impreſſions différentes & iſolées, que les Grecs cherchoient à intéreſſer, à émouvoir, à ſatisfaire la ſenſibilité: ils n'en employoient qu'une

ſeule : mais ils la choiſiſſoient grande ; ils la répétoient pluſieurs fois, & la modifioient beaucoup ; ils la modifioient par toutes les nuances fugitives de gradation & de dégradation inſenſible, dont elle étoit ſuſceptible.

Par-là ils ſatisfaiſoient deux caprices ſinguliers de la ſenſibilité, qui, pareſſeuſe & avide tout-à-la-fois, veut tout-à-la-fois garder la même ſenſation, & recevoir une autre émotion.

On retrouve, chez les Grecs, dans leur architecture, dans leur ſculpture, dans leur peinture, dans leur muſique, dans leur éloquence, dans leur poéſie, & même dans l'habillement & la parure de leurs femmes, ce ſyſtème de beau idéal réaliſé conſtamment.

Il n'exiſte en effet qu'une eſpèce de beau idéal, non plus qu'une poétique & qu'une logique pour compoſer ce beau, ſoit avec des ſons, ſoit avec des couleurs, ſoit avec des formes, ſoit enfin avec ces combinaiſons ſi compliquées & ſi étonnantes, de formes, de couleurs & de ſons, qu'on appelle des ſentimens & des idées.

Les Grecs furent heureux d'avoir rencontré dès le principe ce beau idéal,

cette poétique & cette logique de tous les beaux arts : ils n'ont preſque fait que des chef-d'œuvres.

Les modernes n'ont pas eu cet avantage : auſſi preſque toutes les fois qu'ils ont quitté, dans les beaux arts, les traces des Grecs, n'ont-ils jamais fait trois pas de ſuite, ſans tomber ou ſans s'égarer.

C'eſt ce qui eſt arrivé aux Bernin & aux Borromini, qui, à côté des monumens du meilleur goût, en ont élevé d'autres d'un goût ſi dépravé & ſi ridicule.

Au reſte, comparez, avec les artiſtes Grecs, la plupart des artiſtes modernes.

Les artiſtes Grecs étoient tous plus ou moins initiés dans la philoſophie, la poéſie & l'éloquence : c'étoit le génie qui leur mettoit à la main le ciſeau ou le pinceau, ou la plume ; & non pas la néceſſité.

Ils choiſiſſoient, parmi ces différens inſtrumens, celui qui alloit le mieux à leur génie & à leur talent. Souvent ils les employoient tour-à-tour. Les beaux arts n'étoient, pour eux, que les différentes dialectes d'une même langue, de la langue ſacrée du beau. Ils ſavoient

exprimer le beau, même avec du bronze, comme Geſner & Haller l'ont ſu faire avec l'Allemand.

Je jette ici, pêle-mêle, toutes les idées que m'a ſuggérées, hier, la méditation du panthéon.

En conſidérant avec quelle économie & quelle ſageſſe ce monument eſt orné, j'ai vu que les Grecs penſoient, & avec raiſon, que les ornemens même ne ſont pas diſpenſés d'être utiles; qu'on ne doit décorer que la ſurface & les extrêmités des parties néceſſaires; que le fond, en un mot, de tout ornement doit être de l'utilité.

C'eſt au reſte la ſource d'un plaiſir très-piquant; on eſt étonné qu'une choſe ſi néceſſaire ſoit, en même temps, ſi agréable.

Je ne peux me laſſer de contempler, dans mon imagination, ce beau périſtyle. Toutes ces pierres étoient en bloc dans des carrières: on les coupe, on les tire, on les jette-là, on les taille, & je les foule en paſſant: mais le génie vient; il prend ces pierres, il les place, il les diſpoſe; les voilà enfin dans les airs: & mon œil, alors, ainſi que mon ame, s'arrêtent devant elles, ſaiſis d'une émo-

tion, d'un reſpect, d'un plaiſir qui les étonne & les charme.

C'eſt ainſi que fait la muſique, de tous les ſons & de tous les accens iſolés de la voix humaine, pour en compoſer ces airs admirables, que le cœur chante avec la voix, & chante encore après elle.

Je ne regrette point les marbres qui revêtiſſoient autrefois le panthéon.

Cette ſombre couleur du temps, dont aujourd'hui il eſt teint, vaut bien l'éclatante couleur du marbre, dont il brilloit autrefois.

Il faut pardonner au temps, qui enlève inſenſiblement à ces colonnes quelque choſe de leur ſurface : il met des années à la place. C'eſt une grande magnificence que la durée !

Mais il ne faut point pardonner au *Bernin*, qui a placé ces deux clochers entre le périſtyle & la rotonde.

La porte de la rotonde eſt bien la porte d'un temple ! C'eſt bien celle du panthéon. C'eſt bien la porte par laquelle devoient s'écouler ſans ceſſe les flots des nations, que toutes les ſuperſtitions de l'univers continuellement pouſſoient là.

A meſure que j'avance vers le temple, mon imagination preſſent, de plus en plus, tous les dieux. Mais j'entre..... Les dieux n'y ſont plus..... Le panthéon eſt déſert!

C'eſt, ici, que la cauſe univerſelle étoit repréſentée toute entière dans la collection de ſes différentes influences, allégoriſées, perſonifiées, & nommées dieux.

Le voile allégorique qui les couvroit étoit ſi fin, le temps & l'habitude l'avoient tellement appliqué ſur les corps, que l'œil humain, à la longue, ne put le diſtinguer de ces corps.

Ces influences d'une ſeule cauſe ont été bientôt des êtres réels : puis, ces êtres, des dieux : puis, ces dieux, des hommes : puis, ces hommes, des monſtres : enfin, au grand jour de la philoſophie, ces monſtres ont été des fantômes.

Quel changement dans ce lieu! Où l'on adoroit Vénus, on adore aujourd'hui la Vierge : un dieu ſur une croix a pris la place d'un dieu la foudre à la main.

Le deſſein du panthéon eſt ſimple & grand. Sa forme circulaire eſt heureuſe;

Une vaſte coupole voûte majeſtueuſement ſon enceinte. Mais pourquoi tous ces pompons d'or & de marbre? On ne ſait qui a fait le plus de mal à ce monument, des barbares qui l'ont dépouillé, ou des papes qui l'ont décoré.

Voilà donc le panthéon, qui étonna l'imagination romaine, & n'étonna pas celle de Michel-Ange! Ce panthéon, qui avoit été une penſée du ſiècle d'Auguſte, & ne fut, dans la ſuite, qu'une des idées de Michel-Ange, le dôme de ſon égliſe de Saint-Pierre. Vous admirez, dit-il aux Nations, la maſſe du panthéon, & vous êtes étonnés que la terre la porte: je la mettrai dans les airs.

Le génie de Michel-Ange diſoit de ces choſes, & ſa main les exécutoit.

Quel dommage que le goût moderne ait blanchi la voûte du panthéon! Cette couleur l'a rapprochée de la terre. Blanchir un édifice antique! C'eſt pis que ſi l'on noirciſſoit un édifice moderne. Et c'eſt Benoît XIV, qui a ordonné que l'on fit à la voûte du panthéon une pareille injure!

Je laiſſe à d'autres le ſoin de compter tous les marbres, tout le porphyre, tout le granit qui enrichit l'intérieur

du panthéon. Il poſſède un tréſor bien plus précieux, les cendres de Raphaël.

Carle Maratte a fait ériger à Raphaël un tombeau, où Agrippa lui eût fait élever un autel.

Il mourut, ce grand homme, en 1520. Il mourut âgé de trente-ſept ans. Approchons de ce tombeau, & liſons :

Ille hic eſt Raphaël, timuit quo ſoſpite vinci
Rerum magna parens, & moriente mori.

Le cardinal Bembo a mis de l'eſprit dans ces vers : il n'auroit dû y mettre que de la douleur. Que ne ſe bornoit-il à dire : *Hic eſt Raphaël!* Raphaël eſt ici !

J'avois été voir, le matin, des tableaux de Raphaël. Ah ! quand on vient de voir les ouvrages d'un grand homme, c'eſt une choſe bien touchante que ſon tombeau !

LETTRE XLVII.

A Rome.

C'ÉTOIT hier la fête de Saint Louis de Gonzague, jéſuite: grande fête par conſéquent dans l'égliſe de Saint Ignace.

J'ai ſuivi la foule, & j'ai été entendre l'*opéra des vêpres*, & voir l'*illumination* du *ſalut*. Ces expreſſions conviennent parfaitement à ce qui ſe paſſe ici, dans les grandes ſolemnités.

Tout l'office s'exécute en muſique; on ſe promène, on cauſe, on rit, on fait foule autour des orcheſtres.

Il n'y a pas de jour dans l'année, où il n'y ait deux ou trois de ces ſpectacles, & tous également courus.

En ſortant du ſalut, on va dans la rue du *cours* prendre des glaces, ou ſouper dans un cabaret avec des femmes, ou aſſiſter à un feu d'artifice & à un bal, près de l'égliſe, chez un dévot de la paroiſſe, ou un protecteur du couvent. Les grands amis du Saint illuminent.

La fête de Saint Louis de Gonzague ſe célèbre avec une pompe toute particulière. En ſupprimant les jéſuites, on n'a rien changé aux uſages de leurs égliſes : on leur a conſervé auſſi toutes leurs richeſſes.

La chapelle du Saint eſt d'une magnificence, non pas romaine tout-à-fait, mais jéſuitique. L'autel eſt d'argent, ciſelé avec un art admirable : il eſt couvert de chandeliers de *lapi-lazuli*.

Dans le devant de l'autel eſt une ouverture, par laquelle on jettoit, du temps des jéſuites, & on jette encore aujourd'hui, des lettres adreſſées au Saint : on lui demande de préſenter à Dieu telle & telle requête, & de les appuyer de ſes bons offices.

Les jéſuites avoient perſuadé aux Italiens que Saint Louis de Gonzague ſe prêtoit volontiers à cela, & qu'il étoit ſi bien avec Dieu, que rarement il manquoit ſon coup.

Les jéſuites ne manquoient pas de leur : ils pénétroient, par ce moyen, les ſecrets les plus cachés des familles.

Comme le devant de l'autel avoit été enlevé, à cauſe de la fête, j'ai vu, de

mes propres yeux, dans la boite, une foule de lettres.

On venoit d'en mettre une à la poſte dans le moment même; elle étoit ſouſcrite : *à Saint Louis de Gonzague.* On avoit oublié : *poſte reſtante.*

La muſique formée, en partie, par ces inſtrumens, qu'on appelle des *caſtrats*, qui charment tant les oreilles délicates & affligent tant les cœurs ſenſibles, ne m'a pas empêché d'examiner l'égliſe.

Le plafond repréſente Saint Ignace dans le ciel, aux pieds de Jéſus. Il eſt entouré d'une foule de diſciples. Les quatre parties du monde ſont ſous lui : des bandes de jéſuites, conduites par des anges, & tenant un glaive & un flambeau à la main, ſe précipitent de tous les côtés, pour aller perſuader l'évangile.

Les quatre pandatifs du dôme offrent chacun un maſſacre choiſi du vieux teſtament.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt l'inſcription, en gros caractères, au-deſſus du maître-autel : *Ego vobis Romæ propitius ero.* — *Je vous ſerai propice à Rome.*

Les jéſuites ont été détruits à Rome, & cette inſcription ſubſiſte.

La ſtatue de Saint Louis de Gonzague, par le Gros, eſt un chef-d'œuvre; le Saint lui-même eſt fort beau.

Les jéſuites n'ont pas manqué ce trait de captation dans leurs tableaux & leurs ſtatues.

Leur Saint Staniſlas eſt charmant.

Les jéſuites avoient remarqué qu'un jeune homme fait une prière plus longue & plus fervente aux pieds d'une belle Vierge. Ils connoiſſoient toutes les routes du cœur.

LETTRE XLVIII.

A Rome.

Ce matin, je ſuivois tranquillement mon chemin dans la rue; je m'en allois au capitole. Dans le moment a paſſé un carroſſe, où étoient deux récollets, l'un ſur le fond, l'autre ſur le devant, & tenant, entre leurs jambes,

quelque choſe, que je n'ai pu diſtinguer.

Tout le monde s'eſt arrêté, & a ſalué, avec un profond reſpect.

J'aï demandé à qui s'adreſſoit ce ſalut. C'eſt, m'a-t-on répondu, au *bambino*, que ces bons pères vont porter à un prélat, qui eſt bien malade, & dont les médecins déſeſpèrent.

Je me ſuis fait expliquer, enſuite, tout ce *bambino*.

Le *bambino* eſt un petit Jéſus de bois, richement habillé.

Le couvent, qui a le bonheur d'en être le propriétaire, n'a pas d'autre patrimoine.

Dès que quelqu'un eſt ſérieuſement malade, on va chercher le *bambino*, & en carroſſe, car il ne va jamais à pied. Deux récollets le conduiſent, le placent à côté du malade, & reſtent-là, à ſes frais, juſqu'à ce qu'il ſoit mort ou ſauvé.

Le *bambino* eſt toujours en courſe; on ſe bat quelquefois à la porte du couvent, pour l'avoir; on ſe l'arrache : l'été ſur-tout, il eſt ſingulièrement occupé, quoiqu'il ſe faſſe alors payer plus cher, à raiſon de la concurrence & de la chaleur. Cela eſt juſte.

LETTRE XLIX.

A Rome.

HIER, en ſortant du panthéon, j'ai été au capitole.

Cet endroit, qui a dominé l'univers; où Jupiter avoit ſon temple, & Rome avoit ſon ſénat; d'où jadis les aigles romaines s'envoloient continuellement dans toutes les parties du monde, & de toutes les parties du monde continuellement revoloient en rapportant des victoires; d'où un mot échappé de la bouche de Scipion, ou de Pompée, ou de Céſar, couroit parmi les nations menacer la liberté, & faire la deſtinée des rois; où enfin les plus grands hommes de la république reſpiroient, après leur mort, dans des ſtatues qui exerçoient encore ſur l'univers une autorité romaine: eh bien! ce lieu ſi renommé a perdu ſes ſtatues, ſon ſénat, ſa citadelle, ſes temples; il n'a conſervé que ſon nom, tellement cimenté par le

ſang & les larmes de tant de peuples, que le temps n'a pu encore en déſunir les ſyllabes immortelles : il s'appelle encore le capitole.

C'eſt, au capitole que l'on voit bien tout ce peu que ſont les choſes humaines, & tout ce qu'eſt, au contraire, la fortune.

Je cherche la place où étoit la citadelle.

La roche Tarpéyenne eſt plus des trois-quarts enterrée.

On ne peut ſe conſoler des ravages qui ont détruit tant de grands monumens, que dans un muſée, qui en eſt tout près, où les papes ont recueilli quelques-uns de leurs débris, & devant la ſtatue équeſtre de Marc-Aurèle.

Cette ſtatue eſt de bronze : elle eſt la plus belle qui ſoit reſtée des anciens : Michel-Ange lui a fait un piédeſtal.

On a beaucoup critiqué cette ſtatue, & ce n'eſt pas ſans fondement.

Ce cheval, j'en conviendrai, eſt court, lourd, épais ; mais il vit, il va, il paſſe.....

LETTRE L.

A Rome.

J'AI fait hier une promenade intéreſſante.

J'ai dirigé ma route vers la voie Appia, hors des portes de la ville.

J'ai traverſé, pour y arriver, un des fauxbourgs, maintenant le plus déſert, & autrefois le plus habité : c'étoit même autrefois le quartier le plus brillant de Rome. On l'appelloit, & on l'appelle encore le *Vélabre*.

Ce quartier eſt preſque retombé dans l'état, où l'a repréſenté Tibulle, dans une de ſes élégies. Vous ne ſerez peut-pas fâché que je vous rappelle cette deſcription : elle eſt très-courte ; la voici :

Là même, où le *Vélabre*, étalant ſes portiques,
Fait briller dans les airs vingt palais magnifiques,
La jeune villageoiſe, en voguant ſur les eaux,
Au fils du poſſeſſeur de ſes riches troupeaux
Portoit,

Portoit, les jours de fête, attentive à lui plaire,
Du lait & des agneaux, doux tribut de leur mère:
La colonnade monte, où l'humble toit rampoit.
Formé d'un bois groſſier, que, ſans art, on coupoit,
Pan, la flûte à la bouche, y régnoit ſous un hêtre.
Les pâtres, en offrande, aux pieds du dieu champêtre,
Répandoient un lait pur, & les branches d'un pin
Balançoient les pipeaux qu'y ſuſpendit leur main.

En ſortant du *Vélabre*, je me ſuis trouvé ſur la voie *Appia*, & m'y ſuis promené quelque temps.

J'ai rencontré le tombeau de *Cécilia Métella*, de la fille de ce Craſſus, qui balança, par ſon or, le nom de Pompée, & la fortune de Céſar.

Ce monument célèbre, conſacré par un père tendre, à la mémoire de ſa fille, eſt une tour ronde : ſa circonférence eſt très-grande ; toute la partie ſupérieure eſt détruite ; elle ſervit longtemps de fortereſſe, dans les guerres civiles d'Italie : elle eſt encore environnée de caſernes, qui ſont en ruines.

Je ſuis entré dans le tombeau de Cécilia Métella, & je m'y ſuis aſſis ſur l'herbe.

Ces fleurs qui, dans le coin d'un tombeau, dans l'ombre, pour ainſi dire, de la mort, faiſoient briller leurs couleurs; cet eſſaim d'abeilles, réfugiées entre deux rangs de brique; le miel qu'elles compoſoient là; ce doux bourdonnement de leur vol léger, qui s'échappoit du ſilence & venoit diſtraire ma penſée; cet azur des cieux formant, au-deſſus de ma tête, une voûte magnifique, que des nuages d'argent & de pourpre peignoient tour-à-tour en fuyant; le nom de Cécilia Métella, qui peut-être fut belle & ſenſible, & ſans doute fut malheureuſe; le ſouvenir de Craſſus; l'image d'un père déſolé qui tâche, en amoncelant des pierres, d'éterniſer ſa douleur; ces ſoldats, que mon imagination appercevoit encore combattans du haut de cette tour: tout cela & mille autres impreſſions que je ne ſaurois ni démêler, ni nommer, jetèrent peu-à-peu mon ame dans une rêverie délicieuſe. J'eus de la peine à ſortir de ce tombeau.

LETTRE LI.

A Rome.

Je n'ai pas le temps, ce ſoir, d'entrer dans le muſée. Il me tarde d'entrer dans *le forum.*

Il doit être près d'ici. Il s'étendoit entre le mont palatin, où Rome eſt née, & le mont capitolin, où Rome eſt enſevelie.

Quoi! ce *forum*, autrefois couvert de temples, de palais, d'arcs triomphaux, jadis le centre de Rome & par conſéquent du monde, le théatre de tant de révolutions, qui d'abord ont changé l'univers par Rome, & enſuite ont changé Rome par l'univers: c'eſt-là-lui!

Adoſſé à la muraille où les tables des loix étoient attachées; debout ſur la priſon où les complices de Catilina furent conduits à la mort, quand Cicéron eût parlé; appuyé ſur le tronçon d'une colonne d'un temple de Jupiter

tonant, je regarde..... & mon regard, errant dans une vaſte enceinte, ne ſaiſit que des débris de chapiteaux, d'entablemens, de pilaſtres qui la plupart ont perdu & leur forme & leur nom ; il paſſe ſur ſix colonnes du temple de la Concorde, ſur le fronton du temple de Jupiter-Stator, ſur le portique du temple d'Antonin & de Fauſtine, ſur les murs du tréſor public, ſur l'arc de Septime-Sévère, ſous les voûtes d'un temple de la paix, à travers les ruines de la maiſon dorée de Néron, & il va ſe repoſer ſur une colonne corinthienne de marbre blanc, qui, au milieu de l'étendue du *forum*, monte, iſolée.

Quels changemens! Dans ces lieux où Cicéron parloit, des troupeaux meuglent! Ce qui s'appelloit, dans l'univers, le *forum romanum*, s'appelle aujourd'hui, dans Rome, le champ des vaches (1)!

Je ne pouvois me laſſer de parcourir cette étendue du *forum*; j'allois d'un débris à l'autre, d'un entablement à une colonne, de l'arc de Septime-Sé-

(1) *Campo vaccino.*

vère à celui de Titus; je m'asseyois ici sur un fust, là sur un fronton, plus loin sur un pilastre. J'avois du plaisir à fouler sous mes pieds la grandeur romaine: j'aimois à marcher sur Rome.

LETTRE LII.

A Tivoli.

J'ARRIVE à l'instant à Tivoli; mais il est nuit. N'importe; me voilà arrivé: je me réveillerai demain à Tivoli.

Déjà la lune me montre, à côté de cette chambre, où je dois passer la nuit, les temples de Vesta & de la Sybille. Elle me découvre, vis-à-vis de mes fenêtres, cet *Anio*, qui rétentira éternellement dans les vers d'Horace.

Il me tarde que le soleil lui-même me montre & ces temples & cette cascade.

J'aime ce bruit, qui ébranle mon ame, comme cette montagne. J'aime à écouter l'Anio. Il mugit, il tombe, il tonne, il tombe! La nuit ici n'a point de silence.

Comme ce fleuve, en ſe précipitant, ſe briſe tout entier en écume! comme il repouſſe les rayons de la lune ſur ces arbres, ſur ces monts, ſur cet abîme, ſur ces belles colonnes corinthiennes de ce temple de Veſta, qu'ils revêtent de la clarté la plus douce & la plus pure!

Où ſont les peintres & les poëtes!

LETTRE LIII.

A Tivoli.

PUISQUE je ne peux fermer l'œil, je vais vous rendre compte de mon voyage.

Je pars de Rome, vers les quatre heures du ſoir, avec un ſeigneur Polonois, qui, depuis dix ans, fait des lieues dans l'Europe, & un médecin François, qui, depuis dix ans, y voyage.

J'ai fait d'abord quatorze milles à travers la ſolitude, la pouſſière & les tombeaux, c'eſt-à-dire, la campagne de Rome.

Je ſuis ſur la voie romaine appellée *Tiburtina*.

Tout-à-coup une odeur de ſoufre ſaiſit; on fait quelques pas, elle enveloppe. La terre eſt déjà noire: la verdure des buiſſons & des plantes, que le printemps force d'y végéter, eſt à moitié deſſéchée: la roſe ſauvage éclot & meurt.

On ſuit cette odeur de ſoufre: on arrive à un lac rempli d'une eau bleuâtre.

Cette eau bouillonne, auſſi-tôt que l'on y jète la moindre pierre.

On voit flotter ſur le lac pluſieurs petites isles couvertes de roſeaux: ce ſont des portions de terre minées par l'eau.

La vapeur qui s'élève du lac, & qui flote ſur ſon étendue, eſt funeſte aux oiſeaux; ils paſſent, ils meurent & tombent.

Cependant deux malheureux habitent ſur la *Sol-fatarre*: c'eſt ainſi que l'on nomme ce lac.

La curioſité des voyageurs leur fournit de quoi manger, dormir & s'enivrer; ils ſont hâves, défaits, languiſſans; mais ils ne penſent pas.

On quitte, le plus tôt qu'on peut, les bords de la *Sol-fatarre*; & on s'avance vers Tivoli.

On rencontre, aux pieds des montagnes, plusieurs ruines, parmi lesquelles domine un tombeau.

C'est une tour quarrée, fort bien conservée: elle présente, sur une de ses faces, un monument triomphal, érigé à *Plautia*.

Ce rapprochement d'un monument triomphal & d'un tombeau, érigés à côté l'un de l'autre, pour le même homme, fait rêver. La gloire à côté de la mort!

Enfin me voilà à Tivoli!

Eh! que m'importe qu'il y ait un évêque, huit curés & 1800 habitans à Tivoli? L'Anio & ses cascades y sont-elles? Le temple de Vesta subsiste-t-il?

Je demande où demeuroit Properce, où demeuroit Cinthie, & Zénobie, & Lesbie, & toi, Horace! On me montre où demeurent les camaldules, les capucins & le vicaire de la paroisse.

A demain.

✻

LETTRE LIV.

A Tivoli.

VOILA le ſoleil; courons vîte à la caſcade.

L'Anio arrive lentement, ſur un lit égal & uni, en baignant, d'un côté, une ville étalée ſur ſes bords, &, de l'autre, de grands ormes qui balancent ſur lui leur ombrage: il s'avance ainſi, calme, majeſtueux, paiſible: ſoudain, entrant dans une fureur inexprimable, il ſe briſe tout entier ſur des rocs; il écume, il réjaillit, il retombe en bouillons impétueux, qui ſe heurtent, qui ſe mêlent, qui ſautent; il remplit un moment un vaſte rocher, l'entrouvre, & ſe précipite en grondant. Où eſt-il donc?

Je ſuis éloigné de plus de cent toiſes, & la pouſſière de ces flots briſés m'arroſe & m'inonde; elle forme à plus de cent toiſes, en tous ſens, une pluie continuelle.

Mais j'entends mugir encore ces flots : je demande à les revoir ; on me conduit à *la grotte de Neptune.*

Là, une montagne de roche s'avance ſur un abîme épouvantable, ſe creuſe, ſe voûte, & ſe ſoutient hardiment ſur deux énormes arcades. A travers ces arcades, à travers pluſieurs arcs-en-ciel qui les cintrent en ſe croiſant, à travers les plantes & les mouſſes qui pendent de leurs fronts en feſtons, j'apperçois de nouveau ces flots furieux, qui tombent encore ſur des pointes de rochers, où ils ſe briſent encore, ſautent de l'un à l'autre, ſe combattent, ſe plongent, diſparoiſſent ; ils ſont enfin dans l'abîme.

Écoutons bien les tonnerres que roulent ces flots bondiſſans ; écoutons bien ce retentiſſement univerſel, &, tout-à-l'entour, ce ſilence.

Ces flots, cette hauteur, cet abîme, ce fracas, ces rocs pendans en précipice, les uns noircis par les ſiècles, d'autres verdis par de longues mouſſes, ceux-là hériſſés de ronces & de plantes ſauvages de toute eſpèce ; ces rayons égarés du ſoleil, qui ſe briſent, qui ſe jouent ſur le roc, dans les

eaux, parmi les fleurs; ces oiſeaux que le bruit & le vent des ondes effrayent & repouſſent, dont on ne peut entendre la voix; tout cela m'émeut, me trouble, m'enchante!

Horace, tu es venu, ſûrement, plus d'une fois, accorder ici ton imagination & ta lyre.

LETTRE LV.

A Tivoli.

Je vous écris, dans ce moment, devant les *Caſcatelles*, aſſis, depuis une heure, ſous un olivier antique, occupé à les contempler, à écouter ces belles ondes.

La route qui conduit aux Caſcatelles eſt charmante.

On paſſe ſous les arbres les plus rians, à travers les mûriers, les figuiers, les peupliers, les platanes; on foule les gazons les plus verts, les fleurs les plus odorantes: on entend, dans les bois voiſins, les concerts de mille oiſeaux; des chevaux

deſcendent des montagnes; des troupeaux paiſſent ſur leurs ſommets, & les blanchiſſent: le bruit argentin des clochettes brille, pour ainſi dire, dans les airs. Tout-à-coup le temple de Veſta & celui de la Sybille ſe montrent. Que l'œil tourne avec plaiſir autour de ces belles colonnes! mais on voudroit pouvoir les repouſſer en arrière, car elles penchent trop ſur l'abîme. Comme ces ronces, ces lierres, toutes ces herbes qui diſputent à l'acanthe corinthienne, de couronner ces colonnes, font un effet pittoreſque!

Enfin on arrive vis-à-vis des *Caſcatelles.*

Je les préfère à la grande caſcade, à la grotte de Neptune, à toutes les eaux dont j'ai conſervé la mémoire.

Ces monts couronnent bien cette ville! cette ville, à ſon tour, couronne bien ce côteau! Comme ce côteau deſcend doucement chargé de moiſſons de toute eſpèce! Là, un champ de bled, plus loin un verger, plus loin des treilles couvertes de vignes. Tout d'un coup, du milieu de toutes ces riantes verdures, un

fleuve impétueux s'élance & se divise en cinq fleuves, qui, par cinq routes différentes, ou jaillissent, ou coulent, ou se précipitent : ils rencontrent, en bas, d'autres flots, qui, de tous les côtés, accourent, & viennent se réunir avec eux, sur un tapis d'émeraude.

C'est sans doute, ici, que Properce venoit rêver, venoit composer ses vers; qu'il conduisoit, vers le soir, sa belle Cinthie.

Sans doute, tandis que la jeune Cinthie suspendoit sur son épaule un bras languissant & vaincu, Properce aimoit à lui montrer, & à lui détailler cette scène; à guider ses regards distraits, sur ces ondes qui s'élancent en gerbes, sur ces flots qui coulent en filets d'argent, sur cet arc en ciel éternel, sur ces mousses nourries d'une poussière humide, sur ce peuple d'arbustes qui tremble sans cesse du mouvement des flots qui se précipitent à l'entour.

Horace, n'est-ce pas devant ces mêmes cascades, & enchantée de cette même scène, que ta muse a célébré,

en de ſi beaux vers, les délices de Tivoli (1)?

Et toi, Zénobie, & toi, Lesbie, n'eſt-ce pas auſſi, dans ce beau lieu, que vous veniez quelquefois vous conſoler d'avoir perdu, toi, Zènobie, ta couronne; & toi, Lesbie, ton moineau?

Quelle fraîcheur! quel calme! quelle ſolitude, &, en même temps, quel beau jour! Un beau jour eſt vraiment une fete, que le ciel donne à la terre.

Ma femme, mes enfans; ..... tout ce que j'aime, que n'êtes-vous, ici, dans ce moment!.. Ils ſeroient heureux, j'en ſuis ſûr!

Il ſeroit bien impoſſible à Fanni, à Adèle, à Adrien, à Éléonore de fouler tous ces gazons, de cueillir la moitié de ces fleurs.

Adieu vallon, adieu caſcade, adieu rochers pendans, adieu fleurs ſauvages,

---

(1) Me neque tam patiens Lacedemon,
Nec tam Lariſſæ percuſſit campus opimæ,
Quam domus Albuneæ reſonantis,
Et præceps Anio & Tiburni Lacus, & Uda
Mobilibus pomaria rivis?

adieu arbuſtes, adieu mouſſe: en vain vous voulez me retenir; je ſuis un étranger; je n'habite point votre belle Italie; je ne vous reverrai jamais: mais peut-être mes enfans, quelques-uns du moins de mes enfans, viendront vous viſiter un jour: ſoyez-leur auſſi charmans que vous l'avez été à leur père.

Mes enfans, il faudra venir vous aſſeoir ſous cet antique olivier, ſous lequel je ſuis aſſis; c'eſt celui, qui s'avance le plus près du précipice; il eſt vis-à-vis d'un rocher: c'eſt ſous cet arbre, mes enfans, que vous jouirez le mieux de tout ce ſite enchanteur.

Adieu encore, belles ondes. C'eſt votre écume, votre murmure, votre fraîcheur, le trouble & la paix, dont vous pénétrez à la fois mes ſens; c'eſt tout ce que je vois, j'entends, je ſens autour de vous, que je regretterai encore dans le ſein de ma famille & de mes amis; & non pas tous ces marbres, tous ces bronzes, toutes ces toiles, tous ces monumens tant vantés. Car vous, vous êtes la nature, & eux, ils ne ſont que l'art.

LETTRE LVI.

A Tivoli.

Ce matin, après avoir quitté les Caſcatelles, & en revenant à Tivoli, j'ai rencontré des laboureurs qui pouſſoient la charrue à travers des tronçons de colonnes.

Je me ſuis écarté, un moment, & je me ſuis enfoncé ſous des reſtes de portiques, qui avoient porté des palais de marbre, & qui portent des champs d'oliviers.

Enfin, mes compagnons & moi, nous voilà de retour à Tivoli, où, dans un temple de la ſybille, le dîner nous attendoit.

De l'appétit, des mets ſains, le ſentiment toujours préſent du lieu où nous étions : à droite, des côteaux couverts de verdure ; à gauche, des monts hériſſés de rochers ; devant nous, l'Anio tombant tout entier en écume ; au-deſſus de notre tête, un ciel dur

plus pur azur, repoſant, en voûte, ſur un rang circulaire de colonnes corinthiennes de marbre blanc, & des nuages d'argent & de pourpre, qui paſſoient ſous cette voûte & la peignoient ; des vers d'Horace & de Properce, que nous récitions à l'envi ; vers la fin du repas, l'arrivée imprévue d'une charmante Tivolienne, qui nous apportoit du lait blanc & pur, comme ſes belles dents, & des fraiſes, auſſi vermeilles que ſes jeunes lèvres, qui rougiſſoit de nos ſouris & de nos regards ; le fracas du fleuve, qui nous déroboit ſouvent nos paroles ; nos noms que nous gravâmes ſur la pierre, & que nous adreſſions à nos amis, s'ils venoient, un jour, dans ces lieux : tous ces plaiſirs réunis m'ont fait, de ce dîner champêtre, un des momens les plus doux de ma vie.

Les plaiſirs ſont ſuivis des peines : il faut quitter Tivoli.

LETTRE LVII.

A Rome.

Le feu prit hier, pendant la nuit, dans la place de ſaint Pierre, à côté du vatican. Il prit à l'heure où les vieillards & les enfans dorment déjà, mais où les malheureux & les mères veillent encore.

Jamais incendie n'a été plus furieux: il a menacé de conſumer Rome. Irrité par un vent impétueux, il s'enflamma tout-à-coup. La nuit la plus ſombre ſembloit éclairer de ſes ténèbres cet incendie.

Quels tableaux ont brillé affreuſement à ſa clarté! — Je vois tout, j'entends tout. Les cris des mères déchirent encore mes entrailles.

J'avois paſſé la ſoirée dans les environs du vatican: je m'en revenois chez moi, à la place d'Eſpagne. En entrant dans celle de ſaint Pierre, j'apperçois des flammes qui, s'élan-

çant des toîts du pauvre, qu'elles avoient déjà dévorés, montoient, le long de vingt colonnes de marbre, au ſommet du vatican.

J'étois ſeul. Je l'avoue; me croyant à un magnifique ſpectacle, je jouiſſois. Mais, dans le moment, il paſſa, à vingt pas de moi, un jeune homme qui portoit un vieillard ſur ſes épaules. A la manière dont ce jeune homme regardoit autour de lui, ſondoit ſous ſes pas la route, prenoit garde de ſecouer, en marchant, le vieillard, je vis bien qu'il portoit ſon père. Ce vieillard arraché inopinément au ſommeil & à la flamme, ne ſachant où il eſt, d'où il vient, où il va, ce qui ſe paſſe, s'abandonnoit: cependant un jeune enfant les précède, qui, tout troublé, de temps en temps les regarde: une femme, vieille, preſque nue, l'air indifférent, emportant les vêtemens du vieillard, marchoit derrière.

Je les ſuivois d'un œil attendri, lorſque je vis, à peu de diſtance, un autre jeune homme qui, tout nû, preſſé de la flamme qui le ſuivoit, les mains attachées en dehors à une

fenêtre embraſée, & pendant de tout ſon corps le long de la muraille, choiſiſſoit de l'œil, ſur le pavé, l'endroit le moins périlleux, pour y tomber.

Le vrai jour pour voir tout le cœur d'une mère, c'eſt bien la clarté d'un incendie! Comme, du haut d'une terraſſe, cette femme tendoit à ſon mari, qui étoit en bas, le cher gage de leur union! elle s'avançoit, elle ſe penchoit, elle ſe penchoit encore: l'enfant tenoit toujours dans ſes bras, ou à ſon ſein, ou à ſes lèvres: mais enfin, entre les bras étendus de cette mère, & les bras étendus de ce père, l'enfant endormi dans ſon berceau..... J'ai détourné les yeux, & j'ai fui.

J'avois déjà traverſé la place. Je rencontre, ſe ſauvant d'un palais embraſé, toute parée encore & en larmes, vêtue d'habits magnifiques & tenant par la main devant elle deux enfans nûs, une femme grande, d'une beauté & d'une taille majeſtueuſe. Le plus petit de ces enfans, en regardant crier & pleurer ſa mère, crioit & pleuroit auſſi. La ſœur, d'une figure charmante, tranſie de froid,

tâchoit de vêtir & même de voiler ſon jeune & tendre corps de ſes bras & de ſes mains pudiques. Malheureuſe mère ! Il lui manquoit ſûrement un enfant ; elle en tenoit deux par la main, & elle pleuroit.

Cependant, vieillards, enfans, ſoldats, prêtres, riches, pauvres, la foule inceſſamment s'amoncèle. Elle rouloit d'un bout de la place à l'autre, comme une mer agitée par la tempête. On entre dans l'égliſe de ſaint Pierre, on en ſort, on y rentre, on ſe précipite, on tombe. J'ai vu paſſer à côté de moi, emportée par quatre ſoldats, ſur des ſabres croiſés, une jeune fille évanouie. Elle étoit belle ! La clarté de l'incendie flottoit ſur ſon front pâle ; elle brilloit dans des larmes échappées de ſa paupiere, & arrêtées ſur ſes joues.

Mais, dans toute cette ſcène effroyable, ce qui me cauſoit le plus d'horreur, c'étoit, dans les intervalles où le vent ſe taiſoit, le ſilence. Alors, il en ſortoit, de toutes parts, des ſoupirs étouffés, des gémiſſemens profonds, le bruiſſement de la flamme qui dévore, le fracas des édifices qui,

de moment en moment, croulent: les cris des mères.

Je ſortois enfin de la place. Soudain, à une fenêtre du vatican, à côté même de la flamme, voilà une croix, voilà des prêtres, voilà, en habits pontificaux, le ſouverain pontife!

La foule à l'inſtant pouſſe un cri, à l'inſtant eſt à genoux; à l'inſtant le pontife eſt environné dans les airs de cent mille regards en larmes, & de vingt mille bras en prières. Le pontife lève les yeux au ciel, & il prie: le peuple baiſſe les yeux à terre, & il prie.... Figurez-vous, murmurans comme de concert dans ce profond & religieux ſilence, l'ouragan, l'incendie & la prière.

Comment rendre un tableau qui s'eſt offert en ce moment à mes regards?

Sur une des marches de l'égliſe, ſeule, iſolée, une mère preſſoit de ſes mains les petites mains de ſon enfant à genoux à côté d'elle, les joignoit avec complaiſance, & les mettoit en prière. Derrière eux, une jeune fille, les cheveux épars, éplo-

rée, debout, tendoit vers le pontife, de toute ſa douleur (& ſans doute de tout ſon amour) les mains les plus pathétiques; tandis qu'aux pieds de cette jeune fille, au contraire, aſſiſe, le dos tourné au vatican & au pontife, ne pleurant point, ne priant point, une femme, d'un air étonné, la regardoit... Son enfant en effet, jouoit dans ſon ſein.

Cependant le pontife a prié: il ſe lève. Le peuple, dans une attente inexprimable, le regardoit.

Alors, d'une voix pleine d'eſpérance, & le front calme, le pontife répand ſur la foule proſternée les paroles religieuſes qui la béniſſent. Soudain, ſoit miracle, ſoit comme par miracle, les derniers mots de la bénédiction étoient encore dans les airs, les vents n'étoient plus dans les airs; la flamme retombe ſur la flamme; la fumée en noir tourbillon s'élève, enveloppe l'incendie, l'étouffe, & rend à la nuit toutes ſes ténèbres.

Ah! que ce tableau de Raphaël, que l'on voit au vatican, eſt admirable!

LETTRE LVIII.

A Frascati.

FRASCATI étoit autrefois *Tusculum*.

On me proposa, à mon arrivée, de me mener aux villa Pamphili, Mondragone & Ludovisi.

Non, dis-je, menez-moi à la villa *Marcus-Tullius-Cicero*.

Malheureusement elle est détruite. Le souvenir même des lieux, où elle fut, a péri.

J'ai donc été réduit à visiter les villa Pamphili, Mondragone & Ludovisi.

J'ai vu leurs eaux, leurs arbres, leurs palais; je ne voudrois pas les revoir.

Je conçois que ces lieux soient délicieux pour les Romains; ils n'en ont pas d'autres.

Mais ni ces eaux, ni ces bois, ni ces gazons, ne sauroient arrêter un voyageur qui a respiré la fraîcheur dans le vallon de Maupertuis, ou égaré

égaré ſes pas dans le *pays* d'Erménonville, ou rêvé dans les ſentiers *du déſert*; qui a viſité quelques-unes des retraites délicieuſes que la Seine, que la Loire, que la Saone, que la Dordogne, qu'en France, vingt fleuves ou rivières étalent à l'envi ſur leurs rivages.

Les palais des *villa* de Fraſcati ſont immenſes; mais ce ne ſont que des amas de pierres. On les a dépouillés ſucceſſivement des ſtatues & des tableaux qui les rendoient habités.

Ces jardins ſont dans un état affreux.

Les eaux y arrivent bien encore de tous les monts ſupérieurs, pures, fraîches, abondantes; mais à peine arrivent-elles, qu'au lieu de les laiſſer courir de rochers en rochers, de gazons en gazons, murmurer, jaillir (comme le voudroit la Nature), on les empriſonne dans des canaux & des baſſins, d'où elles ne peuvent plus s'échapper que par des caſcades ou des jets d'eau, ou des fontaines qui les verſent flot à flot, qui leur meſurent tous leurs bonds, qui ſemblent régler juſqu'à leur murmure. Enfin,

on dégrade à former des jeux bizarres, propres à amuſer ſeulement des enfans, ces belles ondes, deſtinées par la nature à inſpirer le génie du poëte, la rèverie de l'homme ſenſible, à rafraîchir le ſommeil du voluptueux.

Cependant les Italiens ont eu beau faire, ils n'ont pu détruire ces sîtes charmans, voiler ces aſpects romantiques: ils n'ont pu tarir la ſève qui tapiſſe toutes ces collines d'une verdure toujours jailliſſante; ces belles retraites ſont reſtées ouvertes à tous les zéphirs, aux rayons d'un beau jour, & aux oiſeaux amoureux.

L'aſpect dont j'ai été le plus frappé, eſt celui qu'on découvre de la terraſſe de la *villa* Mondragone.

A gauche, vos regards vont ſe poſer ſur une colline, qui coupe entièrement l'horizon, & s'avance au milieu de la campagne, comme un rideau tiré devant elle. Cette colline, qui monte & deſcend du mouvement le plus doux à l'œil, étale, en amphithéâtre, les tréſors réunis de la plus riche végétation; ſur ſes flancs, des arbuſtes de toutes les fleurs, de toutes les ombres, de tous les feuil-

lages : à ſes pieds, des familles innombrables d'arbriſſeaux s'élançant, retombant en grappes, en feſtons, en panaches jaunes, pourpre, aurore ; tandis que ſon brillant ſommet ſe couronne d'oliviers pâles qui courbent leurs fronts, de cyprès noirs qui les élèvent, & de pins verts & pyramidaux.

A la droite de la terraſſe, ſe préſente un tableau tout différent : le lac Regile, au bord duquel Rome, de toutes ſes victoires, a remporté la première ; les côteaux de Tivoli foulés par Catulle & par Lesbie ; les champs labourés par le vieux Caton ; des marais qui furent les jardins de Luculle, & les hauteurs où Cicéron a penſé.

Cependant entre ces deux aſpects, j'embraſſois d'un regard, à mes pieds, la campagne de Rome ; ſur ma tête, l'étendue des cieux ; devant moi, le cours du ſoleil ; aux bornes de l'horiſon, Rome, les Apennins & la mer.

LETTRE LIX.

A Rome.

LES artiſtes anciens avoient un grand avantage ſur les artiſtes modernes, pour repréſenter les héros & les dieux; ils vivoient au milieu de la fable. Familiariſés, dès l'enfance, avec les divers perſonnages de la fable, ils les reconnoiſſoient chacun à leur voile; ils les appelloient chacun par leur nom; ils avoient appris par cœur la langue vraiment vivante de l'allégorie. Ainſi habitués, de bonne heure, à parler cette langue d'images, il leur en coûtoit peu, dans la ſuite, pour l'écrire correctement avec le ciſeau, ou le pinceau, ou la plume, ſur le papier, ſur la toile & ſur le bronze.

Les artiſtes modernes, au contraire, ſéparés du peuple ſingulier de la fable par tant de préjugés & de ſiècles, & par des mœurs ſi différentes, ne peuvent diſtinguer, de ſi loin, les vêtemens

dont il eſt couvert, ni les diſcerner d'avec le nû.

Quel embarras donc, pour eux, toutes les fois qu'ils veulent comprendre ou traduire l'antiquité fabuleuſe! Ce que les anciens voyoient de l'œil, il faut que les modernes le voient de l'eſprit; ce que les premiers apprenoient, il faut que les ſeconds l'imaginent: il faut enfin que les modernes refaſſent, de leurs propres mains, le voile déchiré de la fable.

Les artiſtes anciens n'avoient pas moins d'avantage ſur les artiſtes modernes, pour rendre le nû de la nature, que pour exprimer le voile de la fable.

Le nû de la nature, en effet, frappoit continuellement leurs regards dans des fêtes, ou des jeux, ou des combats.

Parmi nous, au contraire, obligé par le climat ou par les mœurs, à fuir en tout temps les regards, il ne ſe laiſſe ſurprendre que rarement, & en trompant ou les mœurs ou le climat, qui, au reſte, ne dérobent à nos yeux les beautés du nû, que pour y ſubſtituer la pudeur.

Les artiſtes anciens n'étoient-ils pas encore plus heureuſement placés que

les artiſtes modernes, pour repréſenter la beauté; eux qui exiſtoient dans un climat aimé du ciel, qui produiſoit la beauté, dans des religions amoureuſes qui l'adoroient, dans des mœurs voluptueuſes qui la demandoient à tous les beaux arts, & enfin parmi des peuples qui, de la beauté, faiſoient un mérite, & récompenſoient une belle femme, comme ils récompenſoient un grand homme?

Ces réflexions me ſont venues hier, en conſidérant deux Hercules deſſinés par deux jeunes artiſtes.

J'ai dit à l'un : parce que vous avez fait une groſſe ſtature, que vous lui avez attaché de gros bras, de groſſes jambes, une groſſe tête, vous croyez avoir fait un Hercule; & vous n'avez fait qu'un coloſſe.

J'ai dit à l'autre : parce que vous avez deſſiné une attitude pleine de force, une action pleine d'énergie, le corps le plus mâle & le plus vigoureux, vous croyez avoir fait un Hercule, & vous n'avez fait qu'un lutteur.

Que falloit-il donc faire, me dirent

alors ces jeunes artiſtes, pour repréſenter Hercule?

D'abord une choſe, leur répondis-je, fort néceſſaire & fort ſimple, & univerſellement négligée : ſavoir, avant tout, ce que vous voulez faire; ſavoir, avant tout, ce que c'eſt qu'Hercule.

Pour moi, ſi j'interroge ſur Hercule, l'hiſtoire des héros & des dieux, la fable, il m'eſt impoſſible de méconnoître dans la naiſſance, dans les travaux, dans les exploits, dans la mort, dans l'immortalité d'Hercule, dans Hercule, fils de Jupiter, vainqueur des tyrans & des monſtres, ſoutenant ſur ſon dos le monde, filant aux pieds d'Omphale, & ſe mariant à Hébé, il m'eſt impoſſible de méconnoître la force : la force, ce grand principe de la nature agiſſante, par qui l'univers eſt vivant, qui n'obéit qu'à la beauté, & ne s'unit qu'à la jeuneſſe.

Si je demande enſuite au génie de l'allégorie, quelles ſont, dans ſa langue, les expreſſions propres à dire à nos yeux cet être abſtrait, le génie de l'allégorie m'indique d'abord la

force la plus ſublime dont le corps humain ſoit capable. Il me montre enſuite les ſymboles de cette haute force, non dans le développement des formes, qui ſignifie la grandeur, ni dans l'épaiſſeur des membres qui ſignifie le poids & la maſſe, ni dans la rudeſſe des traits qui accuſe la férocité, ni même dans la tenſion énergique des muſcles qui, bien loin de peindre la force, exprime l'effort; mais dans la prononciation articulée de tous les ſignes réunis d'une vie étendue, univerſelle, abondante, active, c'eſt-à-dire, dans le développement, la ſoupleſſe & la ſaillie de toutes les veines, dans leſquelles la vie coule, ſous toute la ſurface du corps de l'homme.

Ainſi, dans le deſſein où je ſuis de faire la ſtatue d'Hercule, je commence par tirer de ce bloc de marbre un corps ni vieux ni jeune, mais mûr, & en pleine virilité: non pas coloſſal, mais grand: non pas maſſif, mais robuſte. Le voilà. Mais il ne brille encore, ni de la beauté du héros, ni de la divinité du dieu.

Laiſſant donc à préſent la nature,

& prenant pour guide le beau-idéal, je diſpoſe, je balance, je proportionne tous les membres de ce corps : j'aſſouplis tous ces muſcles qui le hériſſent ; j'applanis toutes ces veines qui le ſillonnent : enfin, par une ſuite de gradations inſenſibles, je conduis ſur toute ſa ſuperficie, une ligne ſaillante & néanmoins onduleuſe, qui, partout où elle repoſe, décide une forme, & par-tout où elle a fui, laiſſe un contour.

Mais il reſte à faire le plus difficile. Il reſte à choiſir une action.

Choix embarraſſant, en effet ; s'écria le plus jeune artiſte, parmi tant de travaux & d'exploits dont eſt compoſée la vie d'Hercule ! Qu'il étouffe un hydre, ou qu'il terraſſe un géant, ou qu'il déchire un lion, chacun de ces actes de force prouvera également Hercule !

Loin de moi, jeune homme, lui répondis-je, de repréſenter Hercule dans aucun de ſes travaux héroïques. Eſt-ce que l'aſpect ſeul de ce corps ne vous les a pas déjà dit ? Ne comprenez-vous donc pas, en voyant ſeule-

ment ce bras, que tout tyran ou tout monſtre devoit ſentir à l'inſtant le bras d'Hercule & la mort ?

Ne comprenez-vous pas, enfin que tout acte pourroit rendre la force d'Hercule ſuſpecte d'effort, & le dieu d'humanité ?

Mais, ſi mon oiſeau n'a plus de force à ajouter à ce corps, il lui reſte à faire ſentir combien toute cette force eſt naturelle, c'eſt-à-dire qu'elle eſt divine.

Or, cet effet ne ſauroit être obtenu ni par des développements de formes, ni par des actes de vigueur ; mais ſeulement par des contraſtes.

Ce ſont les contraſtes qui montrent ce qui ne fait encore que de paroître, font briller ce qui ne fait encore que de ſe montrer : eux ſeuls détachent, ſur le fond uniforme de l'étendue, la foule des êtres les terminent, les éclairent & les ſéparent.

Sans les contraſtes, l'univers entier ne ſeroit qu'un ſeul être.

Ainſi donc, je vais tâcher de frapper tout ce ſublime corps du contraſte le plus lumineux ; & voici dans quelle attitude il ſe dépouillera du marbre.

Debout, toutes les veines, tous les muſcles & tous les membres en repos, la poitrine appaiſée & applanie, les jambes croiſées devant lui négligemment, le bras gauche appuyé ſur une maſſue, tenant derrière ſon dos, dans ſa main droite, qui vient d'étouffer le dragon des Heſpérides, trois pommes d'or; ſur un cou nerveux & flexible, il porte fièrement vers le ciel, & incline avec grace à la terre ſa noble tête; la ſérénité ſur le front, la majeſté dans les traits, la paix de ſon ame & du monde dans ſes ſourcils abaiſſés, dans ſes yeux de la rêverie, & le ſouris ſur ſes lèvres. Ciſeau, arrête, ce marbre eſt Hercule!

C'eſt l'Hercule du palais Farnèſe, ſe ſont écriés à l'inſtant les jeunes artiſtes. Il eſt vrai, leur ai-je répondu, c'eſt l'Hercule du palais Farnèſe!

L'Hercule du palais Farnèſe eſt un des miracles immortels du ciſeau grec.

Quelle raiſon! quelle ſenſibilité! quel génie a dû réunir l'artiſte, & poëte, & ſavant, & philoſophe, qui conçut & exécuta le deſſein hardi d'allier à la beauté, objet eſſentiel

de tous les beaux arts, non pas ſeulement quelques-unes de ces qualités ſympathiques qui recherchent en quelque ſorte ſon alliance, telle que la tendreſſe, qui ſemble être une autre beauté; ou la jeuneſſe, qui en eſt la fleur; ou l'innocence qui la pare; ou la fierté, qui l'ennoblit; ou la douleur, qui la rend ſublime; mais la force; la force, qui ſembleroit devoir être l'ennemie naturelle de la beauté.

Peut-on mieux comprendre la force que ne l'a fait ce ſublime artiſte, l'avoir mieux diſtinguée de l'effort, & même de la vigueur qui lui reſſemble.

Voyez, en effet, comme chacun de ces muſcles ſavans eſt enflé, & comme aucun n'eſt tendu. Ce corps ne ſe repoſe pas, mais eſt ſeulement en repos; ne s'appuie pas, mais eſt ſeulement appuyé; la tête eſt d'une groſſeur ordinaire, les bras ſeulement plus puiſſants.

Mais ce qui me paroît encore plus admirable, c'eſt la ſcience profonde, & le choix heureux des contraſtes. L'artiſte avoit bien compris que le contraſte le plus propre à faire reſſor-

tir la force, c'étoit le calme ; la puiſſance, c'étoit la douceur ; la majeſté, c'étoit le ſourire.

Enfin, il n'y a pas dans tout ce marbre, un coup de ciſeau qui ne ſoit un trait de génie.

LETTRE LX.

A Rome.

POURQUOI ne vous parlerois-je pas de ce qu'eſt à Rome cette fleur qui, dans tous les pays du monde, a tant de prix ; devant laquelle le cœur de l'adoleſcent commence à battre ; l'imagination de l'homme s'enflamme encore, quand rien ne peut plus l'échauffer ; & dont le ſouvenir quelquefois attendrit ou fait ſourire le vieillard ; pourquoi ne vous parlerois-je pas de la beauté des Romaines ?

La beauté eſt rare ici, comme elle l'eſt par-tout ailleurs. La nature y manque ſouvent dans la compoſition

de la femme, cette charmante combinaiſon de couleurs & de formes, que le regard de l'homme demande, quand il apperçoit une femme.

La nature n'atteint guères ici la beauté, que dans le deſſin du viſage, & que dans celui de la main. Elle ébauche la taille; elle ne finit pas le ſein: le pied ſur-tout lui échappe. Elle ne fait pas non plus également bien, toutes les eſpèces de fleurs, dans tous les pays du monde.

On prétend qu'elle rachète cette négligence, ou ce défaut d'induſtrie, à l'égard des Romaines, par la perfection des épaules; mais je crois tout ſimplement que ſi les épaules des Romaines paroiſſent plus belles, c'eſt qu'elles paroiſſent davantage; peut-être auſſi que l'embonpoint qui les gagne de très-bonne heure, les embellit en effet.

Quoi qu'il en ſoit, la nature ne ſauroit mettre plus à leur place, ni mieux accorder enſemble, le front, les yeux, le nez, la bouche, le menton, les oreilles, le cou; elle ne ſauroit employer des formes, ni plus pures, ni plus douces, ni plus cor-

rectes ; tous les détails ſont finis, & l'enſemble eſt achevé. Quel teint ! il eſt pétri de lys & de roſes. Quel incarnat ! on croit toujours que cette belle rougit un peu.

Une belle tête romaine étonne toujours, & toute entière vient frapper le cœur : le premier regard la ſaiſit ; le moindre ſouvenir la rappelle.

Mais, comme tout eſt compenſé dans ce monde, ſi une Romaine reçoit de la nature cette beauté, qui étonne & qu'on admire, elle n'en obtient point cette grace, qui attendrit & qu'on aime. Si elle poſſède ces attraits conſtans qui ne font d'une belle femme qu'une beauté, il lui manque ces graces fugitives qui, d'une perſonne aimable, en font vingt. Vous aurez beau contempler ce viſage un jour entier, ces beaux yeux n'auront qu'un regard, cette belle bouche n'aura qu'un ſourire ; vous ne verrez jamais, ſur ce front ſi pur, paſſer un plaiſir ni une peine ; jamais ces traits ſi accomplis légèrement onduler, comme une eau vive, du mouvement inſenſible d'un ſentiment tendre, ou d'une penſée délicate.

Au reſte, il eſt difficile qu'une femme très-ſenſible ſoit parfaitement belle. La ſenſibilité dérange néceſſairement, par ſes mouvemens, les proportions de la figure ; mais auſſi, à la place de la beauté, elle met la phyſionomie.

Rien n'eſt plus rare que de rencontrer ici une figure qui touche, qui intéreſſe, où il y ait une ame.

Mais quelles belles mains ! & de belles mains ſont ſi belles ! elles ſont ſi rares !

La beauté, chez les Romaines, s'épanouit très-promptement & à la fois. Ici, cette roſe n'a point de boutons. Une Romaine, à quinze ans, eſt en pleine beauté ; &, comme elle ne la cultive par aucun exercice, qu'elle l'accable de ſommeil, qu'elle ne la ſoutient d'aucune contenance, l'embonpoint en ſurcharge, dans peu, tous les traits, & en diſproportionne toutes les formes : au reſte, c'eſt à cette même molleſſe, qui flétrira, en ſi peu de temps, toutes les délicateſſes de ſa figure, qu'elle eſt redevable de ces belles épaules qu'elle étale avec tant d'orgueil, & qu'elle prodigue au regard,

Une raiſon fait encore que la beauté paſſe à Rome rapidement ; elle s'y tient toujours renfermée ; elle y eſt toujours à l'ombre. La beauté a beſoin, comme les autres fleurs, des rayons du ſoleil.

Il faut dire auſſi un mot de la voix des Romaines, car la voix eſt une grande partie du ſexe. La voix d'une femme ! — Celle des Romaines reſſemble à leur figure ; elle eſt belle, mais elle n'a point d'ame ; elle a quelquefois les éclats de la paſſion, mais preſque jamais ſes accens. Enfin, qu'une Romaine chante devant vous, ſa voix ne naîtra pas dans ſon cœur, & ne mourra pas dans le vôtre.

Cependant il y a des exceptions à tout ce que je viens de dire ſur les Romaines. J'en connois au moins trois ; *Théréſa*, *Roſalinda & Palmira*, *P....*

Il eſt vrai que, paſſant leur vie avec des étrangers, dans la maiſon de leur père, la coquetterie de leur ſexe & la leur, ſont continuellement en haleine.

Théréza eſt Armide en mignature.

Palmira eût reſſemblé à Herminie, du temps d'Herminie. Roſalinda a quelque choſe de toutes les femmes qui plaiſent dans tous les pays du monde. Elle remue la paupière, & c'eſt une grace; elle remue les lèvres, & c'eſt une grace. Ces trois ſœurs ont toutes des talens. Elles danſent;... avec une molleſſe! Elles chantent;... avec une expreſſion!

Mais en voilà aſſez ſur la beauté des Romaines; il ne faut point poſer le doigt ſur le duvet des fleurs, ni les reſpirer long-temps.

LETTRE LXI.

A Rome.

J'ENTRE dans une égliſe, & je lis ſur une colonne cette bulle d'un pape:

A quiconque priera pour le roi de France, dix ans d'indulgence.

Louis XI, apparemment, régnoit alors.

LETTRE LXII.

A Rome.

J'AI erré encore, ce matin, dans Rome moderne, pour chercher des reſtes de Rome antique.

Tout ce qu'on a pu exhumer de Rome antique, s'eſt trouvé mutilé par les barbares, ou le fanatiſme, ou le temps.

Cependant, les Italiens le conſervent, ce peu de débris, avec grand ſoin; non par goût, non par reſpect pour l'antiquité, mais ſeulement par avarice. Ce ſont ces débris, en effet, qui attirent, de tous les coins du monde, cette foule d'étrangers, dont la curioſité nourrit, depuis long-temps, les trois quarts de l'Italie.

Les Italiens entretiennent ces ruines, comme les mendians entretiennent leurs plaies.

J'ai éprouvé je ne ſais quelle ſenſation, en entrant dans un mauſolée d'Auguſte, en m'y promenant.

Ce magnifique palais de la mort renfermoit un grand nombre d'appartemens ; chaque membre de la famille d'Auguſte avoit le ſien.

J'ai pris plaiſir à fouler ſous mes pieds des particules de cette pouſſière vaine & froide qui, un moment réunies, il y a environ deux mille ans, furent Octave.

Un théâtre eſt bâti ſur ce mauſolée. On y donne, de temps en temps des combats de bêtes ; on entend des lions rugir dans cet antique ſilence de la mort.

Ce célèbre obéliſque, conduit avec tant de peine & de frais, ſous les Céſars, des bords du Nil ſur les bords du Tibre, tout écrit en caractères hiéroglyphiques dont l'alphabet eſt perdu, qui, au milieu des ſept monts, élevant ſon front dans les airs, réfléchiſſoit les rayons du ſoleil, & donnoit l'heure à tout Rome ; le voilà giſſant dans un coin, tronqué par morceaux comme un cadavre, couvert de pouſſière & de fange, & de ſiècles qui le dévorent.

Il eſt ſéparé de ſa baſe, qui gît auſſi à quelque diſtance. On lit ſur cette baſe : *Senatus populuſque Romanus ;*

& immédiatement après : *Urbanus pontifex maximus.* Rapprochement monſtrueux ! Combien de ſiècles il étouffe !

De tout le forum de Trajan, il ne ſubſiſte plus que la colonne, qui préſentoit aux adorations de l'univers l'image de cet empereur.

Elle eſt debout ; elle eſt intacte, ſi ce n'eſt qu'au lieu de Trajan, elle porte aujourd'hui ſaint Pierre.

Cette colonne eſt admirable par ſes proportions, par ſa forme, par ſa ſculpture. Toute la vie militaire de Trajan y eſt écrite en triomphes. Cette colonne offre, peut-être, mille perſonnages, parmi leſquels le crayon & le pinceau viennent choiſir encore tous les jours des expreſſions, des attitudes & des formes.

Sa baſe eſt magnifique ; elle eſt revêtue de caſques, de cuiraſſes, de glaives, d'une foule d'inſtrumens de guerre. Mais le plus grand prix, le plus grand intérêt de ce monument ſuperbe, c'eſt qu'il porte ton nom, ô Trajan !..... Il s'appelle la colonne *Trajanne.*

Comment décrire les deux chevaux de marbre que l'on voit ſur la place

de *Monte-Cavallo*, vis-à-vis le palais du pape, ainſi que les deux eſclaves qui les conduiſent?

Ces deux grouppes ſont ſublimes, & de penſée & d'exécution.

On lit ſur la baſe de l'un, *Œuvre de Phidias*; ſur la baſe de l'autre, *Œuvre de Praxitèle*; ces inſcriptions ſont évidemment modernes, & cependant elles n'indignent point.

Ces chevaux, en effet, ſont vraiment des chevaux, ſeulement d'une nature particulière, des chevaux de marbre.

Ces hommes-là des eſclaves! quels corps! quelles têtes! quelles jambes! quels bras! & puis quels corps! Car c'eſt dans cet ordre-là qu'ils me frappent.

Mais comment cet eſclave contiendra-t-il ce fier courſier, libre du frein & du mors; qui frémit, qui bondit, qui ſe cabre? — Il le regarde.

LETTRE LXIII.

A Rome.

QU'EST-CE que l'amour chez les Romaines ? Ce qu'il peut être dans un climat & dans des mœurs où il ne rencontre preſque jamais d'obſtacles, qui le fortifient ; de préjugés, qui lui donnent du prix ; d'idées morales, qui l'embelliſſent ; de gênes, qui l'entretiennent ; de circonſtances, enfin, qui en faſſent, comme très-ſouvent dans nos mœurs, un bonheur, un triomphe & une vertu.

L'amour eſt, chez les Romaines, un amuſement, ou une affaire, ou un caprice, & fort peu de temps un beſoin ; car elles l'uſent très-promptement ; leur cœur aime, dès qu'il eſt pubère.

Un des myſtères de l'amour devroit être de parler d'amour ; l'amour eſt ici lieu commun de converſation, ajouté à ceux de la pluie & du beau

temps, de l'arrivée d'un étranger, de la promotion du matin, & de la proceſſion du ſoir.

On en parle aux filles devant les mères; les mères mêmes en parlent devant leurs filles.

Une mère dit tout naturellement, ma fille ne mange point, ne dort point, *elle a l'amour*; comme ſi elle diſoit, *elle a la fièvre.*

J'ai vu des prêtres danſer avec de jeunes demoiſelles; & ce n'étoit pas un ſcandale. Il y a plus, ce n'étoit pas un ridicule: car, ici, les ſexes, les dignités, les âges, n'ont ni coſtumes, ni prétentions, ni bienſéances qui les diſtinguent & les ſéparent.

Un vieillard, un militaire, un cardinal, cauſeront avec une jeune fille, dans un coin, dans les ténèbres; & d'amour!

Le langage eſt auſſi diſſolu que le climat: dès qu'on peut dire quelque choſe à une femme, on lui dit tout.

En général, cependant, les filles ſont aſſez ſages; elles portent preſque toutes, juſqu'à l'autel, la virginité, non pas du cœur, mais du corps, dont les Italiens font grand cas.

Les

Les filles occupent la première jeuneſſe à mettre en pratique, ſous les yeux de leurs mères, les leçons qu'elles en ont reçues, de l'art de prendre un mari; mais, comme les hommes ſont ſur leurs gardes, elles tendent vingt fois leurs filets, avant d'en ponvoir prendre un. Elles ne négligent rien pour y réuſſir, ſi ce n'eſt de ne négliger rien.

La galanterie la plus affichée ne tache point ici la réputation; une femme eſt ſage, comme elle eſt laide; elle eſt galante, comme elle eſt belle. Eh bien! elle aime.

Les femmes ne quittent l'amour, c'eſt-à-dire les hommes, que lorſqu'elles ne peuvent plus les payer.

Ne cherchez pas ici, dans les femmes, cette tendreſſe de cœur qui pénètre, remplit, enchante cette vie intime & ſecrette que deux amants ont en commun; cette tendreſſe dont les peines ſont un des plaiſirs, qui ſe complaît dans les ſacrifices, & s'accroît par les jouiſſances; cet amour moral, enfin, qui enchaîne ou domine l'amour phyſique, ou du moins le voile & le pare.

Vous ne trouvez guères non plus ici, entre les ſexes, ces deux amitiés charmantes, dont l'une ſuccède à l'amour, l'autre l'imite, & qui toutes les deux lui reſſemblent, ſouvent même à s'y méprendre.

LETTRE LXIV.

A Rome.

La voilà cette fontaine ſi célèbre dans la deſtinée de Rome; au bord de laquelle le ſage Numa feignoit de converſer avec ſa naïade; où, pluſieurs ſiècles après, ſous les Céſars, ſe baignoient les chaſtes veſtales.

Qu'eſt devenu ce bois ſombre & religieux qui l'ombrageoit, qui la défendoit des vents, des animaux & des hommes?

Egérie n'étoit point la divinité qui parloit à Numa. Votre divinité, belles eaux, c'eſt votre agréable murmure, votre pénétrante fraîcheur; c'eſt enfin,

autour de vous, tout le charme de ce myſtérieux ſilence.

Et moi auſſi, je me ſens inſpiré par vous; mon cœur eſt calme, mon eſprit ſerein, mes ſens ſont en paix; je ſuis heureux. Cependant, charmante fontaine, lorſque la mouſſe, le gazon, la violette, le chevre-feuille, la virginale aube-épine, au lieu de cette voûte de marbre, vous couvroient & vous paroient ſeuls, vous deviez être bien plus éloquente.

Que j'ai écouté avec plaiſir toutes ces belles eaux, qui, aujourd'hui libres, indépendantes, ſuivent uniquement la nature, ruiſſèlent, ou s'épanchent, ou bondiſſent ſur la mouſſe, ſur le ſable, ou ſur le marbre, parmi les tronçons des colonnes! Elles m'ont entretenu de tous les objets chers à mon cœur: elles les ont offerts à mon imagination; j'ai cru les voir.

J'aimois ce dais de ronces, de lierres & de vignes ſauvages, qui ont pris la place de la moitié de cette voûte de marbre, & qui ſuſpendent, autour de la fontaine, leurs ombres

jeunes & légères, que tous les zéphirs balancent.

Ces chapiteaux corinthiens, qui, brillant autrefois dans les airs, ſembloient écraſer, de leur poids, la terre qui les portoit; ils giſſent ſur l'herbe! Ces feuilles d'acanthe, ſi délicates, ſont couvertes par des feuilles d'ortie! Que tout ce qui rampe, ſe conſole; car tout ce qui s'élève, tombe!

Il faut te quitter, charmante fontaine! Ta place devroit bien être, aujourd'hui, non plus au milieu de cette campagne muette & déſerte, mais au milieu de l'Arcadie; du moins au milieu d'un pays, où il y auroit des troupeaux, pour s'abreuver dans ton cours; des paſteurs, pour ſe repoſer ſur tes bords, & des bergères que ton murmure pût faire rêver!

Voilà de ces promenades qu'on peut faire à Rome.

D'autres rapporteront de Rome des tableaux, des marbres, des médailles, des productions d'hiſtoire naturelle; moi, j'en rapporterai des ſenſations, des ſentiments & des idées; & ſurtout les idées, les ſentimens & les

ſenſations qui naiſſent au pied des colonnes antiques, ſur le haut des arcs de triomphe, dans le fond des tombeaux en ruines, ſur les bords mouſſeux des fontaines.

Fin du premier volume.

614056
SBN

TABLE

Des matières du premier Volume.

AVERTISSEMENT, page v

LETTRE PREMIERE. A Avignon. — *Deſcription de la fontaine de Vaucluſe.* . . . . . pag. 1

LET. II. A Avignon. — *Condamnation aux galères, par le Vice-Légat, d'un homme reconnu depuis innocent d'une manière extraordinaire.* . 5

LET. III. A Toulon. — *Idée de cette ville.* — *Régime des galères.* — *Extrais des regiſtres.* — *Evénement ſingulier parmi les galériens.* . . 9

LET. IV. A Nice. — *Deſcription de Nice.* 13

LET. V. A Nice. — *Détails ſur Nice.* — *Diner chez M. Thomas.* . 16

LET. VI. A Monaco. — *Idée de la principauté de Monaco.* 19

LET. VII. A Gènes. — *Plusieurs tableaux.* — *La mort d'Holopherne.* — *Une assomption de Guido Reni.* — *La mort de Cléopatre.* . . 21

LET. VIII. A Gènes. — *Magnificence du palais Séra.* — *Détails sur la ville de Gènes.* — *Ignorance & insouciance des nobles.* — *L'hôpital des malades.* 24

LET. IX. A Gènes. — *Détails sur le commerce, sur la banque, sur la police.* 29

LET. X. A Gènes. — *Idée du palais Durazzo.* — *Plusieurs tableaux.* — *Une Magdelaine de Paul Véronèze.* — *Olinde & Sophronie attachés à un bûcher.* 33

LET. XI. A Gènes. — *Tableau représentant la mort de Sénèque.* 35

LET. XII. A Gènes. — *Description des galères.* — *Sort des galériens volontaires & des Turcs pris par les corsaires Génois* 37

LET. XIII. A Gênes. — *Portrait de M. L. .... ex-doge.* — *Deſcription de ſes jardins du Poggi.* 40

LET. XIV. A Gênes. — *L'hôpital des incurables.* 46

LET. XV. A Gênes. — *Tableau de l'Albane, repréſentant un ſujet paſtoral.* 48

LET. XVI. A Gênes. — *Détails ſur le gouvernement* 49

LET. XVII. A Gênes. — *Détails ſur l'adminiſtration de la juſtice.* . 54

LET. XVIII. A Gênes. — *Continuation du même ſujet.* 56

LET. XIX. A Gênes. — *Continuation du même ſujet.* — *Opinion des Gênois ſur l'ouvrage de M. Necker, qui a pour titre :* de l'Adminiſtration des Finances. 59

LET. XX. A Gênes. — *Le Sigisbéiſme.* — *La parure des Gênoiſes.* — *Détails ſur les mœurs.* 60

LET. XXI. A Gênes. — *L'albergo de*

poveri. *Médaillon en marbre, par Michel-Ange.* — *Aſſomption du Puget.* 63

LET. XXII. A Gènes. — *Egliſes.* — *Statue de S. Sébaſtien, par le Puget.* 65

LET. XXIII. A Lucques. — *Idée de cet état.* — *Opinion du peuple ſur ſon gouvernement.* 67

LET. XXIV. A Piſe. — *Sa ſituation.* — *Accident ſingulier dans le dôme ou la cathédrale.* — *Deſcription du* Campo ſanto. 78

LET. XXV. A Florence. — *Gouvernement du grand-duc.* — *Mots de ce prince.* 81

LET. XXVI. A Florence. — *Critique du gouvernement du grand-duc.* — *Réponſe à ces critiques.* — *Converſation avec les enfans du grand-duc.* 87

LET. XXVII. A Florence. — *Idée de la galerie.* — *Cheval en marbre.* — *Statue de Céſar.* — *Statue d'Apollon.* — *Statue de Flore.* — *Statue de Mercure.* — *Statue de Bacchus.*

— *Un autre Bacchus, par Michel-Ange.* — *Buſtes des empereurs romains.* 95

LET. XXVIII. A Florence. — *Tableau de Michel-Ange.* — *Arabeſques du même.* 101

LET. XXIX. A Florence. — *L'improviſatrice Corilla* — *Obſervations ſur la langue italienne.* — *Nardini, célèbre muſicien.* 103

LET. XXX. A Florence. — *La Vénus de Médicis.* 106

LET. XXXI. A Florence. — *Le prétendant & ſa fille la ducheſſe d'...* 109

LET. XXXII. A Florence. *Suite de la deſcription de la galerie.* — *Pluſieurs ſtatues.* — *Le ſallon de Niobé.* — *Pluſieurs tableaux.* — *Joſeph & Putiphar.* — *S. François.* — *La Magdelaine dans un déſert.* . . . 112

LET. XXXIII. A Florence. — *Idée du cabinet d'hiſtoire naturelle.* — *M. Fontana, garde de ce cabinet.* — *Eloge de ce ſavant.* 116

LET. XXXIV. A Florence. — *La cathédrale.* 121

LET. XXXV. A Florence. — *Maiſon de campagne du grand-duc.* . 123

LET. XXXVI. A Florence. — *Bibliothèque impériale.* — *Maiſon de Michel-Ange.* 124

LET. XXXVII. A Florence. — *Le palais Corſini. Pluſieurs tableaux.* — *La poéſie.* — *S. Sébaſtien.* — *Silène, par l'Albane.* 126

LET. XXXVIII. A Florence. — *Syſtême politique du grand-duc.* — *Dangers qu'il court.* 128

LET. XXXIX. A Florence. — *L'Amour, du Corège.* 131

LET. XL. A Florence. — *Palais Pitty.* — *Sallon des quatre fins de l'homme. Mort du riche & du pauvre.* — *Jardins du palais Pitty.* 132

LET. XLI. A Florence. — *Académies.* — *Séance publique.* — *Obſervations ſur la langue italienne.* 135

LET. XLII. A Florence. — *Académie des arts.* 140

LET. XLIII. A Florence. — *Le palais Ricardi.* — *Plafond peint par le Jordano.* 142

LET. XLIV. A Rome. — *Deſcription de la route de Livourne à Florence, & de Florence à Rome.* . . 145

LET. XLV. A Rome. — *Arrivée de l'auteur à Rome.* 149

LET. XLVI. A Rome. — *Deſcription du Panthéon.* — *Réflexions ſur l'architecture.*---*Tombeau de Raphaël.* 151

LET. XLVII. A Rome. — *Fête de S. Louis de Gonzague.* — *Egliſe de S. Ignace. Artifice des Jéſuites.* 161

LET. XLVIII. A Rome. — *Le bambino.* 164

LET. XLIX. A Rome. — *Le capitole.* 166

LET. L. A Rome. — *Promenade ſur la voie Appia.* — *Le vélabre.* — *Le tombeau de Cécilia Metella.* . 168

LET. LI. A Rome. — *Le* forum. 171

LET. LII. A Rome. — *Tivoli.* . 173

LET. LIII. A Rome. — *Route de Rome à Tivoli.* 174

LET. LIV. A Tivoli. — *La grande caſcade.* 177

LET. LV. A Tivoli. — *Les caſcatelles.* 179

LET. LVI. A Tivoli. — *Le temple de la ſybille.* 184

LET. LVII. A Rome. — *Incendie* del borgo, *par Raphaël.* . . . 186

LET. LVIII. A Fraſcati. — *Idée des villa de Fraſcati.* 192

LET. LIX. A Rome. — *L'Hercule du palais Farnèſe.* 196

LET. LX. A Rome. — *Sur la beauté des Romaines.* — *Sur leur voix.* 205

LET. LXI. A Rome. — *Singulière bulle d'un pape.* 210

LET. LXII. A Rome. — *Pluſieurs mo-*

numens. — *Tombeau d'Auguſte.* — *Obéliſque égyptien.* — *Colonne trajanne.* — *Les chevaux* di monte Cavallo. 211

LET. LXIII. A Rome. — *L'amour, parmi les Romaines.* . . . 215

LET. LXIV. A Rome. — *La Fontaine Egérie.* 218

Fin de la table du premier volume.

7,8

54, 55, 56,
57

BIBLIOTECA